This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

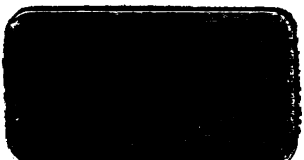
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07598825 7

55F

Sautéuses
SSF



Soutèines
SSF

Soutènes
SSF

BIBLIOTHÈQUE
DU PERE
DE FAMILLE,
OU
COURS COMPLET
D'EDUCATION.

Ouvrage destiné non-seulement aux peres de famille, mais encore aux jeunes gens des deux sexes, à leurs Instituteurs ou Institutrices; & particulierement aux personnes dont les études ont été négligées, & qui desireraient de trouver, autant qu'il est possible, dans un seul ouvrage, de quoi les réparer.

L'ame est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

PAR MR. LANTEIRES,

PROFESSEUR EN BELLES-LETTRES, &c.

TOME X.

A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & Comp.

1796.

ASTOR LIBRARY
NEW YORK

PUBLIC
LIBRARY
NEW YORK

BIBLIOTHÈQUE
DU PÈRE DE FAMILLE.

DE L'HISTOIRE-NATURELLE.

L'OBJET de l'hiſtoire-naturelle comprend tout ce qui exiſte dans la nature. Elle s'occupe de tous les êtres qui vivent ſur notre globe, qui s'élèvent dans l'air ou qui reſtent dans le ſein des eaux, de tous les êtres enfin qui couvrent la ſurface de la terre & de tous ceux qui ſont cachés dans ſes entrailles. L'on ſent qu'une telle ſcience n'a pû être découverte comme il en eſt de la plupart des autres; que déjà Adam a dû en avoir quelque notion, & que ce n'eſt que par une longue étude & un cours de bien des ſiècles que les hommes ont pû parvenir aux progrès qu'ils y ont fait, & à la ſoumettre à une méthode qui en facilite la culture.

Cependant la nature eſt ſi immenſe, l'eſprit de l'homme eſt ſi borné qu'il ſe-

rait absurde de prétendre parvenir à posséder cette science dans toutes ses branches, dans tous ses rapports.

« Un jour d'été, dit M. Bernardin de Saint-Pierre, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les Harmonies de ce globe, j'apperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai pendant trois semaines trente-sept espèces toutes différentes; mais il y en vint à la fin un si grand nombre, & d'une si grande variété, que je laissai-là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, &, pour dire la vérité d'expression. »

« Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres, par leurs couleurs, leurs formes & leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres alongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait

à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs aîles. Quelques-unes en avaient de longues & de brillantes, comme des lames de nacre; d'autres de courtes & de larges, qui reſſemblaient à des réſeaux de la plus fine gaze. Chacune avait la manière de les porter & de s'en ſervir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, & ſemblaient prendre plaiſir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en ſe dirigeant contre le vent, par un mécaniſme à-peu-près ſemblable à celui des cerfs-volans de papier, qui s'élèvent en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de vingt-deux degrés & demi. Les unes abordaient ſur cette plante pour y dépoſer leurs œufs; d'autres ſimplement pour s'y mettre à l'abri du ſoleil. Mais la plupart y venaient pour des raiſons qui m'étaient tout-à-fait inconnues: car les unes allaient & venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie poſtérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, & qui étaient peut-être occupées comme moi à obſerver. Je dédaignai, comme ſuffiſamment connues, toutes les tribus

des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire, dans la seule épaisseur d'une feuille, les guèpes & les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ces fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons, enfin les araignées qui pour attraper ces différentes proyes tendaient leurs filets dans le voisinage. »

" Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature.... Si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, & on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitans. D'ailleurs mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des momens perdus.

Je ne connaiſſais point les inſectes qui le viſitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de ſimples émanations, ou peut-être par des lumières phoſphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres ſaiſons de l'année, & le reſte de ſes relations avec les reptiles, les amphibies, les poiſſons, les oiſeaux, les quadrupèdes, & les hommes ſur-tout, qui comptent pour rien tout ce qui n'eſt pas à leur uſage. »

« Mais il ne ſuffiſait pas de l'obſerver, pour ainſi dire, du haut de ma grandeur, car dans ce cas ma ſcience n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitent. Il n'y en avait pas une ſeule qui, le conſidérant avec ſes petits yeux ſphériques, n'y dût diſtinguer une infinité d'objets que je ne pouvais appercevoir qu'au microſcope, avec des recherches infinies. Leurs yeux mêmes ſont très-ſupérieurs à cet inſtrument qui ne nous montre que les objets qui ſont à ſon foyer, c'eſt-à-dire, à quelques lignes de diſtance; tandis qu'ils apperçoivent, par un mécaniſme qui nous eſt tout à fait inconnu, ceux qui ſont auprès d'eux & au loin. Ce ſont à-la-fois des microſcopes & des téleſcopes. De

plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voyent en même tems toute la voûte du ciel, dont ceux d'un Astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir d'un coup-dœil, dans mon fraisier, une distribution & un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, & successivement. »

» En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartimens, hérissées de poils séparés par des canaux, & parsemées de glandes. Ces compartimens m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure; leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueurs; & leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils & ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs & des fluides différens. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, quarrés ou rayonnans. Or la nature n'a rien fait en vain. Quand

elle dispose un lieu à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, & en si grand nombre, que le physicien Leewenhoek y en a compté des milliers. Plusieurs autres après lui, entre autres Robert Hook, en ont vu dans une goutte d'eau, de la petitesse d'un grain de millet, les uns dix, les autres trente, & quelques-uns jusqu'à quarante-cinq mille. Ceux qui ignorent jusqu'où peut aller la patience d'un observateur, pourraient douter de la justesse de ces observations, si Lyonnet, qui les rapporte dans la Théologie des insectes de Lesser, n'en faisait voir la possibilité par un mécanisme assez simple. Au moins on est certain de l'existence de ces êtres, dont on a dessiné les différentes figures. On en trouve d'autres, avec des pieds armés de crochets, sur le corps de la mouche & même sur celui de la puce. On peut donc croire par analogie qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies, qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, & qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleil, des liqueurs d'or & d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir

des ſpectacles dont nous n'avons point d'idée. Les anthères jaunes des fleurs, ſuſpendus par des filets blonds, leur préſentent de doubles ſolives d'or en équilibre ſur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles des voûtes de rubis & de topaze d'une grandeur incommenſurable; les nectaires des fleuves de ſucre; les autres parties de la floraiſon des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture & l'orfèvrerie des hommes n'a pas encore imités. »

« Je ne dis point ceci par conjecture: car un jour ayant examiné, au microſcope, des fleurs de thym, j'y diſtinguai, avec la plus grande ſurpriſe, de ſuperbes amphores à longs cols, d'une matière ſemblable à l'améthiſte, du goulot deſquelles ſemblaient ſortir des lingots d'or fondu. Je n'y ai jamais obſervé la ſimple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vu compoſée d'une matière admirable, demi-tranſparente, parſemée de brillans, & teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent ſous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière, & des autres phénomènes de la nature. Une goutte de roſée qui filtre dans les tuyaux capillaires & diaphanes d'une plante leur préſente des mil-

liers de jets d'eau ; fixée en boule à l'extrémité d'un de ſes poils, un océan ſans rivage ; évaporée dans l'air, une mer aërienne. Ils doivent donc voir les fluides monter au-lieu de deſcendre ; ſe mettre en rond au-lieu de ſe mettre de niveau ; & s'élever en l'air au-lieu de tomber. Leur ignorance doit être auſſi merveilleuſe que leur ſcience. Comme ils ne connaiſſent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent ſans doute qu'il y a des hommes, & parmi les hommes des ſavans qui connaiſſent tout, qui expliquent tout, qui, paſſagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petiteſſe, en connaiſſent un autre dans les dernières diviſions de la matière & du tems. Parmi ces êtres éphémères ſe doivent voir des jeuneſſes d'un matin & des décrépitudes d'un jour ; s'ils ont des hiſtoires, ils ont des mois, des années, des ſiècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique, & un autre optique (1).

(1) Les Naturaliſtes ont donné ce nom à pluſieurs eſpèces de mouches, dont la vie eſt d'une

Ces détails d'observations dans lesquels entre l'Auteur des Etudes de la Nature, & ceux qui les suivent, que nous n'avons pas rapportés pour ne pas étendre notre citation, qui paru un peu longue pour cet ouvrage sans l'intérêt, l'agrément & l'utilité qui distinguent les écrits de M. de St.-Pierre, ces observations, disons-

---

très-courte durée; & peut-être que le mot *Ephémère* n'exprime pas assez la courte durée qui a été prescrite à la vie de quelques-unes. Il en est, comme on le sait, qui ne doivent pas voir luire le soleil, qui ne naissent en été qu'après qu'il est couché, & qui périssent avant le lever de cet astre. On pourrait même dire que celles-ci jouissent d'une vie très-longue en comparaison d'autres éphémères, puisqu'il y en a qui vivent à peine une heure ou une demi-heure Au reste, que leur importe? elles fournissent leur carrière.... Nos Lecteurs ne pourront que nous savoir gré de placer ici l'extrait d'une fiction ingénieuse que nous nous rappellons d'avoir lue dans le Journal de Geneve. « Un de ces insectes qu'on nomme *Ephemères*, de ceux dont la vie n'est ordinairement que de deux ou trois heures, avait obtenu une longévité sans exemple : il était parvenu à sa douzième heure. Il avait des traditions étonnantes à raconter à ses petits enfans; on consultait sa longue expérience. On ne l'approchait jamais qu'avec un profond respect. Voyant arriver sa fin, ce Nestor de la gent éphémère assembla sur la vaste circonférence d'un champignon la longue suite de ses descendans, tous ses amis, toutes ses connaissances. » Amis &

nous sous desquels l'imagination succombe, démontrent à-la-fois & le charme de l'étude de l'histoire-naturelle & ses difficultés. Mais on peut cultiver la Médecine & ne pas être obligé d'y être un Boerhaawe, on peut cultiver la Botanique sans être contraint d'y développer le génie d'un Linnée. Le Naturaliste, qui s'arrêtera aux bornes que ses

---

compatriotes, leur dit-il, je m'apperçois que la plus longue vie doit avoir une fin ; le terme de la mienne est arrivé, & je ne me plains pas de mon sort, puisque ma vieillesse était un poids accablant, & que d'ailleurs il n'y avait plus rien de nouveau pour moi sous le soleil. Les fléaux & les révolutions qui ont désolé mon pays, les maladies qui nous affligent, les disgraces sans nombre que j'ai essuyées dans ma propre famille, enfin tout ce que j'ai vu dans le cours d'une si longue vie, tout ne m'a que trop appris cette grande vérité : *C'est que le bonheur que nous cherchons dans les objets dont nous ne sommes pas maîtres ne saurait être solide & constant.* ..... Hélas ! mes amis, combien de fois me suis-je flatté de l'espérance de vivre toujours sur cette terre ? Quels trous magnifiques n'ai-je pas creusé pour ma demeure ! Quelle confiance n'avais-je pas dans la force de mes membres, dans la souplesse de mes ailes ! Mais j'ai assez vécu pour la nature & la gloire : aucun de ceux que je laisse après moi dans cet âge de ténèbres & de corruption que je vois déjà commencer ne goûtera les mêmes douceurs. .. .. .

lumières ou ſes circonſtances lui preſcriront, obtiendra, dans ce genre d'étude, les plus douces jouiſſances que peut goûter l'homme ſtudieux & obſervateur.

On diſtingue trois régnes dans la nature, le *végétal*, l'*animal*, & le *minéral*. Nous avons déjà dit un mot de ce que préſentent de plus extraordinaire chacun de ces trois régnes. (Voyez page 88 & ſuivantes du Tome II de cet ouvrage.)

L'on donne le nom de plante ou de ſubſtance végétale à toute choſe qui eſt privée de ſentiment & de mouvement volontaire, mais qui croît de la terre, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, qui y reſte attachée juſqu'à ce qu'elle périſſe, ſoit de vieilleſſe, ſoit par ſéchereſſe, gel, &c. ou qu'on l'en ſépare : ce qui la prive de la vie & de la faculté de s'accroître. Le régne végétal comprend donc les arbres, les arbriſſeaux, les herbes, les mouſſes & les champignons.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit des végétaux dont l'étude s'appelle *Botanique ;* mais nous donnerons, à la ſuite de cet article, un abrégé des premiers principes élémentaires qu'il nous paraîtrait facile & utile de fixer de bonne heure dans la mémoire des jeunes gens, & qui feraient loin de leur nuire, lorſque,

dans la ſuite, ils ſe propoſeraient de s'appliquer à cette ſcience, en adoptant quelque ſyſtême particulier, tels que celui d'un Tournefort, d'une Linnée, &c.

On appelle *Zoologie* la ſcience qui traite de tous les animaux de la nature; mais, comme ils ſont très-diverſifiés, on a diviſé cette ſcience en différentes parties ſéparées qui peuvent ſe réduire à ſix, ſavoir: 1°. Les quadrupèdes couverts de poils; 2°. les oiſeaux; 3°. les animaux amphibies, comme ſerpens, lézards, grenouilles, tortues, &c.; 4°. les poiſſons; 5°. les inſectes; 6°. les zoophites.

L'Hiſtoire des quadrupèdes ſe nomme *Tetrapodologie*; celle des oiſeaux, *Ornithologie*; celle des amphibies, *Amphibiologie*; celle des poiſſons, *Ichthyologie*; celle des inſectes, *Enthomologie*; enfin *Zoophythologie*, l'hiſtoire des zoophtites ou des êtres qui tiennen à-la-fois du végétal ou de l'animal.

L'on diſtingue ordinairement l'animal du végétal, en ce qu'il eſt ſuſceptible de mouvement & qu'il *ſent*: propriétés que généralement l'on réfuſe aux plantes. Cependant, comme il n'eſt guères de diviſions, de méthodes dans l'hiſtoire-naturelle qui ne puiſſent être attaquées, l'on a obſervé que cette définition n'était pas

plus exacte que les autres, puiſque nous voyons les huitres, les galle-inſectes être privés de mouvement, &c. Mais ces obſervations critiques ou ſavantes ne doivent point entrer dans un coup-d'œil auſſi rapide qu'eſt celui que nous jettons ici ſur les principales branches de l'Hiſtoire-naturelle.

Le nombre des eſpèces d'animaux va au-delà de 25000; il eſt de beaucoup plus grand que celui des végétaux. Les anciens les diviſaient en deux claſſes; en ceux qui ont du ſang & ceux qui n'en ont point. Nous avons cité une des méthodes de diviſion la plus ſuivie chez les modernes: il en eſt une encore plus générale, c'eſt celle qui ne diviſe les animaux qu'en deux claſſes ſeulement, en *vivipares* & en *ovipares*, c'eſt-à-dire, en ceux qui viennent vivans au monde & ceux qui ſont ſortis d'un œuf par le moyen de l'incubation ou de la chaleur des rayons du ſoleil.

Tous les animaux, ſans exception, proviennent d'une mère qui les met au monde de l'une ou de l'autre de ces deux manières: ces loix ſubſiſtent dès le commencement du monde & n'ont jamais varié.

Un des objets qu'on étale ordinairement dans les cabinets d'Hiſtoire-naturelle, & qui frappe le plus agréablement, c'eſt

peut-être les coquilles : au moins avons-nous vu ſouvent de jeunes gens ſe récrier ſur la beauté de leurs couleurs, ſur l'élégance de la forme de pluſieurs, en demander avec empreſſement le nom & commencer, à cette vue, par prendre du goût pour l'Hiſtoire-naturelle. Sans doute, ainſi que l'ont fait, de même, de célèbres Naturaliſtes, ils négligeaient d'abord de s'informer de l'animal à qui la coquille appartenait ; &, comme on le voit ſouvent, la beauté de la maiſon en faiſait oublier le maître.

Contraints d'abandonner les autres branches de la Zoologie pour reſter dans les bornes de cet abrégé, nous nous contenterons de laiſſer entrevoir la méthode qu'on pourrait ſuivre dans l'étude de la Conchyliologie, partie de l'Hiſtoire naturelle, qui traite des coquillages.

Obſervons d'abord que c'eſt une faute de langage d'appeler coquillage la coquille : cette dernière n'eſt, à proprement parler, que la dépouille du poiſſon ; qu'une partie du coquillage, qui eſt l'animal revêtu de ſa coquille.

On peut diviſer les coquillages en trois claſſes générales : La première comprend les coquilles de terre ; la ſeconde, les coquilles d'eau douce ; & la troiſième, les coquilles de mer.

PREMIERE CLASSE.

Coquillages de terre.

LA première classe ne comprend que des coquilles univalves (1), qui sont des limaçons & des buccins; on n'a jamais vu des coquilles terrestres bivalves.

SECONDE CLASSE.

Coquillages d'eau douce.

IL y a, dans l'eau douce, des coquilles univalves & des bivalves. Les premières sont : les buccins, les limaçons, les nérites & les patelles ; les autres sont les moules & les pétoncles.

TROISIEME CLASSE.

Coquillages de mer.

LES coquilles de mer sont univalves, bivalves, ou multivalves, c'est-à-dire, composées de plus de deux pièces.

---

(1) Qui n'a qu'un battant. Les Naturalistes entendent, par cette expression, une coquille qui n'est que d'une pièce ; par bivalves, celles qui en ont deux, &c.

Les premières ſont : les nautiles, les rhombes, les ſabots, les porcelaines, les oreilles de mer, &c. ; les ſecondes ſont les huitres, les peignes, les ſpondiles, les pinnes marines ; enfin les troiſièmes ſont les pholades, les anatifères, les glands de mer, &c.

Les vrais Naturaliſtes ont divers caractères particuliers pour diſtinguer les coquillages ; mais ceux qui ne veulent prendre qu'une légère teinture d'Hiſtoire-naturelle, ſe contentent de donner aux coquilles le nom des choſes auxquelles elles paraiſſent le plus reſſembler. De-là ſont venu le *ruban*, la *lampe*, le *cor-de-chaſſe*, le *caſque*, &c.

Limaçons. Tout le monde connaît leur forme. Les eſcargots qui ſont dans nos jardins en donnent un exemple familier.

Buccins. Coquillages en forme de trompette. Un des caractères diſtincts de ce genre de coquille eſt d'être contourné en volute, à pluſieurs ſpirales, dont la plus baſſe eſt beaucoup plus grande que les autres. Les Romains ſe ſervaient à la guerre de Buccins pour trompette.

Nérites. Coquillages qui entrent dans la famille des limaçons.

Patelles. On a donné ce nom aux coquilles de ce genre, parce qu'elles ressemblent à de petites jattes ou à de petits plats.

Moules. Il en est de mer, de rivière & d'étang. Nous croyons que c'est un des coquillages les plus connus de nos lecteurs; l'on en trouve quelquefois sur les bords de notre lac leman; mais ils sont loin de ressembler parfaitement à ceux qu'on mange en France, en Angleterre, &c. & qui sont si recherchés par les amateurs.

Pétoncle & Peigne. Coquillage dont la forme est très-connue, parce qu'une des espèces de ce genre sert d'ornement aux Pélérins de Saint-Jacques ou de Saint-Michel: on l'appelle presque par-tout la *pélérine.* Quelques Naturalistes appellent *peigne* ceux de ces côquillages qui sont grands; & *pétoncles*, les petits. Ils ferment de tous côtés, sont rayés en forme d'un peigne, & changent de nom selon leur forme; l'on a l'*éventail*, la *rape*, le *bénitier*, &c.

Nautile, ou *vaisseau-coquille* est fait comme une gondole à poupe élevée. On lui a donné ce nom, parce qu'on a prétendu que c'est de l'animal qui l'habite, que les hommes ont appris à naviguer: au moins

cet animal ſemble ſe conduire ſur la mer comme un pilote conduirait un navire. Quand il veut nager, il élève deux eſpèces de bras en haut & étend, comme une voile, la membrane mince & légère qui ſe trouve entre ces deux bras. Il ne prend d'eau dans ſa coquille que ce qu'il lui en faut pour leſter ce petit navire. A l'approche d'un ennemi, ou des tempêtes, il replie ſa voile, remplit ſa coquille d'eau pour couler ou ſe précipiter plus aiſément au fond de la mer. C'eſt un navigateur perpétuel qui eſt tout-à-la-fois le pilote & le vaiſſeau.

Rhombes ou *Rhombites* ſont une famille de coquilles appelées *rouleaux* ou *cilindriques*; elles ont la forme de rouleaux, ou celle d'un cornet.

Sabot. Il a la figure d'un cône renverſé. On appelle *ſabots* ces coquilles, parce qu'elles reſſemblent aux ſabots ou toupies dont ſe ſervent les enfans pour jouer.

Porcelaines. Elles ont à peu-près une forme ovoïde. L'on a prétendu qu'on leur donnait le nom de *porcelaine*, parce que les Chinois de la province de Kianſi s'en ſervent pour faire leur porcelaine. Leur ouverture eſt longue & étroite; elle s'étend de l'un des bouts de la coquille à

l'autre : l'une des lèvres de l'ouverture, & souvent toutes les deux sont garnies de dents. La robe des porcelaines & leur bigarrure sont encore plus variées que leur volume : il n'y en a point qui, au sortir de la mer, soient aussi luisantes ; & c'est vraisemblablement à cause de leur éclat qu'on leur a donné le nom de *porcelaine*. Les amateurs les distinguent par la *carte géographique*, la *peau de serpent*, la *peau de tigre*, la *taupe*, la *bossue*, la *souris*, &c.

Spondyles. Coquillage qui ne diffère de l'huitre ordinaire que dans sa charnière ; les plus recherchés sont ceux qui se trouvent hérissés de piquans, & que l'on appelle communément *huitres épineuses*.

Pinne-marine. C'est le plus grand coquillage du genre des *moules triangulaires* ; il y a de ces coquilles qui ont jusqu'à deux pieds & demi de longueur. La pinne-marine est remarquable sur-tout par la finesse & le nombre de certains fils bruns, nommés *byssus*, & qui lui servent pour s'attacher & se fixer aux corps contre lesquels elle veut s'arrêter. On voit communément en Italie & en Corse des bonnets, des gants, des bas & autres ouvrages fabriqués avec le *byssus* de ce coquillage.

Pholade. Coquillage multivalve ; il meurt

dans le premier trou qu'il a habité après sa naissance, sans en être jamais sorti pendant sa vie; il est long d'environ quatre pouces. L'on a observé que ce que dit Pline de la lumière que répandent dans les ténèbres ces coquillages appelés *dattes de mer* était une propriété des pholades, au moins l'a-on observé à l'égard des vrais pholades du Pérou. La lumière est d'autant plus grande que le coquillage renferme plus de liqueur; elle paraît dans la bouche de ceux qui en mangent pendant la nuit; elle paraît sur leurs mains, sur leurs habits & sur la terre, dès que la liqueur de ce coquillage se répand, n'y en eut-il qu'une goutte.

Anatifère. On comprend, sous ce nom, les trois familles des coquillages multivalves, qui sont les glands de mer, les conques anatifères & les pousse-pieds. *Conque anatifère* signifie conque qui porte un canard; ce qui a donné lieu à lui donner ce nom, c'est que quelques-uns ont cru qu'une espèce d'oiseau marin sort de la conque anatifère. Mais ce qui peut avoir fait naître cette erreur, c'est que les oiseaux de mer font leurs nids dans des plantes marines & dans des amas de différentes coquilles: prêts à pondre, ils becquettent l'animal renfermé dans ces coquilles, ils l'obli-

gent à sortir, & mettent leurs œufs à sa place. Le coquillage dit conque anatifère offre des particularités très-curieuses au Naturaliste.

Gland de mer est un genre de coquillage de la classe des multivalves, & qui s'attache en forme de petit vase sur les rochers, sur les caillous, sur de grands poissons; on en trouve dans les fentes & sur les bois des vieux vaisseaux qui séjournent long-tems dans les ports.

Nous pouvons nous dispenser d'observer combien ce coup-d'œil rapide sur quelques-uns des objets dont s'occupe la Conchyliologie, est insuffisant à qui voudrait étudier les coquillages; mais il pourra toute fois être utile à ceux de nos lecteurs qui regrettent de n'avoir absolument aucune notion sur cette partie agréable de l'Histoire-naturelle.

On appelle *Minéralogie* la partie de l'Histoire naturelle qui concerne les substances du règne minéral. Dans cette signification étendue sont renfermés tous les corps non vivans & non-organisés qui se trouvent dans l'intérieur de la terre & à sa surface tels sont les terres, les pierres, les métaux les demi-métaux, les substances inflammables

bles, les ſels & les pétrifications. Dans un ſens moins étendu, par Minéralogie, l'on entend la ſuite des travaux que l'on fait pour l'exploitation des mines; & alors on comprend auſſi ſous ce nom la Métallurgie, qui eſt l'art de tirer les métaux des mines & de les travailler.

Les végétaux vivent & croiſſent; les animaux croiſſent, vivent, & jouiſſent outre cela de l'inſtinct ou ſentiment; mais les minéraux ſont ſuſceptibles de croiſſance & d'altération ſans jouir ni de la vie ni du ſentiment.

L'on entend par *foſſiles* les ſubſtances qui ſe tirent de la terre, & qui appartiennent au règne végétal. Cependant le nom de foſſile ſe donne principalement aux terres & aux pierres, & plus particulièrement encore aux coquilles, aux divers oſſemens d'autres animaux tant marins que terreſtres, & à toutes les productions à polypier de mer qui ſe trouvent dans les entrailles de la terre, ou comme foſſiles étrangers à la terre. L'on peut dire, obſerve Bomare, que de tous les phénomènes que préſente l'Hiſtoire-naturelle, il n'en eſt point qui ait plus attiré l'attention des Naturaliſtes que la quantité prodigieuſe de corps étrangers à la terre organiſés & devenus foſſiles.

Que d'hypothèſes, que de conjectures, que de ſyſtêmes pour expliquer comment ces ſubſtances ont été, pour ainſi dire, dépayſées & tranſportées d'un règne dans un autre. Ce qu'il y a ſur-tout de frappant, c'eſt l'énorme quantité de coquilles & de corps marins dont on rencontre des couches & des amas immenſes dans toutes les parties du monde habité & ſouvent à une diſtance très-grande de la mer.

Ainſi que nous venons de le voir, rien n'eſt plus vaſte que le champ de l'Hiſtoire-naturelle; l'eſprit de l'homme eſt reſſerré dans des bornes trop étroites pour qu'il puiſſe obſerver à la fois toutes les beautés de l'Univers. Il faut donc ſe contenter d'étudier ce que renferment les cabinets d'Hiſtoire-naturelle, qui nous ſont de la plus grande utilité; car la ſcience de l'hiſtoire de la nature n'a fait des progrès qu'à proportion que les cabinets ſe ſont complétés.

FRAGMENT

D'UN COURS ELEMENTAIRE DE BOTANIQUE,

Deſtiné aux jeunes gens, & particuliérement aux jeunes Demoiſelles.

NOUS avons ouï ſouvent ſe plaindre des difficultés qu'offre aux jeunes gens dans l'étude de la Botanique ce grand nombre d'expreſſions, dures à l'oreille, pénibles à prononcer, dont la mémoire ne ſe charge pas facilement & deſquelles toutefois il eſt ſi rare qu'on faſſe grace au lecteur dans les ouvrages qui traitent de cette ſcience.

Les Lettres de Rouſſeau ſur cet objet ſont ce que nous avons de cours élémentaire qui ſoit le plus à portée de tout le monde. Mais elles ſont loin de former un cours complet; puis encore, peut-être, ſuppoſent-elles quelques connaiſſances préliminaires que ſouvent, toutes légères qu'elles doivent être, le lecteur préférerait qu'on ne lui ſuppoſât pas.

Il ſerait abſurde d'aſpirer à la moindre gloire pour avoir oſé faire quelques pas

dans une carrière qui a été applanie, aggrandie par d'autres, & qu'ils ont éclairée de leurs propres lumières. Auſſi ſerons-nous loin d'attacher le moindre mérite au fragment de cours de Botanique abſolument élementaire que nous avons rédigé, dans lequel nous avons évité, autant qu'il nous a été poſſible, de faire uſage de ces expreſſions qui ſouvent éloignent les jeunes gens, les femmes ſur-tout d'une étude qui toutefois eſt pleine d'agrémens & peut offrir beaucoup d'utilité.

La Botanique eſt la partie de l'Hiſtoire-naturelle qui a pour objet la nomenclature des plantes, leur culture & leurs propriétés.

L'on compte au-delà de 20,000 eſpèces de plantes de connues; mais ce nombre peut être de beaucoup plus grand, ou être de beaucoup moindre, ſelon la méthode de les claſſer : méthode qui juſqu'à ce moment a varié, ſelon la manière de voir des obſervateurs.

Il n'y a guères que trois cents plantes d'employées dans la Médecine moderne; & il en eſt qui tous les jours perdent de la grande réputation dont elles ont joui, ſoit chez les anciens, ſoit parmi nous: telles ſont la verveine, le plantin, &c.

Mais d'un autre côté auſſi faiſons-nous de nouvelles conquêtes dans ce règne de la nature. Le Jalap, le Kina, & grand nombre d'autres productions des végétaux qui nous ont été données par l'Amérique ſont venues, les unes embellir nos jardins, les autres enrichir la Médecine. Les voyages de longs cours, faits par d'habiles Botaniſtes, nous ont procuré encore de nouvelles richeſſes.

Si la Botanique ne conſiſtait qu'à ſavoir les noms de chaque plante, cette ſcience ſerait inacceſſible à qui ne ſerait pas doué d'une mémoire très-extraordinaire; elle offrirait d'ailleurs bien d'autres difficultés qui ſont applanies par la méthode des diviſions, & des ſubdiviſions qui ſoulagent la mémoire & que l'eſprit ſaiſit avec facilité.

Avant que d'adopter une des diviſions reçues, nous avons à nous occuper de l'explication de pluſieurs mots dont il nous eſt indiſpenſable de nous ſervir.

On entend par plantes *indigènes* celles qui naiſſent dans le pays où l'on eſt, ou duquel l'on parle; & plantes *exotiques*, celles qui lui ſont étrangères.

Une plante parfaite eſt compoſée de *racines*, de *tiges*, de *branches*, de *feuilles*, de *fleurs*, & de *fruits*.

On appelle fruit, en Botanique, tout ce qui concerne la formation de la ſemence, ainſi que la ſemence même.

Par le mot plante, nous avons compris toute eſpèce de végétaux, comme arbres, arbriſſeaux ou arbuſtes, ſous-arbriſſeaux & herbes.

Arbres.

Chacun ſait diſtinguer les arbres parmi les plantes, dont il en eſt une qui vit très-long-tems, qui s'élève à une grande hauteur, & dont la tige, les branches & les racines ſont compoſées de cette matière dure et ſolide que l'on appelle bois. Tels ſont le *Chêne*, le *Tilleuil*, le *Noyer*, &c.

Arbriſſeaux.

L'arbriſſeau approche beaucoup de l'arbre par ſa durée & ſa conſiſtance; mais il s'élève moins que lui, & cependant beaucoup plus que les herbes: ſes tiges & ſes branches ſont de la même nature que celle de l'arbre. Tels ſont le *Troëne*, le *Roſier*, le *Houx*, le *Buis*, &c.

Sous-Arbriſſeaux.

Le ſous-arbriſſeau ne diffère de l'arbriſſeau que par ſa grandeur ; il vit aſſez long-tems, & ſes tiges ſont ligneuſes, c'eſt-à-dire, ſont de bois ; mais il ne s'élève pas plus haut que les herbes. Tels ſont le *Thym*, le *Romarin*, le *Groſeillier*, les *Bruyères*, &c.

Herbes.

Les herbes ſont des plantes dont les tiges, les branches & les feuilles ſont moins fermes & moins compactes que celles du ſous-arbriſſeau, de l'arbriſſeau & de l'arbre, & qui ne durent pas au-delà de trois ans. Celles qui ont cette durée s'appellent *triſannuelles* ; celles qui ne durent que deux ans, *biſannuelles* ; & enfin, celles qui ne vivent qu'une année, *annuelles*.

On les diviſe auſſi ſeulement en annuelles & en vivaces : ces dernières ſont celles qui durent au-delà d'une, ſoit deux, ſoit trois années. La *Menthe*, la *Sauge*, la *Laitue*, &c. ſont dans la claſſe des herbes.

On appelle *racines* les parties inférieu-

res des plantes qui ſont ordinairement cachées dans la terre, ou attachées à quelqu'autre corps; mais dans le lieu où la graine a germé.

C'eſt la partie de la plante qui reçoit la première le ſuc de la terre & qui le tranſmet aux autres.

Les fonctions des racines, & la manière dont elles s'exercent, ne ſont encore que fort peu connues; on peut ſeulement conjecturer qu'elles ſont deſtinées à affermir la plante dans la terre, ou à en tirer de la nourriture.

Il y a trois ſortes de racines : *Bulbeuſe*, *tubéreuſe* & *fibreuſe*.

La *bulbeuſe* eſt ce qu'on appelle vulgairement oignons; comme les *narciſſes*, les *hyacinthes*, les *oignons de potagers*.

La *tubéreuſe* eſt une tubercule, un corps charnu, arrondi, ſolide, d'où partent ſouvent de petites racines fibreuſes, & qui groſſit bien plus que la tige. Telles ſont les *navets*, les *pommes de terre*.

La *racine fibreuſe* eſt compoſée de pluſieurs autres racines plus petites que le tronc dont elles partent; & ce tronc eſt la mère-racine. Telles ſont les *laitues*, les *choux*, les *bettes*, &c.

L'on ne doit pas confondre les tubercules charnues, telles que les tubéreuſes,

lès saffrans, lés orchis, avec les bulbes ou oignons. Ce sont de vraies racines.

On appelle *plantes parasites* celles dont les racines ne sont fixées ni dans la terre, ni sur aucun corps organique, mais qui sont attachées à d'autres plantes aux dépens desquelles elles se nourrissent en suçant leur substance, comme le *gui*, le *cuscute*, le *lière d'arbre*, &c.

Il y a des plantes dont les racines s'attachent aux corps les plus durs, comme les lichens & les mousses qui croissent sur la pierre & l'écorce des arbres. D'autres plantes nagent à fleur d'eau, sans adhérer à la terre, comme la *lenticule d'eau*. D'autres paraissent entièrement privées de racines, tels que le *conferva* (1) (*l'éponge d'eau douce*) le *byssus*, &c.

Les racines vivaces sont celles qui subsistent pendant plusieurs années, quoi-

(1) C'est le nom que l'on donne à ces filets verds qui forment, par leur entrelacement, un tissu quelquefois assez carré qui surnage sur les eaux, & dans lequel on observe plusieurs bulles d'air qui le soutiennent. En cassant une des fibres, on la voit se raccourcir & se contourner comme les mains ou vrilles d'une plante légumineuse; c'est par cette propriété que se fait l'entrelacement. (Voyez p. 93, T. II de cet ouvrage).

que leur tige périsse, comme celles de l'*oseille*, de la *violette*, &c.

Les racines annuelles sont celles qui périssent avec leur tige dans l'année même qu'elles sont nées, comme celles du *bled*, de la *laitue*, &c.

Du Tronc & de la Tige.

Le tronc, proprement dit, est la partie qui soutient les branches & les feuilles dans les arbres & les arbrisseaux.

Il est environné entièrement d'une petite peau q'uon nomme *épiderme*, qui est entière & trés-lisse dans certains arbres (le *bouleau*, p. e.) & qui est émoussée & déchirée dans beaucoup d'autres.

Sous l'épiderme on trouve une peau épaisse qui porte le nom d'écorce, & dont la partie intérieure se nomme livret. Cette peau est compolée d'un tissu cellulaire (1) assez lâche, & qui recouvre les différens vaisseaux qui charrient les sucs nourriciers de la plante, ainsi que les espèces de tra-

(1) *Cellulaires*, mot dérivé de cellules, qui, en Botanique, sont des vides, des cavités, qui ressemblent un peu aux cellules qui sont dans les gateaux de mouches à miel.

chées (1) qui reçoivent & transmettent l'air nécessaire à la circulation de la sève.

Au dessous de l'écorce & du tissu *vasculaire* (REMPLI de VAISSEAUX) se trouve encore une jeune couche, imparfaitement ligneuse, que forme en se resserrant & en se durcissant la partie intérieure du tissu vasculaire. On l'appelle Aubier.

Le bois est cette partie du tronc qui est dure, & qui est placée sous l'aubier. C'est une masse de fibres compactes & très-dures; elle fait le soutien des arbres, & peut être comparée à la charpente osseuse sur laquelle se trouve étayé le corps des animaux.

Enfin, vient la moëlle. C'est cette partie essentielle à la vie des plantes, qui occupe le centre du corps ligneux; elle est

(1) En Médecine, trachée-artère est ce canal composé d'anneaux cartilagineux qui commence vers la racine de la langue, & qui donne passage à l'air que nous respirons. En Botanique, les trachées sont certains vaisseaux formés par les différens contours d'une lame fort mince, plate & assez large qui, se roulant sur elle-même en forme de spirale ou de tire-bourre, forme un tuyau assez long, droit dans certaines plantes, bossu en quelques autres, étranglé & comme divisé dans sa longueur en plusieurs cellules.

un composé de vaisseaux très-lâches & d'utricules (1) assez larges, qui ne se dessèchent que par la vieillesse, ce qui produit alors la mort de l'individu.

Toutes les plantes commencent à avoir de la moëlle dans leur jeunesse : dans celles qui en ont beaucoup, la moëlle réside principalement dans l'*ame* (le centre) du corps ligneux où elle est renfermée, comme dans un tuyau d'où elle filtre, d'où elle se répand dans la substance du bois & de l'écorce. Les herbes & les arbrisseaux en ont en général plus que les arbres. Les plantes où l'on en a vu le moins sont l'orme, le chêne, le noisetier, le poirier, le pommier. On n'en remarque aucunement dans l'ébène, le gayac, le bois de fer, &c.— Le noyer, le houx, le frêne & le pin en ont peu : il s'en trouve beaucoup dans le sureau, l'aubépine, le figuier, &c La moëlle est une métamorphose du tissu cellulaire qui est répandu dans tout le bois.

La tige est le tronc propre des herbes & sous-arbrisseaux. Elle s'élève en général beaucoup moins que le tronc, & a, sur-tout dans les herbes, beaucoup moins de consistance.

(1) Petites outres, petits sacs.

Il y a des plantes qui ſont dépourvues de tiges, & alors les fleurs & les feuilles, ou les pétioles (1) partent immédiatement du collet de la racine. — On nomme cauleſcentes celles qui produiſent des tiges, & acauleſcentes celles qui n'en ont point.

Le *chaume* eſt une eſpèce de tuyau, ordinairement ſimple, & très-ſouvent garni de pluſieurs nœuds, comme dans le blé, l'avoine, &c.

La *hampe* eſt une tige herbacée qui eſt parfaitement ſimple, terminée par les parties de la fructification, & dénuée de feuilles. La tige du piſſenlit eſt une hampe. C'eſt enfin cette partie uniquement deſtinée à porter la fructification, qui naît immédiatement de la racine & non pas du tronc.

Une tige eſt nommée *herbacée* lorſqu'elle eſt tendre, qu'elle périt entièrement tous les ans, comme celle de la laitue, du perſil, &c.

On la nomme ligneuſe, lorſqu'elle eſt d'une conſiſtance ſemblable à celle du bois;

---

(1) Ce qui ſoutient les feuilles des plantes. On les nomme auſſi *pédicules*; mais cette expreſſion ſert plus volontiers à déſigner les tiges des fleurs. On dit pédicule & péduncule.

arborée, lorſque, dans une grande partie de ſa hauteur, elle eſt ſimple & nue, à la manière des arbres. — Il eſt enfin un grand nombre de dénominations qui ſervent à les définir, à les diſtinguer, comme creuſe, droite, lâche, rampante, montante, entortillée, &c.

Les rameaux ou les branches ne ſont que des productions ou même des diviſions de la tige: ſi on les conſidère ſéparément, on dit qu'ils ſont *alternes*, lorſqu'ils ſont diſpoſés l'un après l'autre par gradation autour de la tige; *oppoſés*, lorſqu'ils le ſont par paires ſur la tige; diſtiques, quand ils ſont diſpoſés ſur deux rangs ſeulement, c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont tournés que de deux côtés. Il eſt encore un grand nombre d'autres expreſſions qui ſervent à indiquer leur diſpoſition.

Des Feuilles.

On diſtingue en général dans cette partie ce que l'on appelle proprement la feuille, & la queue, qui cependant n'exiſte pas toujours, & à laquelle on a donné le nom de pétiole, pour la diſtinguer de la queue des fleurs que l'on appelle pédoncule.

La feuille, proprement dite, n'eſt que l'épanouiſſement, n'eſt qu'un développement du pétiole, ou une continuité & une expanſion de l'écorce de la tige, formée de deux couches, l'une ſupérieure, l'autre inférieure, entre leſquelles ſe trouve un prolongement des vaiſſeaux de la plante, dont les principales ramifications forment les nervures de la feuille. Ce prolongement s'épanouit enſuite en réſeau ſouvent double.

Entre les deux feuillets de ce réſeau vaſculeux, on obſerve un tiſſu cellulaire, tendre & ſpongieux, qu'on nomme *parenchyme*, & qui eſt compoſé de véſicules, dont les unes contiennent des ſucs propres à la nourriture de la plante, & les autres des liqueurs qui peuvent devenir nuiſibles lorſqu'elles n'ont point été évacuées par l'évaporation.

Les feuilles offrent au Botaniſte, par leur grande diverſité, une foule de moyens & de caractères pour diſtinguer les plantes. On les nomme *ſagittées*, lorſqu'elles imitent un fer de fléche, *haſtées*, lorſqu'elles imitent un fer de lance; *verticillées*, lorſqu'elles ſont en anneaux autour de la tige, où elles forment une eſpèce d'étoile.

Reſléchies, lorſqu'elles ſe replient de ma-

nière que leur ſommet devient horizontal ou même ſe rabat vers la terre.

Oblongues, lorſque leur longueur contient pluſieurs fois leur largeur.

Digitées, lorſqu'elles imitent, par leur découpure, les doigts de la main.

Glabres, lorſqu'elles ſont nues, & que leur ſurface eſt de plus unie & ſans inégalités remarquables.

Ailées, *pinnées*, lorſque pluſieurs folioles ſont rangées en manière d'aile des deux côtés, & le long d'un pétiole commun.

Enfin, on les conſidère ſelon leurs formes, leur couleur, la place où s'insère les feuilles, leur nombre, la poſition des feuilles l'une à l'autre, &c. &c.

Chaque obſervation, chaque diverſité ont leurs expreſſions particulières; de ſorte qu'il en réſulte un ſi grand nombre, que nous ne pouvons les placer toutes ici.

On donne le nom de feuillage à l'aſſemblage de branches & de feuilles que l'on voit ſur les arbres & ſur les plantes. Le feuillage eſt auſſi un terme qui ſert aux Botaniſtes, pour exprimer la figure que les feuilles prennent.

On nomme feuillaiſon, les feuilles proprement dites que produiſent annuelle-

ment les plantes ; mais toutes ne les renouvellent pas dans le même tems : la plupart des mouſſes, par exemple, & des pins ſe couvrent de feuilles pendant l'hiver ; celles de la famille des gramens & des liliacées, au printems ; nombre d'arbres, ſur-tout étrangers en été, la plupart des fougères, quelques mouſſes, quelques champignons ne ſont bien en vigueur qu'en Automne.

On diviſe les feuilles en trois genres, ſavoir : en *ſimples*, en *compoſées* & en *indéterminées*.

Les feuilles ſimples ſont celles dont la pétiole n'en porte qu'une.

Les feuilles compoſées ſe forment de pluſieurs feuilles réunies enſemble ſur un même pétiole.

Les feuilles indéterminées ſont celles qui ſe font diſtinguer ſans avoir égard à leur ſtructure ni à leur forme, mais à la direction, au lieu, à l'inſertion & à la ſituation.

Il eſt des plantes qui n'ont point de feuilles, telles que les biſſus, les champignons, &c.

On ne doute plus que les feuilles ne ſoient les principaux organes de la ſéve & de la tranſpiration.

La ſéve, qui circule avec moins d'ac-

tivité en hiver qu'en été, fait que le sur des feuilles s'épaissit à l'arrivée des froids elles tombent par leur propre poids, ou bien elles jaunissent, s'éventent & se dissipent à la moindre secousse du vent.

L'inspection des feuilles au microscope nous offre le spectacle de mille beautés que l'œil nud ne peut appercevoir. La feuille de certaines roses, par exemple, est toute diaprée d'argent sur sa surface externe; celle de sauge offre une étoffe raboteuse, mais entièrement formée de touffes & de nœuds aussi brillans que le cristal. La surface de la mercurielle est un vrai parquetage argentin, & ses côtés un tissu de perles rondes & transparentes, attachées en manière de grappes, par des queues très-fines & très-déliées. Les feuilles de la rhue sont criblées de trous semblables à ceux d'un rayon de miel; d'autres feuilles présentent comme autant d'étoffes ou de velours raz de diverses couleurs. Le microscope a servi encore à faire connaître la quantité presque innombrable de pores de certaines feuilles. On en a compté plus de 162,000 sur un seul côté d'une feuille de buis (1). L'or-

(1) Leuwenhoeck.

tie, comme l'on fait garnie de poils piquans & brûlans, a offert une singularité bien remarquable, vue au microscope. On (1) a découvert que la bâse de ces piquans est une vésicule qui renferme une liqueur acre, mordicante, vénéneuse, & que la pointe est une substance très-dure qui a un trou au milieu par où la liqueur coule dans la partie piquée, & y excite de la douleur, fait sur les nefs la même impression que si la partie avait été touchée par le feu.

Par le moyen des insectes, on a pu parvenir à avoir le squelette d'une feuille dans sa dernière perfection.

On trouve communément dans des carrières de tuf, en divers endroits de la France, des feuilles qui ont été pétrifiées, & dans le voisinage des mines de charbon de terre l'on voit souvent des empreintes de feuilles qui ont conservé parfaitement leur forme.

---

(1) Hook.

Des Supports (1).

Nous entendons par *ſupports* les pa
ties de la plante qui ſervent à ſoutenir o
à défendre les autres, & nous les dé
gnons par les expreſſions ſuivantes :

PÉTIOLE — PÉDUNCULE — VRILLE
STIPULES — BRACTÉES — EPINES
AIGUILLONS — POILS — GLANDES
ÉCAILLES, ET LES HUMEURS EXT
RIEURES.

Le Pétiole eſt cette partie du tronc o
des rameaux des plantes qui ſoutient le
feuilles, mais jamais les fleurs ni les fruits
& qu'on nomme vulgairement *queue des feuilles.*

Le Péduncule eſt ce prolongement de la tige ou des rameaux des plantes qui ſoutient les fleurs & les fruits, & qu'on nomme vulgairement leur *queue.*

---

(1) En cherchant à faire grace d'un grand nombre d'expreſſions techniques, nous n'avons pas cru toutefois devoir nous permettre d'abandonner celles qui ſont indiſpenſables pour l'intelligence des principes de la Botanique.

La Vrille eſt une production filamenteuſe, ordinairement roulée en ſpirale, & à l'aide de laquelle une plante s'attache aux différens corps de ſon voiſinage. Voyez la vigne, la bryone, les pois, &c.

Les Stipules ſont de petites feuilles qui accompagnent le pédicule ou péduncule des feuilles; elles naiſſent de chaque côté de leur bâſe, & paraiſſent, dans quelques plantes, des eſpèces d'écailles.

Il ne faut pas les confondre avec les bractées, ou les feuilles florales, qui ſont de petites feuilles toujours ſituées dans le voiſinage des fleurs, & ordinairement diſtinguées des autres feuilles de la plante par leur forme & ſouvent par leur couleur.

Les Epines ſont des productions dures, aiguës, ſouvent ligneuſes, & toujours adhérentes au corps de la plante dont elles font partie; comme en ont les chardons, l'ononis ou arrête-bœuf, &c.

Les Aiguillons ou piquans ſont des productions dures, terminées par une pointe aiguë & fragile, & placées ſur les tiges & ſur les branches, où elles ſont attachées ſeulement ſur l'écorce. Les roſiers, l'épinette, la ronce, le groſeiller, &c.

Les Poils ſont de petits filets très-déliés,

dont la fonction eſt de préſerver les plan
tes de l'action des frottemens, des injure
de l'air, du vent, de la chaleur & du froi
Ils ſont carrés ou cilindriques, droits o
courbés, fourchés ou ſimples.

Les Glandes ſont des organes qui ſe
vent à la ſécrétion des ſucs de la plante
& paraiſſent ſous la forme de petits corp
véſiculeux, arrondis ou ovales, ſitués ſu
diverſes parties des plantes. Il ſort imm
diatement de la glande, ou par le vai
ſeau excrétoire une matière liquide q
s'évapore, ſe deſſéche en forme de grains
de pouſſière, ou de fils qui, par leur nom
bre, donnent naiſſance à une eſpèce d
duvet.

Les Ecailles ſont des productions mi
ces, très-applaties, un peu coriaces,
ſouvent ſéches, qui naiſſent ſur toutes l
parties des plantes; elles ſe trouvent dan
les chatons, auſſi ſur les étamines ou ſou
les fleurs.

Beaucoup de plantes ſont enduites e
térieurement de certaines humeurs épaiſſe
viſqueuſes. D'autres laiſſent ſuinter au tra
vers de leurs pores, ou par les ouverture
de leur écorce, des liqueurs de différente
natures qui s'épaiſſiſſent à l'air & qu'o
nomme réſines, lorſqu'elles ſont inflam

ables & ſolubles dans l'eſprit de vin ;
mmes lorſqu'elles ſont ſolubles dans
au, & qu'elles n'ont pas la propriété
être inflammable, gommes-réſines lorſ-
'elles ſont mélangées de principes très-
lubles, & d'autres qui ne le ſont que
ns l'eſprit de vin. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

DE LA PHYSIQUE.

La Physique est une science q
traite des corps, de leurs effets, & d
causes qui produisent ces effets : elle no
démontre les principes généraux des corp
leur nature, leurs propriétés; en un mot, el
expose à notre intelligence l'arrangement
la beauté, l'harmonie, que nos sens a
mirent dans la sublime composition de
vaste univers.

Le mot *Physique* vient du mot Gre
qui signifie *nature*.

Il n'y a point d'état auquel la Physiqu
ne puisse être utile. La prodigieuse varié
des objets qu'elle considère; le sublim
tableau de la nature dont elle pèse l
nuances; la contemplation des ouvrag
de cette sagesse éternelle, qui, par que
ques loix de mouvement, mais simples
libres, & fécondes, a tiré, de la matièr
qu'elle a créé, cette diversité, cet ordre
cette harmonie étonnante des corps te
restres; tout cela offre, sans doute, à un
imagination sage & réglée, le spectacle l
plus grand, &, en même tems, le plu
digne de fixer les regards des hommes.

La

La Phyſique eſt très ancienne ; elle faiſait les délices des Sages de l'antiquité ; & Cicéron, qui a ſu réunir les foudres de l'éloquence aux charmes d'une philoſophie douce & conſolante, regardait la phyſique comme la nourriture de l'eſprit la plus délicieuſe & la plus convenable à la dignité de l'homme.

Les corps ſe rangent en quatre claſſes, qui ſont :

Celle des élémens.
des minéraux.
des végétaux.
des animaux.

DES ÉLÉMENS.

On compte quatre élémens, ſavoir : l'*air*, la *terre*, le *feu*, & l'*eau*. Les météores ſont formés de leurs mêlanges.

DE L'AIR.

L'air eſt un corps fluide, tranſparent, inviſible, & impalpable, qui environne le globe de la terre. L'air, ſelon les expériences qu'on en a faites, eſt environ 840 fois plus léger que l'eau.

On ſait que l'air eſt un fluide, par la facilité avec laquelle les corps le traver-

ſent ; par la propagation des ſons & des odeurs ; par l'impétuoſité avec laquelle il ſe précipite dans les lieux où il peut trouver accès.

L'air a des rapports avec le feu, car il eſt démontré qu'aucun corps combuſtible ne peut bruler ſans ſon concours, & que, plus il frappe violemment les corps embraſés, plus ils ſe conſument rapidement.

DU VENT.

Le *vent* eſt une agitation de l'air. Quelques philoſophes prétendent que le mouvement de la terre ſur ſon axe y contribue ; mais, quelqu'en ſoit la cauſe, il eſt certain que l'air étant dérangé de ſon équilibre, il s'y forme des torrens capables de produire des effets très violens. Les vents ſont très réguliers entre les deux tropiques ; mais il y en a de *locaux* qui ne ſont qu'*accidentels*.

Les vents qui règnent entre les deux tropiques, appellés vents *alizés*, ſont ſi réguliers, que les marins s'en ſervent pour les grands voyages. On ſait qu'ils ſoufflent régulièrement, depuis le mois d'Avril juſqu'au mois d'Octobre, du Sud-Oueſt au Nord-Eſt ; &, les autres ſix mois, du côté oppoſé. Vers la baïe de Bengale,

dans la mer des Indes, on les appelle *monsons*. Les physiciens ont fait sur ces vents une conjecture que voici :

« Le soleil, disent-ils, est six mois » d'un côté de la ligne *équinoxiale*, & six » mois de l'autre. L'air se rafraîchit donc » d'un côté tandis qu'il s'échauffe de l'au» tre : de-là, suivant eux, naissent & l'a» gitation & la régularité : d'ailleurs la » rotation du globe d'Occident en Orient » est plus grande à l'équateur que par» tout ailleurs. « (1).

Un vent *local*, ou *accidentel*, est celui que produit la chûte d'une nuée; l'eau ne tombe que parce que les globules, sous la forme desquelles elle nageait dans l'air, se crèvent, & laissent sortir l'air qu'ils contenaient; ces petites explosions multipliées produisent beaucoup d'agitation, & voilà pourquoi le vent sort en tous sens d'une nuée.

L'on sait qu'on compte quatre vents principaux, savoir : ceux du *Nord*, du *Sud*, d'*Orient*, & d'*Occident*, qui prennent leur nom des quatre principales régions du monde.

---

(1) Cette hypothèse offre beaucoup d'objections, & ne montre pas la vérité, sous une forme séduisante.

Le premier eſt ordinairement le plus froid, parce qu'il vient des pays froids, ou de la zone glaciale.

Le ſecond eſt le plus chaud, ſur-tout en été, parce qu'il vient du côté de la zone torride, ou des pays plus chauds que le nôtre.

Le troiſiéme eſt le plus ſec, parce qu'il nous vient du grand continent d'Aſie où il y a peu de mers.

Le quatrième eſt le plus humide, & nous donne ſouvent de la pluie, parce qu'il vient de l'océan Atlantique, d'où il s'élève une plus grande quantité de vapeurs.

Quand les vents impétueux rencontrent en leur chemin des nuées épaiſſes, elles leur font obſtacle, reſſerrent leur chemin, & les font venir de haut en bas ſur la terre, comme en tournoyant, ce qui s'appelle alors *tourbillon*.

Quand aux cauſes ci-deſſus ſe joignent d'autres vents contraires, alors ces vents impétueux deviennent ſi furieux, qu'ils renverſent les maiſons, déracinent les arbres, &c. c'eſt ce qu'on appelle *ouragan*.

Une couleur rougeâtre, diſperſée ça & là dans les nuées, marque en l'air beaucoup de vapeurs, qui ſe ſubtiliſent & ſe raréfient, ce qui eſt un préſage de vent.

De la Terre.

La terre, enviſagée comme élément, eſt un corps ſolide qui ſert de baſe aux autres corps de la nature. Toutes les expériences & analyſes chymiques produiſent une terre que l'on regarde comme principe élémentaire.

On ignorera toujours les matières, qui compoſent la terre, à un très-grand degré de profondeur; mais quelques phyſiciens prétendent, & particuliérement le Docteur *Halley*, (1) qu'il y a vers le centre une quantité prodigieuſe d'*aimant*. On préſume d'ailleurs, avec beaucoup de vraiſemblance, qu'il ſe trouve, dans l'intérieur de la terre, des cavités, des réceptacles d'eau très-conſidérables, des ruiſſeaux, de groſſes rivières, & des torrens qui ont une circulation conſtante.

Les découvertes faites juſqu'à préſent, en fouillant dans les entrailles de la terre, ſont des terres de pluſieurs eſpèces; ſavoir: de l'argile, du ſable, de la glaiſe, de la marne: plus bas eſt une terre noire très-

(1) Membre de la Société de Londres, mort en 1761.

graſſe, puis du charbon de terre &c. On trouve quelquefois des lits de terre rouge; verte; des lits de ſels, de foſſiles ou minéraux, de métaux, &c. enfin c'eſt dans le ſein de la terre qu'on découvre les marbres, les pierres précieuſes, & toutes ces productions qui piquent l'orgueil & la cupidité des hommes.

Des Foſſiles, ou Minéraux.

Les mots *foſſile* & *minéral*, ſont ſynonimes, mais l'uſage a voulu qu'on diſe le *règle minéral* & non le règne foſſile. Il y a deux eſpèces de foſſiles; ſavoir: ceux qui ont été formés dans la terre, comme les métaux, les cryſtaux, les pierres précieuſes; & ceux qui s'y ſont dénaturés, comme les oſſemens de poiſſons, les bois, les plantes pétrifiées: on nomme les premiers *foſſiles natifs*, & les ſeconds *foſſiles étrangers*. Parlant de ces derniers, l'on dit du *bois foſſile*, de l'*ivoire foſſile*, &c. On a placé quelques ſels dans la claſſe des foſſiles, comme l'*alun* de *roche*, le *borax*, le *ſel gemme*, le *nitre*, le *ſel ammoniac* naturel. L'*antimoine*, le *biſmuth* ou *marcaſſite*, le *cinabre*, ſont des foſſiles *natifs*.

DES PIERRES.

On distingue les pierres en cinq familles, ou espèces ; savoir :

1°. Les pierres *argilleuses*, qui ne sont point attaquées par les acides, (1) mais qui se durcissent au feu ordinaire

2°. Les pierres de *plâtre*, elles ne se dissolvent point par les acides, mais elles deviennent plâtre par l'action du feu

3°. Les pierres *igneſcentes*, ou à feu ; elles ne sont point attaquées par les acides, mais, frappées contre l'acier, elles produisent du feu.

4°. Les pierres *fusibles* au degré de feu où les précédentes ont résisté ; elles ne font point de feu avec le briquet, & sont très-pesantes.

5°. Les pierres *précieuses*, elles doivent avoir de la transparence & de la dureté ; toutes se trouvent dans le sein de la terre, & il est assez difficile d'expliquer pourquoi les Indes sont plus disposées que les autres pays à les produire : il paraît que les climats chauds sont les plus propres à leur formation.

---

(1) Sels primitifs.

Outre les pierres dont nous venons de faire mention, il y en a une eſpèce que l'on nomme pierres *calcaires*, & ce ſont toutes celles que le feu peut changer en *chaux*, comme les *crayes*, les *pierres coquillières*, les *marbres*, les *albâtres*, &c.

Le *diamant* eſt la plus dure de toutes les pierres, & il eſt connu que l'acier ne mord point ſur lui : c'eſt par le frottement qu'on le taille. Les diamans ſont de diverſes couleurs. On appelle *diamant*, ſimplement, celui qui eſt blanc, & c'eſt par le degré de blancheur qu'on juge de ſa perfection : le diamant rouge ſe nomme *rubis*, le verd *émeraude*, le jaune *topaze*, le violet *améthyſte*, le bleu *ſaphir*.

La *cornaline*, l'*onyx*, l'*opale*, le *cryſtal de roche*, le *grenat*, ſont des pierres précieuſes inférieures, & elles n'ont une grande valeur que par le travail qu'on y ajoute, comme une belle gravure, &c.

DU FEU.

Les phyſiciens les plus éclairés n'ont encore pu donner que des probabilités ſur cet élément : les uns le regardent comme un effet, les autres veulent qu'il ſoit un corps. L'opinion reçue ſur le feu eſt celle que tous les corps en ſont péné-

trés : l'*électricité* eſt un grand argument en faveur de ce ſyſtême, parce que tous les corps s'électriſent ; d'ailleurs, on ſait que le frottement en fait toujours ſentir les effets.

On ſuppoſe avec vraiſemblance que le feu eſt un fluide, & même le plus ſubtil de tous, car il pénètre une maſſe conſidérable de matière qui ne lui eſt préſentée que d'un côté.

Il y a deux moyens pour développer le feu ; ſavoir ; par le frottement d'un caillou, dont les étincelles allument les corps inflammables, & par les rayons du ſoleil réunis avec un verre ardent.

Le feu s'*allume*, c'eſt-à-dire, s'amaſſe, éclate, ſe montre, agit, dans un lieu où il ne paraiſſait pas.

Le feu *fume*, la fumée eſt une flamme commencée où les parties d'eau dominent : il *flambe* quand les parties du feu prennent le deſſus : la *flamme* monte parce qu'elle eſt plus légère que l'air.

Le feu agit en tous ſens, il *brille* quand l'humide eſt diſſipé, ce qui arrive au charbon.

Le feu *pétille*, *étincelle*, quand par ſon action il livre paſſage aux globules d'air, logés dans les cellules du bois.

Le feu *noircit* quand il n'a pas assez de force pour consumer.

Enfin, le feu s'*éteint* quand les parties grosses s'échappent, ou quand elles sont trop abondantes.

De l'Électricité.

L'électricité est cette vertu qu'ont certains corps, comme l'*ambre*, la *cire à cacheter*, le *verre*, &c. d'attirer (quand on les frotte) les corps légers, qui sont près d'eux, & de les repousser ensuite. Tout ce que l'on sait sur l'électricité est que cette force est à la fois *attractive* & *répulsive*, c'est-à-dire, attirante & repoussante.

Il n'y a point de découvertes qui offrent des phénomènes plus extraordinaires & plus variés que ceux de l'électricité.

De l'Eau.

L'eau est un corps transparent, liquide, sans odeur ni saveur; elle est composée de parties solides, cylindriques, ce qui les rend susceptibles de rouler les unes sur les autres; voilà la cause de la liquidité.

La propriété principale de l'eau est celle

de diſſoudre & de s'abreuver des matières quelle touche ; auſſi en eſt-il peu qui ne ſoit imprégnée de quelque ſel minéral ou terre calcaire.

La *mer* eſt un amas prodigieux d'eau ſalée & bitumineuſe, qui couvre au moins la moitié de la ſurface du globe.

La plupart des phyſiciens croient que les vraies cauſes de la ſalure de la mer ſont non-ſeulement les bancs de ſel qui ont pu ſe trouver ſur ſon lit & le long des côtes, mais encore les ſels même de la terre que les fleuves y tranſportent continuellement. La ſalure de la mer n'eſt cependant pas égale partout ; elle contient plus de ſel dans les pays chauds, & cela vient ſans doute de la chaleur qui fond plus facilement le ſel.

Le *flux* eſt un mouvement réglé de la mer, qui, dans l'eſpace de 24 heures & 49 minutes environ, porte deux fois les eaux vers le rivage. Le *reflux* eſt le mouvement contraire.

Dans le *flux* la mer monte, pendant 6 heures, en s'avançant vers les côtes, &, après avoir ceſſé de monter, elle demeure comme ſuſpendue en équilibre, pendant environ une demi heure. L'état où ſe trouve la mer, quand elle eſt arrivée à ſon plus haut point, s'appelle *haute mer*.

Dans le *reflux* la mer descend, pendant 6 heures, en s'éloignant du rivage, &, après avoir cessé de descendre, elle demeure, comme suspendue & en équilibre, au-delà d'une demi heure. L'état où se trouve la mer, quand elle a cessé de descendre, se nomme *basse mer*.

On croit que la lune est véritablement la cause du mouvement réglé de la mer, parce que les marées varient en raison de l'éloignement ou de la proximité de cet astre : elle sont plus hautes quand la lune est nouvelle que quand elle est pleine; & cela doit être; car, étant du même côté que le soleil, il y a deux forces attirantes, tandis que, dans son plein, elle exerce son attraction d'un côté & le soleil de l'autre : la certitude est même portée si loin qu'il y a des almanachs pour les ports, où tous les mouvemens de la mer sont calculés à points nommés, sur celui de la lune.

DES MÉTÉORES.

Un météore est, généralement dit, tout ce qui s'engendre dans l'air qui nous environne, & qui nous paraît au-dessous de la lune. Ce mot signifie des corps élevés au-dessus de la terre que nous habitons.

Les météores ſont formés des *vapeurs* & des *exhalaiſons*.

Les *vapeurs* ſont des particules d'eau qui s'élèvent en l'air ; on les appelle *météores aqueux*.

Les *exhalaiſons* ſont des particules de différentes eſpèces qui s'élèvent auſſi en l'air, & qui, en ſe réuniſſant ſous des combinaiſons différentes, produiſent des effets variés ; on les nomme *météores ignés* : les uns tombent ſous la forme apparente d'une *étoile*, d'autres voltigent comme une *flamme*, d'autres s'élèvent à une grande diſtance, & produiſent des ſpectacles quelquefois auſſi effrayans que bizarres.

DES MÉTÉORES AQUEUX.

Les météores aqueux ſont ; les *nuées*, les *brouillards*, la *pluie*, la *roſée*, la *gelée*, la *neige*, & la *grêle*.

Les *nuées* ſont des vapeurs *raréfiées* par la chaleur, qui ſont plus légères que l'air même ; elles s'élèvent dans différentes régions de l'atmoſphère, s'attirent mutuellement, forment des nuages, ſe crèvent en ſe heurtant, & retombent en pluie, quand elles reprennent leur forme & leur peſanteur naturelle. La différence, qu'il

y a entre la *nuée* & le *brouillard*, c'eſt qu la nuée, étant plus légère, s'élève & ſ ſoutient en l'air, & le brouillard, étan plus peſant, reſte plus proche de la terr

La *pluie* n'eſt autre choſe que l'eau qu tombe des nuages, en petites ou groſſe gouttes, ſuivant la quantité dont le nuage eſt chargé.

La *roſée* eſt la chûte des vapeurs humides qui ſe condenſent lorſque le ſoleil diſparaît & tombent en gouttes imperceptibles ; c'eſt la même choſe que ce qu'on nomme *ſerein*.

La *gelée* eſt une qualité de l'air qui ôte le mouvement aux fluides ; l'eau devient ſolide, parce que des *particules pointues* entrent dans les vuides que forment les parties rondes, & les fixent de manière à les empêcher de rouler les unes ſur les autres.

Lorſque l'eau a perdu une grande partie de cette matière, appellée *feu*, qui eſt la cauſe de ſa fluidité, ſes parties ſe touchent de trop près, perdent leur mobilité reſpective, s'attachent les unes aux autres, ſe cryſtalliſent, & forment un corps ſolide. Voilà les opinions reçues en Phyſique ſur la gelée.

La *neige* n'eſt autre choſe que l'aſſemblage d'une infinité de très-petites gouttes d'eau qui ſe glacent, &, ſe touchant les

unes les autres, se réunissent en *flocons* dans les régions froides de l'athmosphère, & tombent quand il n'y a plus d'équilibre entre leur poids & celui de l'air.

La *grêle* se forme probablement dans des régions plus élevées que la neige.

Quelques physiciens prétendent que les particules, glacées & réunies en flocons, grossissent en tombant sur une multitude de globules d'eau qui se gêlent à leur tour, & ainsi successivement.

De l'arc-en-Ciel

L'arc-en-ciel est un météore qui sous la forme d'un arc, composé de bandes de différentes couleurs, paraît quand il pleut & fait soleil. La cause de ce phénomène est la *réflexion* & la *réfraction* des rayons du soleil, qui tombent sous des gouttes d'eau. Chaque bande de gouttes dont l'arc-en-ciel est formé, renvoie les rayons sous différens angles, & la différence de ces angles fait celle des couleurs.

Météores Ignés

Les météores ignés sont le *tonnerre*, les *éclairs*, & l'*aurore boréale*.

Le tonnerre chacun le sait, est ce bruit que l'on entend dans l'air le plus souvent en été.

On a longtems cru que les exhalaisons *sulfureuses*, *bitumineuses*, *nitreuses*, que le soleil enlève de la terre, produisaient, par leur mélange, les *éclairs* & le *tonnerre*; mais les découvertes faites sur l'électricité (1) ont fait naître un système (2) plus probable, & ont fait conclure que la *matière propre*, l'*âme* du tonnerre, n'est autre chose que le *fluide électrique*.

Sentiment du Docteur Franklin sur le Tonnerre.

L'océan est composé d'*eau*, corps non électrique, & de *sels*, corps originairement électriques.

Les nuages, formés par les eaux de la mer, sont électriques, & retiennent leur feu jusqu'à ce qu'ils trouvent occasion de le communiquer. Les vapeurs, qui ont le feu électrique, sont mieux soutenues que celles qui n'ont que le feu commun, car le froid diminue le feu commun, & ne diminue pas le feu électrique.

Les nuages produits par les eaux de la

(1) L'Abbé Nollet avait prédit, en 1748, qu'on n'expliquerait jamais le tonnerre que par l'*électricité*.

(2) Système du Docteur Franklin.

mer, s'élèvent très-haut, au centre des plus vaſtes continents.

Si ces nuages ſont pouſſés vers des montagnes, ces montagnes les attirent, emportent le feu électrique, & retiennent les eaux, ſoit en *roſée*, ſoit en *pluie*. Si le nuage eſt fort chargé, le feu électrique ſort tout-à-la-fois avec une détonation violente.

Les particules d'eau ſe réuniſſant, faute de feu, tombent en groſſes gouttes, & forment une *ondée*.

Lorſque le ſommet des montagnes arrête ainſi un nuage, & tire le feu électrique, le nuage ſuivant, en approchant de celui-ci, lance le ſien, qui eſt encore abſorbé par la montagne : un troiſième nuage, & enfin une infinité d'autres, arrivant ſucceſſivement, agiſſent de la même manière. De-là naiſſent ces *éclairs*, ces *tonnerres*, ces *déluges* preſque continuels ſur les hautes montagnes de l'Amérique, qui forment les rivières prodigieuſes de la *Plata*, des *Amazones*, & d'*Oronoque*.

Lorſqu'un grand nuage de mer rencontre pluſieurs nuages de terre, les éclairs électriques s'élancent de tous côtés. Comme ces nuages ſont ballottés & mêlés par les vents, ou rapprochés par l'attraction électrique, ils produiſent des éclairs

continuels, jusqu'à-ce que le feu électrique soit en équilibre, c'est-à-dire, également répandu dans tous.

Quand un nuage électrique passe sur les sommets des montagnes, des tours élevées, des pyramides, des mats de vaisseaux, des arbres, &c. ces corps en pointes attirent le feu électrique; ainsi, pendant le tonnerre, il est dangereux de se mettre à l'abri sous un arbre: il est plus sûr d'être en pleine campagne, & plus sûr encore d'être mouillé: dans ce cas, si un tourbillon, dans sa route vers la terre, rencontre un homme, il pourra glisser le long de son corps sans lui faire de mal; mais, si ses habits sont secs, il faudra qu'il traverse le corps intérieurement, parce que le sang & autres humeurs qui contiennent de l'eau sont de meilleurs conducteurs que les fils secs d'une étoffe.

C'est un fait qui n'est plus douteux, qu'une *barre de fer*, isolée, élevée, & pointue, avec des conducteurs, peut garantir du tonnerre. L'Angleterre, la Hollande, l'Italie, &c. en adoptant cette méthode, ont rendu un témoignage authentique à la vérité.

L'*aurore boréale* est un phénomène lumineux, qui paraît du côté du Nord quelques heures après le coucher du soleil.

On apperçoit ordinairement un *ſegment*, ou portion de cercle, dont la partie occidentale commence à s'éclairer; on voit enſuite ſortir de ce ſegment de jets de lumière, & enfin un mouvement général, produit ou par les vibrations de la lumiére, ou par les éclairs qui ſe ſuccèdent ſans interruption.

La cauſe de l'*aurore boréale* eſt ignorée ; mais on ſuppoſe, avec vraiſemblance, que ce ſont des vapeurs inflammables, qui s'élèvent de la terre, & qui font leur effet à une élévation très-conſidérable.

Le docteur Franklin croit que les vapeurs élevées de la mer entre les *tropiques*, venant à deſcendre dans les régions du Nord, & à atteindre les vapeurs qui y ſont élevées, le feu *électrique* qu'elles portent ſe communique, & produit cette lumière variée, & très-agitée, que l'on nomme *aurore boréale*.

Des Tremblemens de Terre.

La cauſe des tremblemens de terre eſt vraiſemblablement l'exploſion occaſionnée par l'eau que les pluies portent dans les foyers des volcans, ou par la détrempe que les pyrites (1) éprouvent par l'abord de

(1) Minéraux compoſés.

l'eau : ce qui favorise cette opinion, c'est que les tremblemens de terre sont toujours précédés de grandes pluies ; c'est qu'ils sont plus fréquents près de la mer & des grands lacs ; c'est qu'ils sont rares & peu considérables dans les lieux très-élevés au dessus de la mer.

L'air dilaté dans les gouffres souterrains doit produire l'effet d'une mine ; c'est pourquoi l'étendue des tremblemens de terre dépend de la profondeur du lieu où l'air est renfermé & de la résistance qu'il éprouve.

MÉTAPHYSIQUE.

La Métaphysique est une science qui traite de tout ce qui est distingué de la matière dont les corps sont composé. Dieu donc & l'âme humaine sont les premiers objets que considère cette science sage, profonde, & simple, dont l'erreur & le crime ont abusé quelquefois.

La métaphysique se divise en *ontologie*, en *théologie naturelle*, & en *pneumatologie*.

L'*ontologie* est la science de l'être en général, c'est-à-dire, la connaissance de tout ce qui peut exister, ou réellement ou seulement par la pensée.

La *théologie naturelle* eſt une ſcience qui traite de Dieu autant qu'il peut être connu par les lumières de la raiſon : elle prouve par des argumens invincibles l'exiſtence de l'Etre ſuprême ; elle en démontre l'éternité, l'immenſité, la puiſſance, les perfections, les attributs ; en un mot, elle diſſipe les ténébres & les doutes que l'incrédulité s'efforce de répandre, par des raiſonnemens captieux & criminels, ſur l'eſſence & la providence du Dieu qui nous a créés.

La *pneumatologie* eſt la partie de la Métaphyſique qui traite des être ſpirituels & penſans : elle conſidère ſurtout la nature de l'âme *immatérielle* ; elle en pèſe les facultés, l'entendement, la volonté, la liberté, les modifications, l'origine, & l'immortalité ; elle refute les raiſonnemens des athées, confond les déiſtes, & fournit à la morale la certitude des premiéres vérités.

MORALE.

La Morale eſt la ſcience qui traite des *mœurs* pour les rendre bonnes.

On appelle *mœurs* les diverſes actions des hommes bonnes ou mauvaiſes, ſelon qu'elles ſont conformes à l'ordre des loix naturelles, divines, & humaines.

Le but de la Morale eſt de régler les mœurs, d'inſpirer l'horreur du vice, l'amour de la vertu, & de nous tracer la route qui nous conduit à la félicité, pour laquelle nous apportons en naiſſant un penchant invincible.

Les principes intérieurs des actions des hommes ſont : l'*amour propre*, les *paſſions*, les *vertus*, & les *vices*.

L'*Amour propre* eſt l'amour que nous avons pour nous-mêmes d'où découlent moralement toutes nos affections, bonnes ou mauvaiſes, ſages ou dépravées ; en un mot les paſſions.

On appelle *paſſions* les différentes émotions dont l'âme eſt ſuſceptible, & qu'elle rapporte principalement à elle-même. Les paſſions ſont la ſource du bien & du mal ; elles préſident à notre félicité ou à nos malheurs ; il n'appartient qu'à la ſageſſe de les tempérer, de les régler, & de leur donner de juſtes bornes. Mais, hélas ! que la voix de cette ſageſſe eſt faible pour parler à des cœurs étourdis par la vapeur du ſiècle ! combien d'hommes ſont les jouet de leurs affections ! combien de malheureux gémiſſent dans le ſilence, accablés ſous le poids d'une chaîne, dont ils abhorrent & chériſſent en même tems le fardeau !

Les principales passions qui agitent les cœurs sont :

1°. L'*amour*, d'où dérivent la bienveillance, l'affection, l'amitié, la dévotion, la joie, le désir, la reconnaissance, l'allégresse, l'espérance, la sécurité, la crainte, le désespoir, l'irrésolution, le courage, la hardiesse, & l'émulation.

2°. La *haine*, d'où procèdent l'horreur, la tristesse, l'indignation, la colère, l'envie, le répentir, le remords, la honte, le regrêt, la lâcheté, & l'épouvante.

3°. L'*admiration*, qui produit l'étonnement, la générosité, l'orgueil, la modestie, la bassesse, la vénération, l'estime, & le dédain.

La vertu est, en Morale, l'amour de l'ordre & des loix Observer donc ce que prescrit la saine raison, obéir aux loix, respecter son prince, & aimer les hommes, c'est avoir de la vertu.

Cette vertu dont le nom profané aujourd'hui n'est plus guère qu'un vain son qui meurt dans les oreilles, ce penchant des belles âmes, consiste dans un certain milieu de raison qui est entre deux vices. Chaque chose a ses bornes, dit Horace ; il y a en tout certaines limites, au-delà & en deça desquelles on ne trouve pas le bon.

On distingue quatre vertus principales, qui sont ; la *prudence*, la *tempérance*, la *force* & la *justice*.

Bien concevoir, bien délibérer, bien décider, bien exécuter, c'est le propre de la *prudence*.

La *tempérance* reprime les passions, règle la volupté, borne les penchans, modère les affections, & rend l'homme heureux.

La *force* est, dit Cicéron, une fermeté réfléchie à affronter les dangers & à supporter les travaux. C'est la vertu des grandes ames ; c'est un rempart contre tous les maux de la vie, qu'elle soutient avec courage.

La *justice* est une volonté constante & ferme de rendre à chacun ce qui lui appartient. C'est la source des devoirs de l'homme & le premier lien de la société.

La Morale influe aussi sur les devoirs de l'homme : elle lui prescrit ses obligations envers Dieu, envers la société, envers lui-même. Elle impose aux Souverains la nécessité d'être justes, & aux sujets, celle d'obéir ; les Grands du monde, comme ceux que la fortune a condamnés à ramper à leurs pieds ; les supérieurs, les inférieurs, les pères, les mères, les enfans, les domestiques, les esclaves mêmes ; tout homme

homme enfin trouve dans la Morale la règle de ſa conduite, & puiſe, dans cette ſcience douce & touchante, une paix intérieure, une ſatisfaction intime, qui le met au-deſſus des coups du ſort.

La Morale de l'homme ſe réduit à ceci :

Qu'il faut plus aimer Dieu que les hommes.

Plus ſa famille que ſoi.

Plus le genre-humain que ſa patrie.

Plus ſa patrie que ſes parens & ſes amis.

THÉOLOGIE.

La Théologie exige une lecture immenſe, comme celle de l'Ecriture Sainte, des ſaints pères, &c. elle tient d'ailleurs à une infinité de connaiſſances qui demandent une étude profonde. On la diviſe en Théologie *naturelle* & en Théologie *ſurnaturelle*.

La *Théologie ſurnaturelle* eſt la connaiſſance que nous avons de Dieu, & de ſes attributs, par les ſeules lumières de la raiſon, en conſidérant la nature qui ne peut être ſortie que de ſes mains. — Voyez *Métaphyſique*.

La *Théologie ſurnaturelle*, ou Théologie ſimplement fondée ſur des principes révé-

lés, tire des conclusions, tant sur Dieu, sa nature, & ses attributs, que sur les autres choses qui peuvent avoir rapport à cet Etre Suprême; d'où il résulte que la Théologie unit, dans sa manière de raisonner, l'usage de la raison & la certitude de la révélation.

Toutes les vérités, dont la Théologie propose la recherche & l'examen, étant ou spéculatives, ou pratiques, on la divise en *Théologie spéculative* & *Théologie pratique* ou *morale*.

La *Théologie spéculative* est celle qui a pour objet d'éclaircir, de fixer, de défendre les dogmes de la religion.

La *Théologie pratique* ou *morale* est celle qui s'occupe à fixer les devoirs de la religion, en traitant des vertus & des vices, en prescrivant des règles, & décidant de ce qui est juste ou injuste, licite ou illicite, dans l'ordre de la religion.

POLITIQUE.

La Politique est une partie de la philosophie qui enseigne aux hommes à se conduire avec prudence, soit à la tête d'un état, soit à la tête d'une famille.

L'objet principal de la Politique est de conduire les hommes rélativement aux

mœurs, aux uſages, aux coutumes, aux loix, que le génie & le caractère d'une nation a adoptés; ainſi chaque nation a ſa Politique particuliére. La Politique a un objet encore très-intéreſſant, qui eſt de calculer la multiplication ou le décroiſſement du peuple, de veiller à ſes beſoins, d'évaluer les produits de chaque objet particulier, & d'en additionner les ſommes, de protéger l'entrée des choſes utiles, & de veiller à ce que la balance des échanges ne ſoit pas déſavantageuſe, pour ne pas appauvrir la nation & diminuer les reſſources.

JURISPRUDENCE.

La Juriſprudence eſt la ſcience du Droit; c'eſt la connaiſſance des principes que l'on ſuit dans chaque pays, ou dans chaque tribunal, pour rendre la juſtice.

La Juriſprudence a deux objets, la connaiſſance du Droit, & l'art d'en faire l'application : elle exige une étude très étendue, & l'on peut même dire qu'elle embraſſe toutes les connaiſſances ſacrées & profanes, auxquelles les règles de la

juſtice & de l'équité peuvent s'appliquer.

Un bon Juriſconſulte doit être hiſtorien, géographe, & politique ; il entendrait mal le droit des gens s'il ne connaiſſait pas les mœurs des nations & s'il ignorait les révolutions arrivées dans les différens gouvernemens : il doit auſſi connaître les arts, les métiers, le commerce, &c. car, il eſt peu d'Etats qui ne ſoient aſſujettis à une certaine police, fondée ſur les règles de la juſtice. Tout ce qui regarde l'état des perſonnes, les biens, les contrats, les obligations, eſt du reſſort de la Juriſprudence ; la religion même lui appartient, elle en favoriſe l'exercice, elle écarte les erreurs, elle s'oppoſe à tout ce qui peut lui nuire, & lui ſert d'appui.

NAVIGATION.

La Navigation eſt l'art de diriger un vaiſſeau d'un lieu à un autre au travers des mers, d'éviter les écueils, de tirer le meilleur parti poſſible des vents, de déterminer la diſtance que l'on a parcouru dans un certain tems, & d'employer à propos les ſecours de l'art dans les mo-

mens dangereux ; ce qui ſe fait par le ſecours des cartes marines, de la bouſſole, des voiles, du gouvernail, de la rame, &c. à quoi on a ajouté les obſervations de la hauteur du ſoleil, de la lune, & des étoiles.

La *bouſſole*, ou compas de mer, eſt une boîte balancée ſur quatre pivots, où il y a une éguille frottée d'aimant, qui ſoutient une roſe de carte diviſée en 32 vents.

On attribue l'invention de la bouſſole à Flavio Gioja, Néapolitain, qui vivait à la fin du treizième ſiécle. Il mit à la pointe de l'aiguille une fleur de lis, qui était les armes du Duc d'Anjou, alors Roi de Naples ; cette pointe déſigne toujours le Nord ; c'eſt depuis cette invention que la Navigation des modernes eſt devenue ſi ſupérieure à celle des anciens.

Les Phéniciens furent les premiers qui oſérent naviguer au milieu des ténébres ; ils couvrirent les mers de flottes nombreuſes, & s'y rendirent fameux par leurs courſes & par leurs conquétes, qu'ils portèrent juſqu'en Eſpagne, au-delà même des colonnes d'Hercule.

On diſtingue les vaiſſeaux des différentes nations par les différens *pavillons*, ou bannières qu'ils portent, & qu'ils arborent à

la pointe du mât ou sur quelqu'autre partie du vaisseau.

La Navigation est si ancienne qu'il n'est pas possible d'en marquer l'origine: on croit néanmoins que l'arche de Noé, qui sauva le genre-humain du déluge, fut le premier vaisseau qui vogua sur les abymes de la mer.

Séſoſtris, roi d'Egypte, qui vivait 1490 ans avant Jésus-Christ, fut le prince qui le premier se servit de vaisseaux à la guerre. Ce monarque, se trouvant trop resserré dans ses Etats, eut l'ambition de faire des conquêtes au-delà de la Mer Rouge, qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait encore franchie: il fit construire à cette fin une flotte de 400 vaisseaux, avec lesquels il subjugua toutes les isles & toutes les villes qui étaient situées sur cette mer ou sur ses bords; il assujettit ensuite tous les rivages de la mer jusqu'aux Indes: avec une autre flotte sur la Méditerranée il soumit la plus grande partie des Cyclades, les isles de la mer Egée, de Crète, & de Phénicie.

MÉTALLURGIE.

La Métallurgie est l'art de travailler

les métaux, & celui de les faire ſervir à tous les différens uſages auxquelles ils ſont propres.

Les métaux ſont des ſubſtances peſantes, dures, éclatantes, qui deviennent fluides au moyen du feu, mais qui reprennent leur ſolidité lorſqu'elles ſont réfroidies, & qui s'étendent ſous le marteau.

On compte ordinairement ſix métaux, ſavoir: l'*or*, l'*argent*, le *cuivre*, le *fer*, l'*étain*, & le *plomb*. (1) L'or, le plus pur de tous les métaux, & l'argent, ſervent à faire des pièces de monnaie & de vaiſſelle pour les tables. Le cuivre, le fer, l'étain, & le plomb, ſont d'un uſage plus univerſel, &, par conſéquent, plus néceſſaire; l'étain & le cuivre ſervent aux uſtenſiles de la table & de la cuiſine; le fer & le plomb entrent dans la compoſition des inſtrumens utiles au labourage & à tous les métiers, dans la conſtruction & la couverture des maiſons &c.

L'invention de la Métallurgie eſt ſi an-

(1) Les Eſpagnols ont il y a quelques années, découvert un autre métal en Amérique, auquel ils ont donné le nom de *platine*, qui eſt une eſpèce d'*or blanc*.

cienne que son origine se perd dans les ténèbres de la plus haute antiquité. Les métaux étaient connus, & on savait même travailler le fer, avant le déluge. On sait qu'il est fait mention d'une monnaie d'argent publique, à l'occasion du tombeau qu'Abraham acheta des fils de Heth. On voit les Israëlites exécuter, dans le désert, toutes les opérations qui concernent le travail des métaux; ils connaissaient le secret de purifier l'or, l'art de le battre au marteau, celui de le jeter en fonte, &, en un mot, de le travailler de toutes les façons possibles. Les anciens ont regardé l'invention de la Métallurgie comme quelque chose de si extraordinaire & de si merveilleux qu'ils ont cru en être redevables aux intelligences célestes.

MONNAIE.

On attribue ordinairement l'invention de la Monnaie à Phidon, Roi d'Argos, contemporain de Lycurgue, environ 900 ans avant Jésus-Christ. Hérodote dit que les Lydiens inventèrent la Monnaie d'or & d'argent, dont ils introduisirent les premiers l'usage dans le commerce.

Les Romains ne commencèrent à se

ſervir de la Monnaie marquée que ſous le Roi Servius, vers l'an 220 de la fondation de Rome. Ce prince y fit d'abord imprimer des figures de brebis & de bœufs, dont les troupeaux ſont appellés *pecus* en latin, d'où vient le mot *pécunia*, donné à la Monnaie.

Toutes les nations n'ont pas encore adopté l'uſage de la Monnaie. L'ancienne manière de trafiquer par échange exiſte encore aujourd'hui en Europe ſur les côtes de la Sibérie & dans la Laponie, tant Norwégienne que Moſcovite. En Aſie tout le commerce de la Mingrélie ſe fait de la même manière. Dans le Mogol, on ſe ſert de coquilles d'amandes ſauvages pour la petite Monnaie. En Afrique, les Ethyopiens n'en n'ont point d'autre que l'or brut & le ſel, En Amérique, les Mexicains ont pour toute monnaie le *cacao*, petit fruit qui ſert à faire le chocolat &c. &c.

DES MATHÉMATIQUES.

De tous les objets d'étude dont nous avons à parler dans cet ouvrage celui qui concerne les ſciences Mathématiques eſt peut-être celui qui ſe refuſe le plus

à y être traité d'une manière aussi abrégée que celle que l'espace où nous sommes resserrés l'exige. Il faut nécessairement commencer cette science par en étudier les principes, ne s'y avancer que pas à pas, & surtout savoir s'appesantir patiemment sur les difficultés. Mais si les premières leçons en sont pénibles, rebutantes, si les progrès n'en peuvent être bien rapides, on ne tarde pas longtems, toutefois, à sentir les attraits d'une science qui peut conduire à toutes les autres, & dont la bâse est la vérité.

On entend par Mathématiques (1) une science qui a pour objets la grandeur en général, c'est-à-dire, tout ce qui est susceptible d'augmentation & de diminution, & qui en considère les propriétés. On les divise en deux classes; la première, qu'on appelle *Mathématiques pures*, considère les propriétés de la grandeur d'une manière abstraite, c'est-à-dire *absolue*. Sous ce premier point de vue la grandeur est ou calculable ou mesurable : dans

(1) Mathématiques au pluriel est beaucoup plus usité aujourd'hui que mathématique au singulier. On ne dit guère la Mathématique mais les Mathématiques.

ce premier cas elle eſt repréſentée par des nombres, dans le ſecond par l'étendue. Quand la grandeur eſt repréſentée par des nombres, les Mathématiques pures s'appellent Arithmétique, quand elle l'eſt par l'étendue on les nomme Géométrie.

La ſeconde claſſe s'appelle *Mathématiques mixtes*; elle a pour objets les propriétés de la grandeur concrète (1). — Du nombre des Mathématiques mixtes ſont la Mécanique, l'Optique, l'Aſtronomie, la Géographie, l'Architecture militaire &c.

ALGÈBRE.

L'Algèbre eſt une arithmétique dont les calculs ſe font avec les lettres de l'alphabet. On attribue ſuivant ſa volonté à ces lettres des quantités connues, & d'autres inconnues, dont on cherche le

(1) C'eſt-à-dire de la grandeur enviſagée dans certains corps ou ſujets particuliers. — Nombre concret eſt oppoſé à nombre abſtrait ou abſolu; c'eſt un nombre par lequel on déſigne telle ou telle choſe en particulier. Ainſi quand on dit ſix en général, ſans l'appliquer à rien c'eſt un nombre abſtrait, mais ſi je dis: ſix hommes, ſix devient un nombre concret.

réſultat ; ce qui ſoulage extrêmement l'imagination de ceux qui s'appliquent à cette ſcience, & ſert enfin à réſoudre une infinité de queſtions difficiles qu'il eſt impoſſible de réſoudre par l'arithmétique ordinaire.

On emploie communément les premières lettres de l'alphabet, comme *a*, *b*, *c*, *d*, &c. pour déſigner les choſes connues, & les dernières, comme *f*, *t*, *x*, *y*, &c, pour déſigner les choſes inconnues.

Outre les lettres de l'alphabet on ſe ſert encore des ſignes ſuivans.

\+ ſignifie *plus* . . a + b exprime : a *plus* b.

— ou ∘C ſignifient *moins* : a—b ou a∘Cb expriment : a *moins* b.

÷ ou a/b ſignifient *diviſé* : a÷b ou a/b expriment : a diviſé par b.

× ſignifie *multiplié* a×b exprime a multiplié par b.

⌉ *plus grand* a⌉b a plus grand que b.

< *plus petit* a<b a plus petit que b.

= *égal* . . a=b a égal à b.

∴ *comme*

÷÷ *comme*, lorſqu'il faut le répéter pluſieurs fois

∴ *comme en certains cas.*

√ la *racine.*

√√ la RACINE de la *racine.*

On attribue l'invention de cette science aux Indiens, de qui on croit que les Arabes l'ont apprise; d'autres l'attribuent à *Diophante* d'Alexandrie, qui a donné le premier traité d'algèbre : il vivait sous le règne d'Antonin, vers le milieu du second siècle. (1) Hypacie, fille du Géomètre Théon, a commenté l'ouvrage de Diophante avec une profondeur dont peu d'hommes sont capables, & a débrouillé la première le cahos de l'algèbre : cette femme, l'honneur de son sexe, fut tuée, au mois de Mars, 415, dans la grande église d'Alexandrie, où elle remplissait la chaire publique que tant de grands hommes avaient occupée avant elle. Depuis ce tems-là, plusieurs auteurs (entre autres le fameux Newton, Descartes, & Leibnitz) ont beaucoup simplifié cette méthode, qui, avant eux, exigeait d'immenses calculs, & ont élevé l'algèbre à un degré de perfection qui n'est presque plus susceptible d'accroissement.

L'algèbre est si utile, que sans son secours on ne marcherait qu'à tâtons dans toutes les sciences qui dépendent du calcul, telles que la Géométrie, la Mécanique, l'Astronomie, &, en général, toutes les sciences qui dépendent des Mathématiques.

GÉOMÉTRIE.

La Géométrie eſt l'art de meſurer la quantité dans toutes ſes étendues, *longueur*, *largeur*, *hauteur*, & *profondeur*.

Les parties principales de la Géométrie ſont :

La *Longimétrie*, ou l'art de meſurer les lignes.

La *planimétrie*, ou l'art de meſurer les ſurfaces.

La *ſtéréométrie*, ou l'art de meſurer les ſolides.

La *trigonométrie* eſt auſſi une partie de la Géométrie, qui donne non-ſeulement la meſure des ſurfaces, mais encore des moyens ſûrs pour calculer des hauteurs & des diſtances inconnues.

Les inſtrumens de Géométrie, ſont la *règle* & le *compas*. La régle, pour tracer & meſurer les lignes : le compas, pour décrire le cercle, dont l'uſage eſt de meſurer les angles. La règle ordinaire ſe diviſe en pieds, en pouces, & en lignes. Le cercle ſe diviſe en 360 parties, & quand on dit : un angle de 10 ou de 20 dégrés, on entend 10 ou 20 parties du cercle diviſé en 360 dégrés.

On attribue communément l'origine de la Géométrie aux débordemens du Nil, qui, chaque année, étend ses eaux sur toute l'Egypte. Les éboulemens, qu'occasionna alors ce fleuve, mettaient les propriétaires dans le cas de ne pouvoir plus reconnaître les bornes de leurs possessions, lorsque les eaux étaient rentrées dans leur lit. Les conséquences, que ces débordement entraînaient, firent imaginer aux premier Egyptiens l'art de mesurer leurs terres. Tel est le principe de la Géométrie. Au reste on ne nomme point celui qui en jeta les premiers fondemens. On sait, néanmoins, qu'on doit l'invention du *triangle* au Phrygien Euphorbe, & celle de l'*équerre* & du *niveau* à Théodore de Samos: longtems avant lui un neveu de Dédale avait inventé le compas.

Thalès perfectionna beaucoup la Géométrie; & *Platon* inventa l'analyse (1) 350 ans avant Jésus-Christ. *Euclide*, qui vint 50 ans après *Platon*, recueillit tou-

(1) L'analyse est la partie de l'algèbre qui exige le plus de sagacité : son objet est de résoudre des questions, où l'imagination & les règles de l'arithmétique simple succomberaient sans son secours.

tes les découvertes que l'on avait faites en Géométrie avant lui, & leur donna le nom d'*Elémens*.

La Géométrie fut enſuite négligée & même oubliée juſqu'au quinzième ſiécle de notre ère, qu'elle parut ſortir de ſes cendres. Le célèbre *Purbach*, mort en 1461, & *Jean Muller*, archevêque de Ratisbonne, aſſaſſiné en 1476, furent les reſtaurateurs de cette ſcience. L'Ecoſſe vit paraître le fameux *Baron de Nepper*, qui publia ſes Logarithmes (1) en 1614. *Deſcartes* vint enfin, qui fraya à *Newton* & à *Leibnitz* un chemin où ces grands hommes firent une route immenſe. Depuis lors, la Géométrie a toujours marché de progrès en progrès, de ſorte qu'elle touche aujourd'hui à ſa perfection.

La Géométrie rend l'eſprit juſte, en ne ſe ſervant que des figures ou des démonſtrations évidentes & indubitables.

ARPENTAGE.

L'Arpentage eſt l'art de meſurer les ſuperficies des terres, prés, vergers,

(1) On appelle *Logarithmes* une ſuite de nombres, en proportion arithmétique, correſpondans à d'autres en proportions géométriques.

jardins, bois, &c. & de les repréſenter en petit ſur le papier dans les proportions & figures qu'ils ont réellement en grand.

L'Arpentage eſt fondé ſur quatre choſes, qui ſont le *point*, la *ligne*, l'*angle*, la *ſurface* : par les points on forme les lignes, par les lignes on forme les angles, par les angles & les lignes on détermine toutes les figures.

Les inſtrumens ordinaires de l'Arpenteur ſont un *bâton*, ſervant de ſupport à la *Bouſſole*, ou au *Graphomètre*, ou à l'*Equerre*, ou à la *Planchette*; une *Chaîne*, dix *Piquets*, & une *Règle* ou *Echelle*.

MÉDECINE.

La Médecine eſt la ſcience du corps humain, ou l'art de conſerver & de rendre la ſanté lorſqu'on l'a perdue.

La Médecine ſe diviſe en cinq parties principales; ſavoir:

La *phyſiologie*, qui traite du corps humain comme ſain.

La *pathologie*, qui traite des corps malades.

La *ſémiotique*, qui obſerve les ſignes de ſanté ou de maladie.

L'*hygiène*, dont nous avons déjà parlé, qui donne les règles du régime qu'il faut garder pour conserver la santé.

La *thérapeutique*, qui enseigne la conduite & l'usage de la diète ainsi que des remèdes : elle comprend en même tems la chirurgie.

La Médecine a pris son origine dans la Chaldée, où les Mages la cultivèrent avec succès : elle passa ensuite en Egypte, dans la Lybie Cyrenaïque, à Crotone, & dans la Grèce, où elle fleurit, principalement à Gnide, à Coos, & en Epidaure.

Hypocrate est le fondateur de la Médecine dogmatique. Ce grand homme a fait le premier recueil de Medecine qui ait paru dans le monde, & mérita à tous égards le nom de vrai Médecin. Il était né à Coos, environ 460 ans avant Jésus-Christ.

Les Médecins modernes les plus célèbres sont l'immortel *Harvey*, qui a découvert la circulation du sang, *Paracelse*, &c. &c. enfin, le grand *Boërhaave*, à qui appartient, dit-on, la gloire d'avoir posé les vrais fondemens de la Médecine au commencement de ce siècle.

CHYMIE.

La Chymie eſt une ſcience dont l'objet ſt de reconnaître la nature & les pro-riétés de tous les corps par leur analyſe t leurs combinaiſons. Les Chymiſtes ont ait des découvertes qui ont été fort utiles ux médecins, aux chirurgiens, & dans ous les arts.

La plupart des écrivains, qui ont traité le la Chymie, la font remonter à la plus haute antiquité. Tubal-Caïn, diſent-ils, jetta le premiers fondemens de cette ſcience 2975 ans avant Jéſus-Chriſt. Il inventa l'art de forger, de battre, & de polir l'airain, le fer, & les autres métaux; & c'eſt lui que la mythologie mit depuis au rang des Dieux ſous le nom de *Vulcain*. D'autres écrivains regardent, comme le fondateur de la Chymie, *Siphoas*, roi d'Egypte, qui vivait 1600 ou 1900 ans avant Jéſus-Chriſt : les Grecs ont connu ce prince ſous le nom d'Hermès, ou de Mercure, *Triſmégiſte*, c'eſt-à-dire, *trois fois grand.*

Les Chimiſtes, aveuglés par l'étendue

de leur art, ont été énivrés du désir de faire de l'*or*. (1) Dès que ce métal fut devenu, par une convention unanime, le prix de tous les biens, il alluma, dit un auteur moderne, un nouveau feu dans les fourneaux des Chimistes ; la transmutation des métaux fut une sorte d'épidémie générale, dont les symptomes prouvent jusqu'où peut aller la folie de l'esprit humain, lorsqu'il est vivement préoccupé de quelque objet. Le peu de succès qu'eurent les efforts prodigieux, que firent les Chymistes pour convertir en or les métaux moins précieux, leur dessilla enfin les yeux ; ils virent leur erreur, mais ils n'en rougirent pas ; ils tournèrent au contraire leurs vues vers une étude mille fois plus idéale encore que celle qu'ils abandonnaient.

Cette étude était la médecine universelle, dont le fameux *Paracelse*, né en Suisse, en 1493, fut le plus zélé propagateur : cet homme d'une imagination profonde, mais impétueuse & extravagante, publia qu'il avait des secrets de prolonger la vie, & mourut lui-même dans sa 48 année. Jean Owen, célèbre

(1) Voyez notre article, pierre philosophale, (T. 2 p. 107.)

pète Anglais, mort à Eling en 1683, très-bien peint les Chymiſtes dans une ſtique Latin, dont voici à peu-près la aduction.

Dieu de rien a fait tout : quel pouvoir eſt le ſien !
Et toi, Chymiſte obſcur, de tout, que fais-tu ? — Rien.

PHARMACIE.

La Pharmacie enſeigne la conſervation, la préparation, & la mixtion des médicamens ; ce qui forme, en même tems la ſcience & l'emploi de l'apothicaire. Le médecin doit connaître, par les principes qu'il a acquis, par l'étude de la matière médicale & la pratique journalière, les bons médicamens ainſi que leurs effets, & ſavoir indiquer aux apothicaires toutes les drogues qui doivent entrer dans la compoſition des remèdes ſalutaires : ceux-ci doivent en connaître la qualité, les ſavoir préparer, mêler, ſelon l'ordonnance du médecin ou le beſoin de ceux qui les demandent.

CHIRURGIE.

La Chirurgie eſt une autre partie de la médecine, qui conſiſte en opérations qui ſe font de la main pour panſer & guérir les plaies, & pluſieurs autres défauts & maladies du corps humain. Originairement la Chirurgie & la Médecine n'étaient pas des profeſſions ſéparées, elles ſe trouvaient réunies dans la même perſonne.

Un bon Chirurgien doit être bon Anatomiſte, pour ſavoir préciſément les routes qu'il doit ſuivre en faiſant ſes opérations, & pour éviter de donner atteinte aux parties qu'il doit conſerver; en un mot, la Chirurgie exige une expérience particulière, & une adreſſe de la main, qui ne peuvent s'acquérir que par un long exercice.

DE L'OSTÉOLOGIE.

Cette ſcience eſt la partie de l'Anatomie qui a pour objet la nature & la fabrique des os du corps humain, ainſi que leur forme, leur uſage &c.

Nous propoſons aux Inſtituteurs de faire apprendre par cœur à leurs elèves l'eſſai court & rapide que nous plaçons ici. Il eſt trop peu étendu pour leur charger la mémoire & il porte ſur des objets qu'il doit être utile & agréable de connaître.

L'os eſt des parties du corps la plus dure, la plus caſſante, elle eſt faite pour la défenſe des parties molles, & le ſupport de toute la machine.

Tous les os ſont couverts d'une membrane particulière que l'on appelle *périoſte*; & pluſieurs d'entr'eux ſont creux & remplis d'une ſubſtance huileuſe, que l'on nomme la *moelle*.

Le périoſte eſt un tiſſu fort ſerré, parſemé d'une infinité d'artéres, de veines & de nerfs qui le rendent d'un ſentiment très-exquis.

La moelle eſt cette ſubſtance graſſe, molle qu'on trouve dans le milieu des os longs.

On entend par *ſquelette* l'aſſemblage de tous les os du corp humains, dont on compte deux cents ſoixante-ſix en tout, tant gros que petits.

Le ſquelette eſt diviſé en *tête*, en *tronc* & en *extrêmités*.

La tête comprend le crane & la face.

Le crane eſt une boîte oſſeuſe, formée par l'aſſemblage de huit os, qui ſont le *coronal* ou *frontal*, *l'occipital*, les deux *pariétaux*, les deux *temporaux*, le *ſphenoïde*, & *l'ethmoïde*.

La face eſt compoſée de l'aſſemblage de pluſieurs pièces qu'on renferme ſous deux principales, appellées *machoires*, dont l'une eſt ſupérieure, l'autre inférieure.

La machoire ſupérieure eſt immobile & compoſée de treize os, ſavoir de deux os maxillaires, qui ſont les plus grands & ſont proprement la machoire ſupérieure; de deux os propres du nez, de deux os de la pomette, des deux os *unguis*, des deux lames inférieures du nez, des deux os du palais & du *vomer*; à quoi il faut ajouter ſeize dens; ſavoir quatre inciſives, deux canines ou œillères, & dix molaires. La machoire inférieure eſt faite d'un ſeul os, qui contient auſſi ſeize dens, quatre inciſives, deux canines & dix molaires.

Le tronc eſt ordinairement diviſé en trois parties, l'*épine du dos*, le *thorax*, & le *baſſin*.

L'épine du dos eſt une colonne oſſeuſe très-forte, compoſée de 24 vertébres, &

de

de l'os *ſacrum* à l'extrêmité duquel ſe trouve joint un autre os appellé *coccix.*

Le *thorax* ou la poitrine eſt formé 1°. par vingt-quatre côtes, douze de chaque côté, dont on appelle les ſept ſupérieures *vraies* & les cinq inférieures *fauſſes* ; par le *ſternum* qui ordinairement eſt compoſé de deux pièces, & par les vertèbres à la partie dorſale.

Le *baſſin* eſt ainſi nommé en raiſon de ſa forme & de ſon uſage ; il eſt fait de deux grands os, dits innominés, ou les os des hanches, qui ſe joignent enſemble par devant, & ſont attachés derrière l'os ſacrum qui achève de former le baſſin.

Les extrêmités du ſquelette ſont au nombre de quatre, deux ſupérieures & deux inférieures.

Chaque extrêmité ſupérieure eſt diviſée en épaule, en bras, ou avant-bras & en main.

L'épaule eſt faite de deux pièces, une antérieure appellée *clavicule*, et une poſtérieure dite *omoplate.*

Le bras n'eſt fait que d'un ſeul os, appellé *os du coude*, (cubitus) & l'autre *rayon* (radius.)

La main eſt diviſée en trois parties ; ſavoir en *carpe* ou poignet, qui eſt compoſé de huit os ; en *métacarpe* qui eſt fait

de quatre os, & en *doigts* qui ſont au nombre de cinq, dont chacun eſt formé de trois pièces appellées *phalanges*.

Chaque extrêmité inférieure eſt partagée en cuiſſe, en jambe & en pied.

La cuiſſe n'eſt faite que d'un os appellé *fémur*; la jambe eſt compoſée de deux grands os, nommés *tibia* & *péroné*; & d'un petit appellé la *rotule*. Les deux premiers règnent tout le long de la jambe; la rotule eſt un petit os plat & rond, ſitué à la partie antérieure de l'articulation du genou.

Le pied eſt diviſé en trois parties, comme la main : ſavoir, en *tarſe*, en *métatarſe* & en *doigts*. Le tarſe eſt fait de ſept os, le métatarſe eſt compoſé de cinq pièces; & les doigts ou orteils ſont au nombre de cinq, dont le plus gros eſt fait de deux os, & chacun des autres de trois, appellés phalanges.

DE L'OPTIQUE.

L'Optique eſt proprement la ſcience de la viſion directe, c'eſt-à-dire, de la viſion des objets par des rayons qui viennent directement & immédiatement

de ces objets à nos yeux ſans être ni rompus, ni réfléchis par quelque corps.

L'on peut diviſer cette ſcience en trois branches qui ſont 1°. l'Optique proprement dite, 2°. la Dioptrique, 3°. la Catoptrique.

On appelle *Optique* cette partie de la Phyſique qui traite des propriétés de la lumière & des couleurs, ſans aucun rapport à la viſion, mais, priſe dans l'acception la plus générale, cette ſcience eſt la partie des Mathématiques mixtes, par laquelle on explique de quelle manière la viſion ſe fait, où l'on donne les raiſons des différentes modifications ou altérations des rayons dans leurs paſſage au travers de l'œil; où l'on enſeigne les raiſons pour leſquelles les objets paraiſſent quelquefois plus petits, plus grands, plus diſtincts, plus confus, plus près ou plus loin. De l'Optique naît la Perſpective, dont toutes les règles ſont fondées ſur cette ſcience.

La *Dioptrique* explique les effets de la lumière, lorſqu'elle paſſe par différens milieux, tels que l'air, l'eau & les corps tranſparens, comme le verre &c.

L'art de faire des Téleſcopes, Microſcopes &c. dépend donc de la Dioptrique.

Chacun ſait que le téleſcope eſt un tuyau qui par le moyen de pluſieurs verres ſemble rapprocher les objets ; dans ce ſens la lunette d'approche eſt un téleſcope, mais on a donné particuliément ce nom au téleſcope aſtronomique, qui eſt un tuyau plus large & moins long que celui de la lunette d'approche ordinaire, & au fond duquel il y a un miroir de métal qui reçoit l'image de l'objet. Cette image ſe peint ſur un autre miroir, placé près de l'ouverture du tuyau, & c'eſt-là où l'œil l'apperçoit très-groſſie par les verres au travers deſquels il la regarde.— On fait les lunettes de trois manières, avec un verre concave & un verre convexe; avec quatre verres convexes, & avec deux verres convexes ſimplement. Cette dernière eſpèce eſt celle que l'on nomme téleſcope. Le Microſcope qui ſert ſeulement à obſerver les objets de près, & non a les chercher dans l'éloignement eſt ou *ſimple* ou *compoſé* Le Microſcope ſimple eſt celui qui n'a qu'une ſeule loupe, lentille ou verre convexe, & le Microſcope compoſé eſt celui qui en a pluſieurs.

Le Microſcope ſolaire, qui eſt le plus curieux de tous, n'eſt, à proprement parler, qu'une eſpèce de lanterne magique. On place le tuyau de ce Microſcope dans

le trou d'un volet ou contrevent ; on fait tomber la lumière du soleil sur les verres du Microscope, par le moyen d'un miroir placé hors de la fenêtre, & alors les petits corps placés au porte objet paraissent prodigieusement grossis, ou sur la muraille, ou sur un drap ou nappe que l'on place à ce dessein.

La *Catoptrique* traite non-seulement de la réflexion des rayons de lumière & des loix que suit cette réflexion ; elle traite aussi des phénomènes qui en résultent par rapport à la vision, & cette partie est extrêmement curieuse Cette science examine donc les propriétés des corps les plus propres à réfléchir la lumière ; tels sont les miroirs plans, convexes & concaves.

DE L'ACOUSTIQUE.

L'Acoustique est proprement la partie théorique de la Musique. C'est elle qui donne les raisons plus ou moins satisfaisantes du plaisir que nous fait l'harmonie, qui détermine les affections ou propriétés des cordes vibrantes &c. Mais, prise en général, l'Acoustique est la science qui

traite des ſons. Son objet eſt d'augmenter, de multiplier, de flatter & de perfectionner le ſens de l'ouie, comme l'optique de combiner tout ce qui peut intéreſſer le ſens de la vue.

L'Acouſtique ſe diviſe en trois parties.

La première regarde l'oreille, comme l'organe de l'ouïe.

La ſeconde conſidére le mouvement de l'air qui produit le ſon, & les propriétés des corps ſonores.

La troiſième s'occupe des ſons conſidérés comme iſolés, formant la mélodie, & des ſons réunis qui conſtituent l'harmonie.

Les inſtrumens acouſtiques ſont ceux qu'on a imaginé, ſoit pour propager le ſon, ou le porter à une plus grande diſtance, comme le porte-voix : ſoit pour que ceux qui ont l'ouïe dure entendent plus facilement, comme les cornets &c.

Le mot Acouſtique eſt dérivé d'un mot grec qui ſignifie ouïr, & ce n'eſt que depuis l'année 1700 que l'on s'en ſert, pour déſigner la ſcience de l'ouïe. Mr. Sauveur de l'Académie des ſciences hazarda le premier cette expreſſion nouvelle que de nombreuſes & d'utiles découvertes ont dès-lors accréditée.

Il y a des voûtes acouſtiques qui multiplient extrêmement le ſon ; il en eſt qui le tranſportent d'une manière qui ſemble tenir du prodige. Le Dôme de St. Paul à Londres eſt tellement conſtruit qu'en plaçant une montre ſur le mur, on en entend le battement de l'autre côté, comme ſi la montre était près de l'oreille.

Les échos ſont encore un des objets les plus étonnans de l'Acouſtique, & dont l'explication qu'on nous a donnée juſqu'à ce moment eſt aſſez vague. Nous nous plairons à parler ici de celui qu'on entend depuis le lieu, dit *petit château*, près de Lauſanne. Il répète très-diſtinctement ſept ou huit ſyllabes prononcées avec un peu de lenteur, & un beaucoup plus grand nombre, prononcées d'une manière plus rapide. —— Il eſt un autre genre d'échos qui répètent les mêmes ſyllabes pluſieurs fois différentes. Adiſſon & d'autres perſonnes qui ont voyagé en Italie font mention d'un écho qui s'y trouve lequel, diſent-ils, répète cinquante-ſix fois le coup d'un piſtolet.

DE LA MÉCHANIQUE.

La Méchanique eſt une partie des Mathématiques mixtes qui conſidère le mouvement & les forces motrices, leur nature, leurs loix, & leurs effets dans les machines.

Une Machine eſt un inſtrument propre à produire du mouvement. Dans toute machine on diſtingue trois choſes, la puiſſance, le poids & le centre du mouvement. On appelle puiſſance ce qui fait mouvoir un poids appliqué à une machine. On nomme poids tout ce qui réſiſte à la puiſſance, & centre le point fixe autour duquel la machine ſe meut.

L'on a trois ſortes de léviers. Celui de la première eſpèce eſt quand le point d'appui ſe trouve entre la réſiſtance & la puiſſance. Une balance eſt un lévier de la premiére eſpèce, car le point d'appui eſt entre la puiſſance & le poids. Le poids ici eſt la marchandiſe que l'on pèſe.

Les ciſeaux ſont un double lévier, encore de la premiére eſpèce : la puiſſance eſt les doigts ; le poids la choſe que l'on coupe, & le point d'appui la choſe qui

tient les deux léviers. Les tenailles, les pinces doivent s'enviſager ſous le même aſpect. Les moulins ſont un aſſemblage de léviers de la premiére eſpèce ; la puiſſance eſt repréſentée par l'eau ou le vent ; le poids par la meule & l'engrenage des roues, & le point d'appui par l'axe ſur lequel la puiſſance agit immédiatement.

Le lévier de la ſeconde eſpèce eſt quand le poids eſt entre la puiſſance & le point d'appui. Le couteau de Boulanger, arrêté ſur une table, eſt un lévier de la ſeconde eſpèce : la main eſt la puiſſance ; le pain eſt le poids : & le point d'appui eſt l'anneau qui fixe le couteau.

Les rames des bateliers ſont encore des leviers de la ſeconde eſpèce ; la main eſt la puiſſance ; le bateau le poids ; & l'eau ſur laquelle la rame fait effort eſt le point d'appui.

Le lévier de la troiſième eſpèce eſt celui où la puiſſance eſt entre le point d'appui & le poids. Une pincette, par exemple, eſt un lévier de la troiſième eſpèce. Le point d'appui eſt le reſſort arrondi ; le poids, la buche que l'on veut changer de place ; la puiſſance eſt la main.

Le treuil et le cabeſtan, dont on ſe

fert pour tirer les pierres des carrières, ſont des leviers de la première eſpèce.

Les roues dentées ſont encore des lèviers de la première eſpèce, car le point d'appui eſt au centre, la puiſſance eſt le poids ou le reſſort qui les font mouvoir, & le poids la réſiſtance du pignon. Une montre n'eſt donc qu'un aſſemblage de léviers.

De toutes les machines il n'en eſt point qui augmente la puiſſance ſur le poids comme l'engrenage des roues dentées. Archimède connaiſſait certainement la force de cette puiſſance quand il a dit qu'il lèverait la terre s'il avait un point pour s'appuyer, qui ne le touchat pas.

Le méchaniſme du coin eſt très-ſimple, & il n'eſt pas difficile de faire entrer cette machine dans la claſſe du lévier de la ſeconde eſpèce, car le poids, c'eſt-à-dire, la partie qu'il faut ſéparer eſt entre le point d'appui, qui eſt l'angle du coin, & la puiſſance qui eſt le coup de marteau. Le plan incliné modére la force par laquelle les corps graves tendent vers la terre. Pour connaître ſa force il ſuffit de jetter les yeux ſur la machine dont ſe ſervent les porte-faix pour charger ou décharger d'une voiture les fardeaux les plus peſans ; machine qui conſiſte en deux

poutres inclinées &c. Les cordes jouent un rôle très-intéreſſant dans la Méchanique, elles ſe tirent des trois règnes. La ſoie & les cordes à boyaux ſont des matières animales : les végétaux donnent le chanvre & le lin ; les métaux produiſent les fils de laitons, les chaînes &c. Les cordes ſont très-ſuſceptibles d'éprouver des variations ; la ſéchereſſe les étend, & l'humidité les raccourcit : une corde mouillée a une force prodigieuſe. L'on élevait dans une ville d'Italie par le moyen des machines une maſſe énorme qui, ſur le point d'arriver à la hauteur où l'on déſirait la faire parvenir, s'arrêta tout-à-coup dans ſa marche par le manque de forces des machines. Un particulier s'engagea à leur donner ſur le champ l'activité néceſſaire ; & ſe contenta de mouiller les cordes ; ce qui réuſſit parfaitement & jetta tous les ſpectateurs dans le plus grand étonnement.

DE LA MYTHOLOGIE.

La Mythologie eſt un tiſſu bizarre, un amas confus de choſes, quelquefois vraies dans le fond, mais ſans ordre &

sans chronologie. Sous ce rapport elle mériterait du mépris si elle n'était pas absolument nécessaire pour entendre les auteurs anciens, sentir les beautés de la poésie, expliquer des tableaux, des allégories, & même pour se servir convenablement d'une foule d'expressions reçues.

Cette science considére tout ce qui a quelque rapport avec la religion Payenne, c'est-à-dire les divers systêmes de dogmes ou de théologie qui se sont établis successivement dans les différens âges du paganisme, les mystères & les cérémonies du culte dont étaient honorées ces prétendues Divinités, les fêtes, les jeux, les statues & généralement tous les simboles sous lesquels l'idolâtrie s'est perpetuée parmi les hommes durant un si grand nombre de siècles. Envisagée de cette manière la Mythologie constitue la branche la plus grande des Belles-Lettres. Son étude est indispensable aux gens du monde, aux peintres, aux sculpteurs, surtout aux Poëtes, & généralement à tous ceux dont l'objet est d'embellir la nature & de plaire à l'imagination. La Théogonie d'Hésiode & celle d'Homère sont le fond sur lequel ont travaillé tout les Théologiens du Paganisme, c'est-à-dire, les prêtres, les Poëtes & les

Philoſophes. Mais, à force de ſurcharger ce fond & de le défigurer même en l'embelliſſant, ils l'ont rendu méconnaiſſable, & faute de monumens nous ne pouvons déterminer avec préciſion ce que la Fable doit à tel ou tel Poëte en particulier, ce qui en appartient à tel ou tel peuple, à telle ou telle époque. C'en eſt aſſez pour juger dans combien d'erreurs ſont tombés nos meilleurs auteurs en voulant perpétuellement expliquer les Fables, & les concillier avec l'Hiſtoire ancienne des divers peuples du monde.

Mr. l'Abbé Banier offre de grandes reſſources pour étudier cette ſcience, & ſes explications. Nous en avons auſſi pluſieurs petits traités élémentaires dont il en eſt un ou deux ſurtout qui méritent d'être diſtingués. Celui de l'Abbé Lyonais eſt du nombre, le Dictionnaire de Chompré eſt très-utile, très-commode.

Cet article ne pouvant ſuffire juſqu'ici à ceux qui déſireraient ſe faire au moins une idée générale des Dieux du Paganiſme, nous allons en donner un tableau fort abrégé; & il ne pourra qu'être tel. Nous pourrions dire avec plus de raiſon encore que M. du Mouſtier dans ſes *Lettres ſur la Mythologie* : « Les Dieux dont » nous allons parler ne ſont que les Dieux

» d'importance qui ont joui d'une certaine réputation : il y en a beaucoup » d'autres, dont les noms même ne sont » pas venus jusqu'à nous. Notre calendrier n'est qu'une bagatelle, en comparaison de celui des anciens. »

On distinguait quatre ordres de Dieux. Ceux du premier ordre étaient appellés *Dieux suprêmes* : on en comptait vingt, qui étaient connus & adorés de toutes les nations. Ceux du second ordre habitaient la terre, la mer, & les enfers ; c'étaient, au rapport Ovide, des Divinités bourgeoises qui, pour la plupart, dépendaient même des premiers. Ceux du troisième ordre étaient les demi Dieux, ainsi appellés, parce qu'ils tiraient leur origine d'un Dieu & d'une mortelle, ou d'un mortel & d'une Déesse. De ce nombre étaient encore les Héros à qui de grandes actions avaient mérité l'apothéose ou l'honneur d'être mis au rang des Dieux. Enfin venaient ceux du quatrième ordre qui étaient les Vertus & les Vices.

Le Chaos était regardé comme le plus ancien des Dieux ; enfuite parut le Destin, qui reçut en naissant un pouvoir absolu sur l'univers & sur les Dieux même. Il était appellé *Fatum.*

DIEUX DU PREMIER ORDRE.

Ouranos ou le Ciel était fils du Jour & mari de la Terre.

Ses enfans qu'on nomme Titans étaient Titan, Océanus, Hypérien, Japet, Saturne, Rhea ou Cybele, Thémis &c. Ses fils devenus grands se révoltérent contre lui ; & il les fit arrêter excepté Océanus qui lui était resté fidèle.

Saturne, délivré par sa mère, trouva le moyen de rendre la liberté à ses frères & même de se saisir de la personne & des Etats de son père.

Ouranos en mourut de chagrin, après avoir été mutilé par Saturne avec une faux de diamant. Le sang qui coula de sa plaie mêlé avec l'écume de la mer donna naissance à Vénus, selon d'autres aux Titans, aux Géans.

Saturne lui succèda par la cession que Titan lui fit de son droit d'aineſſe. Selon leurs conditions, il ne devait point élever d'enfant mâle, aussi les dévorait-il lorsqu'il lui en naissait. Mais son épouse, étant accouchée de Junon & de Jupiter, mit en place de ce dernier une pierre qu'il dévora.

Titan fut informé de cette contravention à ſon traité & il déclara la guerre à Saturne, qu'il défit & enferma dans une étroite priſon. Mais Jupiter devenu grand le délivra & lui donna un breuvage qui lui fit vomir tous les enfans qu'il avait dévorés. Saturne ne régna paiſiblement que quelque tems; Jupiter crut qu'il voulait le faire périr ſecrétement, il lui fit une guerre ouverte, le chaſſa du Ciel dont il s'empara, faiſſant l'empire des eaux Neptune & celui des enfers à Pluton qui comme lui avaient échappé de la même manière à la fureur de Saturne.

Saturne ſe réfugia en Italie où il fut reçu par Janus, auquel par reconnaiſſance il enſeigna à cultiver la terre & à policer ſes peuples. En mémoire de ces grands événemens les Romains avaient élevé à Janus un temple dont les portes étaient fermées pendant la paix & ouvertes durant la guerre.

Cybele ſon épouſe l'accompagna dans ſon exil. Cerès, leur fille, préſidait à l'Agriculture; elle deſcendit aux enfers pour reclamer ſa fille Proſerpine que Pluton avait enlevée. Elle obtint que Proſerpine demeurerait ſix mois de l'année avec elle dans le Ciel, & autant avec Pluton dans les enfers.

Dès le commencement, les Titans ou Géans, jaloux de la puiſſance de Jupiter, & voulant rentrer dans l'héritage de leur père, formèrent une conſpiration contre lui. Ils s'aſſemblérent tous en Theſſalie, dans le deſſein d'eſcalader le ciel, pour quel effet ils entaſſérent pluſieurs montagnes les unes ſur les autres. Jupiter appella tous les Dieux à ſon ſecours, mais ceux-ci épouvantés par le nombre & la fureur des Titans ſe ſauvèrent en Egypte où ils ſe cachèrent ſous différentes formes de plantes & d'animaux. Cependant Jupiter remporta la victoire en lançant la foudre ſur ſes ennemis. Les uns furent précipités dans les enfers; les autres furent enterrés ſous les ruines du mont Etna.

Junon, ſœur & épouſe de Jupiter, était la ſouveraine des Dieux, préſidait aux Royaumes & aux Empires. Elle était haute, fiére, vaine & dévorée de jalouſie contre les maîtreſſes de ſon mari.

Apollon, fils de Jupiter & de Latone, s'appellait Phœbus au ciel & Apollon ſur la terre. Il conduiſait le char du ſoleil au ciel, & ſur la terre il préſidait à la Muſique & à la Poëſie. On dit qu'il habitait avec les Muſes ſur le Parnaſſe; ces Déeſſes, qui, étaient au nombre de neuf s'appellaient 1°. Clio, qui préſidait à l'Hiſ-

toire, Melpomène à la Tragédie, Thalie à la Comédie, Euterpe à la Musique, Terpsicore à la Danse, Erato aux Poésies lyriques, Calliope à l'éloquence & à la poësie héroïque, Uranie à l'Astronomie, & Polymnie à la Rhétorique (1).

Diane, sœur d'Apollon, aimait passionnément la chasse. Elle était adorée sous trois noms différens, Diane sur la terre, la Lune au Ciel & Proserpine aux Enfers. On l'a regardée comme la Déesse de la chasteté.

Bacchus était fils de Semélé & de Jupiter. Il voyagea beaucoup, fit la conquête des Indes, & était adoré comme Dieu du vin.

Mercure, fils de Jupiter & de Maïa, était le messager de toutes les Divinités de l'Olimpe, & conduisait les ames aux enfers. Il était regardé comme le Dieu du commerce, de l'éloquence, & des voleurs.

Iris était Messagere des Dieux, & particuliérement attachée au service de Junon.

Vénus nâquit ainsi que nous l'avons

---

(1) (Voyez, page 104 & suivantes, du Tome 7 de cet ouvrage, sur les attributs des principaux Dieux de la Fable.)

déjà dit de l'écume de la mer. Elle était adorée comme la Déesse de la beauté, des plaisirs, de la débauche. Jupiter la donna en mariage & pour récompense à Vulcain, un de ses fils, fort laid & très-mal fait, qui lui avait aidé en forgeant la foudre à combattre les Titans.

L'Amour, ou Cupidon, était son fils, & celui de Mars. C'était un enfant, toujours nud, ayant ordinairement un bandeau sur les yeux, un arc & un carquois. Il présidait à la volupté.

Hébé, était fille de Junon, Déesse de la jeunesse & versait à boire à Jupiter avant qu'elle eut été remplacée dans cet emploi par Ganimede, beau jeune homme.

Esculape était adoré comme le Dieu de la Médecine; on l'honorait particuliérement à Epidaure, sous la figure d'un serpent.

Minerve ou Pallas sortit, armée de pied ou cap, du cerveau de Jupiter qui s'était fait donner par Vulcain un coup de hache sur la tête. Sous le nom de Pallas elle était la Déesse de la guerre, sous celui de Minerve elle était Déesse de la sageſse & présidait aux sciences.

Mars, était Dieu de la guerre & fils de Junon. Cette Déesse piquée de ce que Jupiter

avait donné seul la naissance à Minerv
s'en plaignit un jour à Flore qui lui
connaître une certaine fleur sur laque
une femme s'affeyant devenait mère
le champ. Elle usa de ce moyen & n
au monde ce Dieu.

Bellone, Déesse de la guerre, était sœ
de Mars. C'était elle qui lui préparait so
char & ses chevaux quand il allait co
battre.

Vulcain, dont nous avons déjà parl
était le Dieu du feu; il fourniſſait de
forges à Jupiter, & tenait ses forges dan
les Isle de Lipare, de Lemnos & au fon
du mont Etna. Les Cyclopes qui n'avaient
qu'un œil au milieu du front travaillaien
continuellement sous lui

Pluton, Dieu des enfers & qui y tenait
sa Cour, avait pour officiers trois Parques,
trois Juges & trois Furies.

Les Parques, chargées de filer la des-
tinée des hommes, étaient Clotho, La-
chésis & Atropos. Les trois Juges Eaque,
Minos & Rhadamante examinaient les
ames à mesure que Mercure les conduiſ-
sait à leur tribunal, & leurs arrêts s'exé-
cutaient sans appel & sur le champ. Les
Furies ou les Eumenides étaient Alecto,
Mégere & Tisiphone; elles exécutaient
les arrêts.

L'entrée des enfers était défendue par Cerbère, chien à trois gueules. Il fallait passer par le Stix, dans la barque du vieux Caron qui n'y recevait que les ames de ceux qu'on avait inhumés. Ce fleuve redoutable aux Dieux même qui étaient condamnés à un exil, quand il leur arrivait de se parjurer après l'avoir attesté, faisait sept fois le tour des enfers ; les autres fleuves étaient l'Achéron, le Cocyte, le Phlegéton qui ne roulait que des flammes, & le Lethé dont les eaux faisaient oublier le passé.

L'empire des morts était divisé en deux parties : le Tartare & l'Elisée. Le Tartare était la demeure des criminels condamnés à divers supplices. L'Elisée, ou les champs Elisées, était la demeure des hommes vertueux.

DIEUX DU SECOND ORDRE.

Palès, que l'on confond quelquefois avec Céres, était la Déesse des paturages, des bergers & des troupeaux.

Priape était le Dieu des jardins, mais il partageait sa puissance à cet égard avec Pomone, Déesse des fruits, qui avait épousé Vertumne, Dieu de l'Automne.

Flore épouſe de Zéphyre, & Déeſſ du printems, préſidait aux fleurs.

Protée, fils de l'Océan & de Thétis avait le don de prédire l'avenir, mais n s'expliquait que lorſqu'on l'y forçait, c qui n'était pas facile parce qu'il avait l pouvoir de changer de corps, de for me, &c.

Pan était le Dieu des campagnes. On dit que Brennus ſe diſpoſant à piller avec ſes Gaulois, le fameux temple d Delphes, Pan leur inſpira une ſi grand frayeur, qu'ils prirent tous la fuite, & que de-là on a appellé *terreur panique* une frayeur dont on ne ſaurait ſe rendr raiſon. Les Divinités qui compoſaient ſa ſuite étaient les Faunes, les Satyres & les Sylvains.

Momus était le Dieu de la plaiſanterie. Le Dieu Terme préſidait aux limites des champs, Comus aux repas, aux fêtes & à la parure.

Morphée était l'un des Miniſtres du Dieu du Sommeil. Il endormait ceux qu'il touchait avec une plante de pavots, & préſentait les ſonges ſous diverſes figures.

Les Larres ou Pénates étaient protecteurs des chemins, des villes, des maiſons. On plaçait leurs petites figures ou dans les coins de la cheminée, ou dan

une petite chapelle appellée Lararium, & toujours éclairée d'une lampe. Harpocrate était le Dieu du silence; on le représente tenant un doigt sur la bouche.

La Déesse Echo était fille de l'Air & de la Terre. Elle était condamnée à ne répondre que les dernières parole de ceux qui l'interrogeaient.

Les Génies, enfans de Jupiter & de la Terre, présidaient à toutes les actions des hommes. Chaque homme en avait deux qui naissaient & mouraient avec lui; l'un bon, l'autre méchant, le plus fort l'emportait.— Eole fils de Jupiter était le Dieu des vents.

Les Sirénes, filles d'Acheloüs & de Calliope étaient des monstres que tous les peintres & les sculpteurs représentent comme moitié femmes & moitié poissons, mais que les plus célèbres poëtes disent avoir été moitié femmes, moitié oiseaux.

DIEUX DU TROISIEME ORDRE.

On comprenait dans cet ordre, comme nous l'avons dit, les demi Dieux & les Héros qui avaient mérité les honneurs de l'Apothéose.

Persée, fils de Jupiter & de Danaé avait tant de valeur & de prudence que les Poëtes ont feint que Minerve lui avait

prêté son bouclier, & que pour le rendre plus redoutable il y avait attaché la tête de Méduse, avec laquelle il pétrifiait ceux qui osaient la fixer.

Hercule, fils de Jupiter & d'Alacmène est de tous les héros de l'antiquité celui à qui la Fable attribue le plus d'exploits parmi lesquels on en distingue particulièrement douze que l'on appelle les douze travaux d'Hercule.

Théfée, le contemporain d'Hercule, était fils d'Egée Roi d'Athènes. Il se trouva à toutes les expéditions importantes qui se firent de son tems & en sortit avec la plus grande gloire. Il se signala particulièrement en tuant le Minotaure, monstre renfermé dans le Labyrinthe de Crète.

Jason, fils de d'Eson qui fut chassé d'Jolcos par son frère Pélias, se distingua ainsi que tous les héros dont nous parlons ici par des exploits éclatans. Il y avait en Colchide une Toison que Phryxus avait consacrée à Mars & suspendue à un arbre dans le jardin des Hespérides; elle était d'or, & gardée par un dragon monstrueux & par des taureaux qui vomissaient des flammes. Pélias usurpateur d'un

d'un trône qui appartenait légitimement à Jaſon crut qu'en l'envoyant à la conquête de cette Toiſon il y périrait. Mais grace aux ſecours de Medée, grande Magicienne, il revint vainqueur de cette expédition, pour laquelle pluſieurs Princes Grecs l'avaient accompagné, montés ſur le vaiſſeau. Argos, dont le nom les avait fait appeller Argonautes.

Orphée fut un des plus grands Muſiciens que la Grèce ait eus. Le jour même de ſes noces, Euridice ſa femme fut piquée d'un ſerpent & en mourut. Il deſcendit aux Enfers pour la redemander à Pluton.

Par ſes divers accords il s'ouvrit un paſſage.

Pluton la lui rendit, mais ſous condition qu'il ne la regarderait qu'à ſon retour ſur la terre. Impatient de la voir il tourna la tête & elle diſparut auſſi-tôt.

Cadmus ayant reçu de l'Oracle l'ordre de bâtir une ville dans l'endroit où un bœuf le conduirait, en rencontra un dans la Béotie, le ſuivit, & traça dans le lieu même où il s'arrêta les fondemens de la ville de Thébes. Ses compagnons étant allé puiſer de l'eau à la fontaine de Circé y trouvèrent un Dragon qui les dévora. Cadmus le tua, & de ſes dens qu'il ſema

naquirent des hommes dont cinq, les autres s'étant entretués, l'aidèrent à bâtir la ville qu'il avait ordre de construire. On raconte qu'Amphion, comme lui, un célèbre Musicien, vint l'aider, & que les pierres sensibles aux accords de sa lyre venaient se ranger d'elles-mêmes à leur place.

Tantale était Roi de Phrygie. Jupiter dont il descendait étant venu manger chez lui avec quelques autres Dieux, Tantale pour les éprouver leur servit les membres de son fils Pélops. Jupiter le précipita au fonds du Tartare, où il endurait une faim éternelle, entouré de fruit délicieux auquels il ne pouvait atteindre.

Cérès plus pressée de la faim que les autres Dieux avait mangé une épaule de Pélops. Les Dieux l'ayant ressuscité lui en firent une d'ivoire.

La Mythologie compte un infinité d'autres Dieux. Dans le Panthéon, temple de Rome, on y en adorait trente-mille. On ne pourrait s'instruire de l'histoire de toutes ces divinités, mais il en est d'allégoriques qu'il faut connaître, ainsi que sont Thémis, Déesse de la Justice, l'Envie, la Discorde, la Paix, la Fortune, la Renommée &c. L'étude de leurs attributs est surtout fort utile. Nous ne pouvons donner

une plus grande étendue à cet article, & renvoyons nos Lecteurs à l'Illiade, l'Odyssée, & l'Enéide; cette lecture suppléera beaucoup à ce que nous avons été contraints d'omettre ici, sur un grand nombre de faits, d'exploits liés intimément à la connaissance de la Mythologie.

DU BLASON.

La science du Blason ou l'art héraldique enseigne à déchiffrer les armes ou armoiries, & à en nommer toutes les parties sous leurs termes propres & particuliers.

Le Blason a commencé à être en usage environ l'an 1000; les Chevaliers qui devaient se trouver aux tournois prirent diverses marques pour se connaître entr'eux; ils les portèrent d'abord sur leurs boucliers & cottes d'armes, ce qui les a fait nommer armes ou armoiries.

Chez un peuple où il n'est ni noblesse ni roture, la connaissance du Blason peut exciter au-moins quelque curiosité; chez une Nation où il est des Nobles, cette connaissance ne peut être qu'utile & agréable.

Il y a deux sortes d'armoiries dans

le Blaſon, les Armoiries pleines & les Armoiries briſées : les premieres ſont le partage de l'ainé d'une maiſon noble, les ſecondes pour les puînés & les cadets.

La principale partie de cette Science conſiſte à connaître les métaux, les émaux & les figures des Armoiries.

Les métaux ſont l'or & l'argent, les Emaux, l'Azur, le Gueule, le Sinople, le Sable & le pourpre. L'Azur eſt bleu, le Gueule eſt rouge, le Sinople verd, le ſable noir, le pourpre violet, l'or jaune & l'argent blanc.

On diſtingue ſur un cachet les couleurs que nous venons de nommer par la manière dont les traits ou les points ſont placés.

L'or eſt marqué par des points, l'argent eſt tout blanc.

L'azur eſt indiqué par des lignes horiſontales, la gueule eſt marqué par des lignes perpendiculaires, le Sinople par des lignes perpendiculaires & horiſontales qui ſe croiſent, & le pourpre par des lignes diagonales de droite à gauche.

On appelle écu la figure ſur laquelle ſe peignent les armoiries : c'eſt un eſpèce de carré reſſemblant au boucliers que les anciens Chevaliers portaient, & qu'on

appelle auſſi quelquefois un écuſſon. On le diviſe en écu au parti, coupé, écartelé &c.

Les pièces qu'on nomme honorables & qu'on trouve le plus ſouvent dans d'anciennes armoiries ſont les ſuivantes, chefs, bande, barre, croix, ſautoir, chevron, bordure, un cadre à l'entour de l'Ecuſſon, les Pelleteries. — Quand les armes ſont ſur un manteau d'hermine cela ſignifie que celui à qui elles appartiennent eſt de ſang de Prince.

On doit donner la livrée ſuivant les couleurs des armoiries, & la principale partie de l'écu doit fournir la couleur pour la veſte & les culottes. Les paſſemens & les paremens & aiguillettes ſe prennent des moindres figures de l'écu.

Les ſupports des écus ſont indifférens; ils dépendent de la volonté.

DE LA GNOMONIQUE.

La Gnomonique eſt l'art de faire des cadrans ou horloges ſolaires. Cet art qui s'appelle auſſi *horologiographie* appartient à l'Aſtronomie; il conſiſte à repréſenter ſur un plan le cercle que le ſoleil parcourt chaque jour, diviſé en tems égaux, que

l'on appelle heures, & à indiquer par l'ombre d'un ſtyle ou aiguille la courſe de cet aſtre.

DE LA STATISTIQUE.

Par cette ſcience on entend la connaiſſance des Etats en général. Les Savans allemands s'en ſont occupés depuis longtems avec une méthode, une profondeur que n'ont pas apporté à ce genre d'étude les Savans des autres Nations, ſur-tout en France où ils ſe ſont arrêtés à des tableaux, à des deſcriptions, & ont négligé des branches ſinon plus agréables au-moins plus utiles à qui appellé à connaître exactement l'état actuel d'un pays. Nous diſons actuel parce que ce qui tient aux événemens politiques paſſés eſt plutôt du reſſortde l'Hiſtoire que de la Statiſtique.

DE LA STATIQUE.

C'eſt une partie de la Méchanique qui a pour objet les loix de l'équilibre des corps ou des puiſſances qui agiſſent les unes ſur les autres.

La Méchanique en général a pour objets les loix de l'équilibre & du mouvement des corps, mais on donne plus particuliérement le nom de Méchanique à la partie qui traite du mouvement, & celui de *Statique* à celle qui traite de l'équilibre.

DE LA TACTIQUE.

C'eſt proprement la ſcience des mouvemens militaires ou l'art d'aſſortir un nombre d'hommes deſtinés pour combattre, de les diſtribuer par rangs & par files, & de les inſtruire de toutes les manœuvres de la guerre.

Ainſi la Tactique renferme l'exercice ou le maniement des armes; les évolutions, l'art de faire marcher les troupes, de les faire camper & la diſpoſition des ordres de bataille. C'était-là ce que les anciens Grecs faiſaient enſeigner dans leurs écoles militaires par des Officiers appellés *Tacticiens*. Auſſi eſt-ce aux Grecs qu'on doit les premiers écrits ſur cette ſcience. C'eſt dans Thucydide, Xenophon & Polybe qu'on voit les progrès de cet art qui des Grecs paſſa aux Romains chez leſquels il parvint à ſa plus haute perfection.

Le fond de la Tactique moderne eſt compoſé de celle des Grecs & des Romains. Il eſt inutile d'obſerver que la marche des connaiſſances humaines, la découverte de la poudre &c. lui ont apporté les changemens que les circonſtances ont exigé.

DU GÉNIE.

Ce mot ſignifie proprement dans notre Langue la ſcience des Ingénieurs, ce qui renferme la fortification, l'attaque, la défenſe des places. L'on avait toutefois en France trois ſortes d'Ingénieurs; les uns pour la guerre, ce ſont ceux dont nous venons de parler; les ſeconds doivent ſavoir ce qui concerne le ſervice de la marine; & les troiſièmes ce qui regarde les ponts & les chauſſées. Ces derniers s'occupent de la perfection des grandes routes, de l'embelliſſement des rues, &c. &c.

DE L'ARTILLERIE.

L'Artillerie eſt l'art de conſtruire les armes à feu, telles que les fuſils, les piſtolets, les canons, les mortiers, les bombes, les grenades & les autres machines de guerre qui ſont en uſage pour détruire les remparts d'une place forte, dont on veut s'emparer & pour bruler les villes & même les vaiſſeaux qui font réſiſtance. L'Artillerie comprend auſſi les différentes manœuvres qu'on employe pour ſe ſervir de ces machines avec ſuccès ſur mer & ſur terre.

PHILOLOGIE.

La Philologie eſt une eſpèce de ſcience compoſée de Grammaire, de Poétique, d'antiquité, d'hiſtoire, de philoſophie, quelquefois même de mathématiques, de médecine, de juriſprudence, ſans traiter aucune de ces matiéres à fond, ni ſéparément, mais les effleurant toutes ou en partie. La Philologie, proprement, n'eſt

autre chose que ce qu'on appelle en France les Belles-Lettres, & ce qu'on nomme dans les universités les *Humanités*. Cependant quelques-uns veulent que la Philologie ne s'étende pas au-delà de la connaissance générale des Langues, de leur critique, de leur signification propre & figurée, de leurs mots & de leurs phrases, & enfin de tout ce qui a du rapport à l'expression dans les différens idiomes des peuples, tant anciens que modernes.

Le mot Philologue est dérivé du Grec, & signifie amateur des Langues, des discours, des sciences.

DE LA PHILOSOPHIE

& *coup d'œil général sur les connaissances humaines.* (1)

La Philosophie est la science qui ap-

---

(1) Nous croyons pouvoir nous dispenser de parler des obstacles qui nous ont empêché de donner aux arts & aux sciences un autre ordre que celui dans lequel nous les avons fait ici suivre. Il pourra suffire au Lecteur de les trouver indiqués par ordre alphabétique, à la fin de notre douzième & dernier volume.

rend à connaître les choſes par leurs auſes & leurs effets ; ſon objet eſt de ſtinguer les erreurs & de chercher la rité. Ordinairement on la diviſe en uatre branches qui ſont : la Logique, la étaphyſique, la Morale & la Phyſique, iences auxquelles nous avons déjà con-acré à chacune un article ſéparé. Cepen-lant malgré cette diviſion, nous croyons ue l'on donne encore ſouvent une lus grande latitude à la Philoſophie. Par xemple, dans la table des connaiſſances umaines adoptée dans l'Encyclopédie, n claſſe ſous elle toutes les connaiſſances ui émanent de la raiſon. " Les êtres hyſiques agiſſent ſur les ſens. Les impreſ-ons de ces êtres en excitent les percep-ons dans l'entendement. L'entendement e s'occupe de ſes perceptions que de ois façons, ſelon ces trois facultés prin-ipales, la *Mémoire*, *la Raiſon*, *l'Imagina-on*. Or l'entendement fait un dénom-rement pur & ſimple de ſes perfections ar la Mémoire ; ou il les examine, les ompare & les digere par la raiſon, ou il ſe lait à les imiter, à les contrefaire par magination. D'où il réſulte une diſtri-ution générale de la connaiſſance hu-

maine, qui paraît assez bien fondée, en Histoire, qui se rapporte à la Mémoire, en *Philosophie qui émane de la raison*, & en Poésie qui naît de l'imagination.

FIN du Tome X.

BIBLIOTHÈQUE
DU PERE
DE FAMILLE,
OU
COURS COMPLET
D'EDUCATION.

Ouvrage destiné non-seulement aux peres de famille, mais encore aux jeunes gens des deux sexes, à leurs Instituteurs ou Institutrices; & particulierement aux personnes dont les études ont été négligées, & qui desireraient de trouver, autant qu'il est possible, dans un seul ouvrage, de quoi les réparer.

» L'ame est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente. «

PAR MR. LANTEIRES,

PROFESSEUR EN BELLES-LETTRES, &c.

TOME XI.

A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & Comp.

1796.

BIBLIOTHÈQUE

DU PÈRE DE FAMILLE.

LECTURES VARIÉES;

Contenant des traits d'Hiſtoire. de Morale, des Contes, des Hiſtoriettes &c. &c.

AVIS AUX CONTEURS.

LECTEURS, ne vous eſt-il jamais méfarrivé en voulant conter quelque fait, quelque bon mot ? N'avez-vous jamais eſſuyé la petite humiliation de voir la ſociété à qui vous vous étiez adreſſé garder le ſilence à la fin de votre conte, lorſque vous vous attendiez à l'intéreſſer ou à la faire rire ?

Voici quelques obſervations ſur ce ſujet qu'il n'eſt pas inutile de mettre ſous les yeux d'un grand nombre de perſonnes.

Conter toujours, a dit la Bruyere, *c'eſt*

le caractere d'un petit eſprit. Eſſayons de de mettre la vérité de cette maxime dans tout ſon jour.

Ou ce ſont les choſes que nous avons appriſes qui ſont les ſujets de nos contes; ou bien ce ſont celles qui nous ſont arrivées à nous-mêmes. Si l'on ſe fait une habitude de conter toujours ce qu'on a lu, ou entendu dire, c'eſt l'effet d'une petiteſſe d'eſprit, & l'on court riſque de rebattre les oreilles des gens qui peuvent l'avoir lu tout auſſi bien que nous. Si l'on ne puiſait la matiére de ſes contes que dans les choſes dont la connaiſſance eſt parvenue à nous par des routes particuliéres, & ſi de cette matiére on ne choiſiſſait encore que ce qui eſt véritablement digne d'attention, il eſt très-clair que l'on ne conterait que fort rarement.

Il eſt encore plus ridicule de fatiguer toujours ceux que nous fréquentons par le récit de nos propres aventures. Il y a d'abord dans cette coutume un amour propre choquant & importun; d'ailleurs dès que vous vous mettez une fois dans une compagnie ſur votre propre hiſtoire, vos auditeurs ne feignent de vous écouter que pour être en droit de ſe faire écouter à leur tour. Remarquons encore que ſouvent notre amour-propre nous fait trouver

touchant ou ſingulier ce qui paraît froid à tous autres.

Une ſeconde raiſon qui doit empêcher un homme de bons ſens de conter toujours, c'eſt qu'il n'y a rien de ſi difficile que de conter bien. Il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit & de l'imagination, il faut avoir un génie tout particulier pour y réuſſir.

Un conte roule ordinairement ſur quelque action, ou ſur quelque bon mot; & pour faire ſentir ce que cette action a d'extraordinaire ou ce bon mot de fin ou d'aimable, il faut rapporter juſtement un certain nombre de circonſtances qui préparent l'eſprit à comprendre, à la fin du conte, ſans difficulté & ſans confuſion, la délicateſſe du bon mot, ou le merveilleux de l'action dont il s'agit.

A-t-on l'eſprit trop vif? on court riſque de négliger quelqu'une des circonſtances néceſſaires, & le meilleur conte pourra devenir froid & inſipide. Manque-t-on de feu? on péſera trop ſes expreſſions, la compagnie fatiguée d'une lenteur ennuyeuſe laiſſera parler tout ſeul le fade hiſtorien, & il ſera ſeul encore à rire & à admirer. C'eſt bien pis ſi l'on manque de diſcernement, alors on ne peut finir un conte, l'on s'éloigne toujours plus

de ſon ſujet. Un objet fait naturellement penſer à un autre objet. Or, en faiſant quelque récit, un homme d'un eſprit exactement ſolide, ne choiſira de ces idées excitées que celles qui ſont abſolument néceſſaires pour ſon récit. Au contraire, un homme ſans aucune ſolidité laiſſe agir ſon imagination ſeule, une idée en fait naître un autre, il n'en rejette aucune, & c'eſt un grand haſard, ſi par un cercle d'idées il en revient au ſujet de ſon conte. Veut-il nous parler d'une aventure qui s'eſt paſſée ſur la fin du repas, cette idée du repas lui rappelle celle de tous les conviés, des principaux mets &c. il parlera & des uns & des autres. C'eſt de cette manière que bien des gens nous promettent un ſeul conte, & nous en donnent cinquante.

La maxime de M. de la *Bruyere* eſt donc pleine de ſens; & il eſt ſûr qu'il y a de la petiteſſe d'eſprit à conter toujours.

SUR LES BONS MOTS.

Le Bon mot eſt proprement la ſaillie d'un eſprit vif où la nouveauté & la juſteſſe ſont réunies dans la même

idée, exprimée avec force & avec préci-ſion. Il emprunte preſque tout ſon éclat, tout ſon brillant, tout ſon mérite de l'à-propos.

On peut donner le titre de Bon-mot, d'une maniére générale, à toutes les fail-lies auxquelles notre définition convient; cependant on ne l'applique d'ordinaire qu'aux faillies que le ſel de la raillerie aſſaiſonne.

Le Bon-mot eſt plutôt imaginé que penſé; il prévient la méditation & le rai-ſonnement; l'eſprit qui vient de le con-cevoir ne voit ſouvent qu'après coup le tour heureux de cette penſée & le ſens étendu & fin qu'elle renferme. Il eſt tout étonné d'avoir ſi bien réuſſi.

C'eſt d'ordinaire le haſard qui fait naître le bon mot; comme il découvre ſouvent les plus beaux diamans à ceux qui ne les cherchaient pas; mais les pierres précieu-ſes ne ſe trouvent d'ordinaire que dans les mines, & le haſard ne fait guères briller le bon mot que dans un eſprit vif, & dans une imagination riche.

La même penſée, conçue & exprimée de la même manière, eſt ſouvent une ſottiſe chez un ſot, & un bon mot chez un homme d'eſprit. Cette obſervation n'eſt pas de nous; néanmoins nous eſſaye-

rons d'en développer & faire sentir la justesse.

La plupart des bons mots consistent dans des tours d'expressions, qui sans la moindre gêne offrent à l'esprit deux sens également vrais; mais dont le premier, qui saute d'abord aux yeux, n'a rien que d'innocent; au lieu que l'autre, qui est le plus caché, renferme souvent une malice ingénieuse.

Cette duplicité de sens n'est autre chose, dans un homme destitué de génie, qu'un manque de précision; il ne sait pas exprimer ce qu'il pense par des mots qui ne soient susceptibles que d'une seule signification.

Dans un homme d'esprit cette même duplicité de sens est une adresse, par laquelle, sans donner dans le faux, il sait faire naître deux idées différentes, dont la plus difficile à être saisie dévoile à ceux qui ont la finesse d'y pénétrer une satire délicate, une épigramme vive & mordante qui demeure cachée à une pénétration moins vive.

Quelquefois ce qui fait le Bon-mot n'est autre chose que l'heureuse hardiesse d'une seule expression appliquée à un usage peu ordinaire. Souvent la force d'un Bon-mot ne consiste point dans ce

qu'on dit, mais dans ce qu'on ne dit pas, & qu'on fait ſentir comme une conſéquence naturelle de nos paroles, ſur laquelle on a l'adreſſe de porter l'attention de ceux qui nous écoutent.

Tous les Bons mots ne ſont pas capables de ſoutenir le récit & encore moins la preſſe : il ne doivent ſouvent leur mérite qu'aux circonſtances qui les ont accompagnées, & qu'il eſt plus aiſé de ſentir que de dépeindre.

Rarement le Bon-mot part-il d'un eſprit raſſis ; il eſt d'ordinaire l'effet de quelque paſſion do l'ame qui communique ſa chaleur au cerveau. Il faut une eſpèce d'enthouſiaſme pour les Bons-mots, comme il en faut pour la poéſie.

C'eſt ſur-tout l'enjouement qu'inſpire la bonne chère qui eſt la ſource de ces ingénieuſes railleries : les eſprits que les alimens nouveaux font bouillonner dans nos veines, & les ſubtiles vapeurs d'un vin pris ſans excès, ſont très-propres à cauſer ces agréables tranſports... Le moyen de dire des Bons-mots à jeun !

Quoique le Bon-mot ne ſoit pas l'effet de la méditation, il eſt ſûr pourtant que les ſaillies de ceux qui ſe ſont habitués à une exacte méthode de raiſonner ſe ſentent de la juſteſſe de leur eſprit.

Ces perſonnes ont enſeigné à leur imagination, quelque vive qu'elle ſoit, à obéir à la ſévérité de leur raiſonnement; & leur vivacité, dans le tems même que leur raiſon n'y préſide pas, accoutumée à être reſtreinte dans de juſtes bornes, s'y tient par une eſpèce d'habitude.

Peut-être l'eſprit le plus fécond en Bons mots n'en a pas dit ſix en ſa vie qui méritent l'impreſſion. De tous les recueils qu'on en a, l'on peut dire avec Martial.

Bien du mauvais, un peu de bon,
Et du médiocre à foiſon.

HISTOIRE D'HENRIETTE ***.

Ecoutez-moi, vous qui êtes la partie la plus aimable & la plus chére de tout ce qui plait dans la nature. O femmes! êtres ſenſibles! vous devez ſavoir que l'inſtant du bonheur eſt court, & qu'il n'eſt point de bonheur ſans l'innocence. Vous devez ſavoir que la vie eſt auſſi parſemée de dangers que le firmament l'eſt d'étoiles..... ! Demandez-le aux vieillards, que le tems & l'expérience ont inſ-

truit ; ils vous diront que la saison de la jeunesse est aussi délicate que périlleuse... Ah ! lisez l'histoire d'*Henriette* ; & si son sort vous arrache des larmes, votre cœur est bon....

Les parens de cette jeune personne n'étaient pas opulens ; mais ils étaient bien respectables : ils adoraient leur fille, & sa tendresse pour eux faisait la consolation de leur vieillesse. La nature avait rendu son esprit aussi séduisant que sa beauté ; son éducation répondait à tous ses dons naturels. Un gentilhomme fort riche en devint éperdûment amoureux dans un bal ; nous l'appellerons *Stanely* ; il la regarda d'abord avec les yeux respectueux de l'amour, & ne lui fit que des propositions avouées par la plus rigoureuse décence.

Henriette se sentit émue : son cœur n'était pas moins sensible que celui du jeune homme, aussi ne tarda-t-elle pas à brûler d'une flamme égale à la sienne. *Stanely*, obligé de consulter ses parens sur un hymen qui devait faire son bonheur, en essuya un refus exprimé fort durement, & fondé sur la supériorité de leur fortune. Le jeune homme voulut en vain cacher à son amante cette nouvelle affligeante ; elle se répandit. *Stanely* fut congédié de

la maiſon d'Henriette ; mais l'attachement des deux amans n'en devint que plus vif. Les parens d'*Henriette* appréhendant les ſuites d'une paſſion que le mariage ne pouvait couronner, envoyerent leur fille dans un pays voiſin, pour prévenir toute nouvelle correſpondance avec *Stanely* ; mais ce dernier ne tarda pas à découvrir la retraite de cette aimable fille : il y vole, ſe précipite à ſes genoux, lui perſuade avec cette éloquence que l'amour ſeul peut inſpirer, qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, que le ciel les avait unis, & que nulle puiſſance ſur la terre n'avait droit de les ſéparer ; il lui jure au nom de ce qu'il y a de plus ſacré, au nom de l'amour, de l'aimer juſqu'à la mort, de l'épouſer auſſi-tôt que le ſort le rendrait maître de ſes droits & de ſa fortune.

Cette déclaration paſſionnée, ſi ſéduiſante pour une jeune perſonne que tout ſollicite, mit ſur les yeux d'*Henriette* le bandeau de l'imprévoyance : le devoir voulut combattre l'amour, l'amour l'emporta ſur le devoir & triompha du dernier cri de la vertu. Fille imprudente ! te voilà déshonorée, perdue, maîtreſſe d'un grand ſeigneur... ! Les deux amans vont à Londres, y vivent dans la diſſipation, y donnent même de petits ſoupers ; un

bonheur de cette eſpèce ne peut durer longtems. *Stanely* mourut... Qu'on juge du déſeſpoir de ſon amante. Elle avait un enfant ; un ſecond attendait le moment de voir le jour. Abandonnée, pourſuivie par ſes parens, forcée de chercher un aſile où elle put vivre ignorée, ſon ame était abattue ſous le poids de ſes maux, ſon cœur était déchiré de remords. Elle ne put réſiſter à une ſituation auſſi déſeſpérante. L'infortunée expira peu de tems après, en preſſant contre ſon cœur ſes deux enfans, dont le dernier venait à peine de naître.

Un fidèle domeſtique fut porter ſes deux enfans au pere d'*Henriette* qui, après avoir pleuré ſur le ſort de ſa fille, les adopta ; & les fait élever aujourd'hui avec tous les ſoins poſſibles.

Cette anecdote pourra paraître dénuée d'événemens & d'intrigues ; elle paraîtra trop ſimple à quelques-uns pour être publiée. Malheureuſement, elle n'a que trop le mérite d'être vraie. Il eut été facile de l'altérer en y ajoutant; mais un tel exemple de ſéduction, préſenté ſans art, avec vérité, ne pouvait que contribuer puiſſamment à en prévenir d'autres.

Quel lecteur honnête ne ſentira pas combien la vie d'*Henriette* dût être agitée ! ayant paſſé ſubitement de l'opulence à la miſère, de l'honneur à la honte, de l'eſpérance au déſeſpoir..... Pouvait-elle trouver la moindre conſolation dans ſon cœur ? Tout l'accuſait ; la vie n'était plus pour elle qu'un tourment continuel, qu'un déſert aride ; la mort, la mort ſeule pouvait faire finir ſes tourmens.

Vous, jeunes perſonnes dont l'ame eſt ſenſible, ah ! veillez ſoigneuſement ſur votre cœur. N'y admettez aucune paſſion qui ne ſoit avouée par le devoir, par la vertu, par les conventions ſociales... Qui peut calculer les maux que cauſe un attachement irréfléchi, téméraire ? Sur-tout, conſervez votre innocence ; c'eſt un tréſor de bonheur, de conſolation. Gardez-vous d'écouter la voix de la ſéduction, ne perdez jamais de vue que la perte de l'honneur entraîne toujours celle de la félicité.

LE PAUVRE AVEUGLE.

Une voiture brillante s'arrête à la porte du Comte de * * ; un jeune Juriſconſulte, beau, frais, friſé avec ſoin, en ſort, monte

les degrés d'un pied léger, & s'élance dans le salon, au milieu d'un cercle de femmes, qui, sur le champ, se lévent, & s'écrient d'un ton de voix affectueux : *Eh! c'est le cher* SINVILLE ! *c'est l'ame de notre société* ! d'où vient-il ? Du Palais, sans doute. — Il est vrai, Mesdames; c'est Thémis qui m'a ravi les momens que je voulais donner à l'amitié : la bonne Déesse est fort sérieuse de son naturel, & je vous avoue qu'elle m'a ennuyé aujourd'hui à périr. — Point de causes intéressantes ? — Point, ah!.... nous avons eu un pauvre vieillard septuagénaire qui réclame deux années d'une pension alimentaire que son fils ne lui paye point. — Il est donc peu fortuné ce fils ? — Au contraire, c'est un vrai Créfus, mais un cœur dur, un ingrat : que voulez-vous, il y en a tant dans le monde ! — C'est affreux, c'est épouvantable ! — Si vous l'eussiez vu, ce pauvre père, il vous eut arraché des larmes ! il s'est ruiné pour ce méchant fils, & en voilà la récompense ! — J'aime votre sensibilité, Sinville, dit le Comte de ** ; je suis charmé que vous ayez pris quelqu'intérêt au sort de ce vieillard ; cela fait l'éloge de votre cœur, mais laissons ce sujet qui n'est pas gai, & faisons une partie : ces Dames vous attendaient avec impatience.

En effet, ces Dames, id enchantées de posséder leur jeune joueur, se mettent à leur table. Sinville est au milieu d'elles ; il tire des flots d'or de sa bourse & la partie s'engage. A peine on avait commencé, qu'une voix rauque & discordante se fait entendre dans la cour... C'est un aveugle qui entonne le cantique de la bienheureuse Ste. Genevieve, & qui n'oublie pas, après chaque couplet, de répéter *le : pauvre aveugle ! s'il vous plait ?* .. Il chante d'une manière si plaisante, si différente des autres, que ces Dames ne peuvent retenir de leur étonnement.— Ah ! M. le Comte, entendez-vous ?.... c'est étonnant, vraiment, c'est original... Cet homme doit avoir une physionomie INCROYABLE, & que sans doute on rougirait toute sa vie de n'avoir pas vue... Monsieur, il faut le faire monter, il le faut absolument ; il nous chantera son cantique, il nous divertira, nous attendrira, nous fera mourir de rire...

Le Comte, pour complaire à ces Dames, ordonne à l'un de ses gens d'aller chercher l'aveugle : le bonhomme monte, & comme il ne voit pas, rien ne l'éblouit, rien ne l'intimide. Le voilà qui, sous un archet bien maudit par Apollon, racle son cantique, & chante en faisant des

grimaces épouvantables, & les Dames de rire aux éclats. Quand il eut fini, le Comte s'approcha de lui : bonhomme, lui dit-il, y a-t-il long-tems que vous êtes aveugle ? — Pas long-tems, mon bon Seigneur ; j'étais riche autrefois, &, qui plus est, j'étais heureux. — Qui vous a plongé dans la misère où ..... — Un fils, Monseigneur, répondit le vieillard en sanglottant, un fils coupable que je chérissais, & qui maintenant méprise son vieux père, & le laisse mendier sa vie. — Oh le monstre ! ... mais est-il à son aise ? — Il l'est par moi qui ai fait sa fortune ; il l'est par l'éducation que je lui ai donnée & qui m'a ruiné.... non content de m'avoir réduit à la plus horrible indigence, ne pouvant supporter le poids de la reconnaissance qu'il me devait, rougissant d'avoir un pere dans la plus profonde misère, enfin son cœur ne pouvant s'attendrir pour me donner un morceau de pain dans ma vieillesse, Monseigneur !... il m'a fait arrêter il y a trois ans ; il m'a représenté comme un vagabond dangereux à la société... J'ai eu le bonheur de recouvrer ma liberté ; j'ai été contraint de reprendre le métier de mendiant ; mais je ne travaille que la nuit dans la crainte d'être reconnu de jour ;

& que mon indigne fils n'attente une seconde fois à ma liberté...

A ces mots que le vieillard prononça en pleurant, tous les cœurs se ferrerent... les Dames tiraient déjà leur mouchoir; & leur jeune partenaire, plus pâle, plus ému que les autres, paraissait accablé d'un profond chagrin Le Comte qui s'apperçut de son trouble, lui dit, effrayé : Eh! mais, vous vous trouvez mal, mon cher *Sinville*! — *Sinville*! s'écria l'aveugle, c'est lui! — Qui lui ?— Mon fils! — Mon pere, s'écrie à son tour Sinville désespéré, deviez-vous ?... Il n'achève point, & sort furieux de l'appartement, où il laisse tout le monde stupéfait de cette aventure. Le pauvre aveugle verse des larmes, & ne peut que dire d'une voix entrecoupée de sanglots : Ah! Monseigneur, je suis perdu! il était là, il m'a reconnu, je suis perdu! — Non, non, bon vieillard, répond le Comte attendri, non, vous ne l'êtes point, dès ce moment je vous prens sous ma protection.... Le monstre! il parlait tout à l'heure d'ingratitude! lui!...

Comme il disait ces mots, il apperçoit, sur la table à jouer, la bourse de Sinville que ce dernier y avait laissée. Il la prend, elle contenait beaucoup d'or, il y en

ajoute encore, puis s'adreſſant à l'aveugle : tenez, lui dit-il, vieillard trop malheureux, voilà déjà un à compte ſur le bien que votre fils a reçu de vous : prenez cette bourſe, & remerciez la Providence qui vous a adreſſé à moi... Le lendemain le Comte publia cette aventure ; les tribunaux prirent la défenſe du père infortuné ; & bientôt le cruel Sinville, dépouillé, banni de par-tout, courut cacher ſa honte dans le fond d'une province ; mais les remords l'y ſuivirent ; ils rongérent ſon cœur ; & abrégerent ſa vie qu'il avait ſouillée du plus odieux de tous les vices, de l'ingratitude.

SUR LA PRISON APPELLÉE PAR LES ANGLAIS LE TROU NOIR;

Où, après avoir défendu avec la plus grande bravoure Calcutta, assiégée par le Nabad Surayah-Dowlah, d'infortunés Anglais furent enfermés.

CE fut en vain que plusieurs prisonniers protestèrent contre cet ordre. Les soldats menaçaient de les tuer, s'ils n'y entr ient pas sur le champ; & ces infortunés, incapables de réflexion obéirent. Ils n'étaient as encore tous entrés, que le trou se trouvait déjà si rempli, que ce ne fut qu'avec les plus grands efforts qu'on y poussa les derniers La garde ferma ensuite la porte avec plusieurs serrures; cent quarante-six personnes se trouverent pressées de la sorte, dans un espace qui n'avait pas tout-à-fait vingt pieds en quarré, & n'était éclairé que par deux petites fenêtres, garnies de barres de fer,

qui ne recevaient que peu d'air & de lumière, à cause de la galerie.

C'était la saison la plus chaude de l'année; cette nuit l'était sur-tout extraordinairement, & tout passage, ou changement d'air, était absolument impossible. La compression de leurs corps, étroitement serrés les uns contre les autres, & la chaleur insupportable qu'on ressentit, dès que la porte fut fermée, annoncerent aux prisonniers qu'il leur serait impossible de conserver la vie toute la nuit, dans cette prison affreuse. Ils firent les plus grands efforts pour enfoncer la porte, mais inutilement, parce qu'elle s'ouvrait en dedans, ce qui les jetta tous dans une fureur effroyable. Hollwel, qui se tenait à une des fenêtres, leur fit les exhortations les plus pathétiques, pour calmer leur esprit, & les engager à ne point remuer, leur disant que c'était le seul moyen de vivre jusqu'au lendemain. Ces représentations les appaisérent pour quelques instans que *Hollwel* employa à s'adresser à un vieux officier Indien, dont la physionomie annonçait de l'humanité. Il lui promit de lui donner, le lendemain, mille roupies, s'il pouvait parvenir à les faire loger dans deux chambres. L'Indien le quitta pour faire une tentative, mais il revint bientôt, en di-

sant que cela était impossible. *Holwell* lui ayant offert une somme encore plus considérable, il s'en fut une seconde fois, mais revint encore avec l'arrêt terrible qu'il n'y avait rien à espérer, parce que le Nabab dormait, & que personne n'osait l'éveiller.

Chaque minute augmentait les souffrances des Anglais. Le premier effet de cette compression violente fut une sueur abondante, qui causait, à la fois, une soif insupportable, des douleurs aiguës dans la poitrine, & une respiration si pénible, que ces infortunés croyaient à chaque instant étouffer. Ils tentèrent différens moyens pour gagner de la place & de l'air; ils ôtèrent leurs habits, & agitèrent leurs chapeaux; mais toutes ces tentatives ne leur procurant qu'un secours très-faible, on proposa de s'asseoir tous à la fois, & de se relever en même tems. Ce triste expédient fut réitéré trois fois, la première heure de leur prison; & chaque fois, il en resta quelques-uns à terre, qui, étant hors d'état de se relever, furent bientôt écrasés sous les pieds de leurs infortunés camarades. Ils tentèrent derechef d'enfoncer la porte; mais, leurs efforts se trouvant aussi infructueux que les premiers, leur fureur redoubla : la

oif augmentait à chaque inſtant : chacun riait, ou plutôt heurlait, de l'eau ! de eau ! Le vieux Indien ayant fait porter quelques outres à la fenêtre, ce bienfait devint pour eux la ſource de plus grands maux. La vue de l'eau alluma tellement es déſirs de chacun, pour ce rafraichiſſement, ils en vinrent à une ſi grande ureur, qu'incapables de réſiſter à l'impulſion de la nature, aucun ne pouvait ttendre ſon tour, ils ſe frappaient comme les animaux féroces, pour l'obtenir plus-ôt. Pluſieurs trouvèrent la mort dans ce umulte ; les uns étant écraſés par les autres ; d'autres étouffés par leurs propres efforts.

Bien loin que cette ſcène effroyable excitât la compaſſion de la garde, elle ne ſervit au contraire qu'à l'amuſer. Ces barbares approchèrent des lumières de la fenêtre, pour jouir du plaiſir affreux de contempler à leur aiſe les convulſions de ces malheureux, luttans avec la mort. Peu de tems après, pluſieurs de ceux qui étaient les plus éloignés des fenêtres, perdirent la faculté de reſpirer, & entiérement la raiſon. La priſon retentiſſait des cris furieux de ceux qui avaient perdu l'eſprit, & des accens douloureux de l'angoiſſe & du déſeſpoir.

Toute l'eau qu'on leur avait apportée se perdit, parce qu'ils s'étaient battus en furieux pour se l'arracher les uns aux autres. Ce malheur les força enfin à se tenir un peu plus tranquilles, & ceux qui étaient derrière se contentèrent de recevoir ce que leurs camarades qui étaient à la fenêtre leur donnaient dans leurs chapeaux; cette eau ne fut plus suffisante pour étancher leur soif, ou diminuer leurs souffrances; parce que la fièvre, dont ils furent tous attaqués, augmentait à chaqu'instant, à mesure que l'air se corrompait d'avantage, & que les exhalaisons de tant de cadavres, prêts à se dissoudre en pourriture, y répandaient les germes de la peste. Vers minuit, tous ceux qui vivaient encore, sans avoir été près des fenêtres, se trouvaient dans un état, ou d'insensibilité absolue, ou de la frénésie la plus effroyable. Ils vomissaient les imprécations les plus terribles contre la garde, dans l'espérance de l'irriter au point qu'elle fit feu sur eux, & les délivrât de leurs tourmens. Les uns blasphémaient leur Créateur, accablés de douleur & du plus affreux désespoir; d'autres adressaient au ciel des prières qui exprimaient leur égarement. Les plus faibles tombaient les uns après les autres, & expiraient

expiraient sur les corps de leurs amis morts ou mourans ; on entendait partout les derniers soupirs de l'agonie. Ceux qui vivaient encore, sur le derrière de la prison, & que l'eau n'avait que peu soulagés, firent de nouveaux efforts pour trouver de l'air, montant sur les épaules & les têtes de leurs voisins, se roulant sur leurs corps, pour approcher des fenêtres, où chacun rassembla pendant deux heures toutes ses forces, pour soutenir son poste, ou en déloger son camarade. Cette situation affreuse avait effacé, dans tous les cœurs, jusqu'au dernier vestige de compassion, d'attachement, d'amitié. La faiblesse leur procurait quelquefois des instans de repos ; mais dès qu'un seul bougeait son mouvement se communiquait à tous, comme un feu électrique, devenait le signal de nouveaux combats, lesquels se terminaient toujours par la chûte de quelques-uns, qui ne se relevaient plus.

Ces infortunés avaient conservé jusqu'alors quelques égards pour *Hollwel* leur chef ; mais toute la différence des états cessa bientôt. Chacun, non content de se presser sur lui, saisissait les barres des fenêtres, qui étaient au-dessus de sa tête, s'agitait, travaillait jusqu'à ce qu'il se trouvât sur ses épaules, où un si grand nombre

l'accablait tellement de ſon poids, qu'il ne pouvait ni remuer, ni reſter plus long-tems à la même place. Il ſe vit forcé de crier à ceux qui ſe tenaient debout ſur ſa tête & ſur ſes épaules de vouloir bien, par un effet de leur compaſſion, le dégager, pour qu'il put s'éloigner, & mourir plus tranquillement. Il ne fallut point preſſer ſes camarades éloignés, pour l'aider à quitter une place à laquelle chacun aſpirait. Les rangs les plus voiſins s'ouvrirent aſſez pour laiſſer de l'eſpace à *Hollwel*, qui ſe traîna avec beaucoup de peine juſqu'au centre de la priſon. Le tiers des Anglais était déja mort, & ceux qui vivaient encore firent de ſi grands efforts pour approcher des fenêtres, que *Hollwel* en gagna un peu plus de place; mais l'air était ſi corrompu, il exhâlait une odeur ſi déteſtable, que la reſpiration lui devint tout-à-coup pénible & douloureuſe.

Il fit de nouveaux effort pour ſe frayer un chemin par deſſus les tas de corps morts, ſur un deſquels il s'appuya, vis-à-vis de la ſeconde fenêtre, réſolu d'y attendre la fin de ſes maux; mais il fut ſaiſi; au bout de dix minutes, d'une douleur ſi aiguë à la poitrine, & d'un battement de cœur ſi violent, qu'il fallut en-

core qu'il se frayât un passage à l'air ; & il y avait deux rangs entre lui & la fenêtre. Le désespoir lui fit se frayer ce passage, en se traînant à quatre. Son battement de cœur fut suivi d'une soif insupportable; il demanda de l'eau à grands cris, mais elle ne servit qu'à l'augmenter. Ayant perdu l'envie de boire, il se mit à sucer la sueur de sa chemise, qui lui procura quelque soulagement. Un jeune Anglais tout nud, qui était à côté de lui, saisit la manche de sa chemise, & le priva encore de ce soulagement.

Il n'était pas encore minuit. Le petit nombre de ceux qui vivaient encore, & qui n'étaient pas à la fenêtre, se trouvaient dans l'état de la frénésie la plus terrible. La seule chose, après laquelle tout le monde criait, était l'air; l'eau ne pouvant plus les soulager; quoique la garde leur en offrit, pour avoir le plaisir diabolique de s'amuser de leurs tourmens. Les Anglais lui ayant fait en vain toutes les insultes imaginables, pour l'engager à leur ôter la vie, leur faiblesse répandit tout-à-coup le calme parmi eux; la plupart de ceux qui vivaient encore, se coucherent tout épuisés, & expirerent sur les corps de leurs camarades. *Hollwel* se sentait pendant ce tems-là pressé par plu-

ſieurs qui enviaient ſa place: un groſſier Hollandais, bas-officier, monta ſur une de ſes épaules; un ſoldat noir ſur l'autre. Il reſta dans cette poſition, depuis onze heures & demie juſqu'à deux heures, & perdit enfin, à la fois, les forces & la raiſon; ne pouvant ni reſter plus long-tems à la même place, ni ſe retirer ſur le derrière de la priſon, il tira ſon couteau pour terminer ſes jours. Mais, après un moment de réflexion, il réſolut d'abandonner la fenêtre, & offrit ſa place, où il ne pouvait plus tenir, à un Anglais officier de marine, qui ſe trouvait au premier rang avec ſon épouſe, laquelle l'avait accompagné volontairement dans la priſon noire, pour mourir avec lui. L'officier accepta la place avec la plus vive reconnaiſſance; mais il en fut bientôt délogé par le groſſier Hollandais, ſe retira avec *Hollwel*, ſe coucha & mourut. *Hollwel* tomba bientôt dans un état de faibleſſe abſolue.

A deux heures du matin, il y en avait encore cinquante de vivans; mais ce nombre étant encore trop grand pour reſpirer l'air qui venait des fenêtres, le combat dura juſqu'à l'aube du jour, tant déſirée, qui offrit à ceux qui vivaient encore l'eſpérance de la vie, & l'aſpect

le plus hideux de la mort; mais quoiqu'il fût jour, les Indiens ne voulurent point ſe laiſſer fléchir, & ouvrir les portes de la priſon. Cook, ſecrétaire de la Régence, ayant en vain employé toute ſon éloquence, crut que *Hollwel*, s'il vivait encore, réuſſirait mieux que lui. Deux de la compagnie le cherchèrent, & lui trouvèrent encore quelques ſignes de vie; mais lorſqu'il fut queſtion de le porter à la fenêtre, perſonne ne voulut lui céder ſa place, excepté le capitaine Mills, qui offrit la ſienne au riſque de ſa vie; ce qui fit tant d'effet ſur les autres qu'ils le laiſſérent paſſer. Lorſqu'il reprit l'uſage de ſes ſens, un homme envoyé par le Nabab, arriva pour s'informer ſi le gouverneur Anglais vivait encore. Bientôt après on ouvrit la priſon. Les corps morts étaient tellement entaſſés les uns ſur les autres, & ceux qui vivaient encore étaient ſi faibles, qu'il fallut près d'une demi heure pour enlever les premiers, & faire un paſſage à ceux-ci. De cent quarante-ſix qui étaient entrés dans cette caverne meurtriére, il n'en revint que vingt-trois, qui reſſemblaient plus à des ſpectres qu'à des hommes. Ces ſoldats regardaient avec la même indifférence les vivans & les morts qu'ils avaient ſacrifiés

à leur barbarie; mais l'air empesté qui sortait de la prison, les obligea bientôt à se retirer. On vida enfin la prison, & tous les corps furent jettés dans un fossé qu'on avait creusé pour cela, près du Fort.

Hollwel, ne pouvant se tenir sur ses pieds, fut porté à l'audience du Nabab, qui ne témoigna pas plus de compassion pour son état, que de regret de la mort des autres prisonniers, & ne s'informa que des trésors qu'il s'imaginait avoir été enfouis par les Anglais. Après l'avoir menacé de nouveaux tourmens, s'il ne les découvrait point, il ordonna de le garder étroitement. Il fut mis dans les chaînes, de même que *Court* & *Walcot*, deux Anglais de distinction, qu'on soupçonnait aussi d'avoir quelque connaissance des trésors. On permit aux autres, du nombre desquels étaient *Mills* & *Cook*, d'aller où il voudraient. La Dame Anglaise, veuve de l'officier que sa tendresse avait engagée à ne point quitter, après avoir vu son époux chéri expirer dans un accès de frénésie, survécut à cette horrible tragédie, malgré la délicatesse de sa constitution, & au grand étonnement de chacun. Elle y avait été la seule de son sexe; & sa beauté la fit destiner au serrail du Général Meez-Jaffier.

L'ARBRE.

J'AIME les beaux arbres ; ils ſont un des grands ornemens de la nature, les géans des végétaux les plus utiles à l'homme : les jeunes m'inſpirent de l'intérêt, & les vieux une ſorte de reſpect.

Il en eſt un dans le hameau que j'habite ; ſon tronc énorme ſoutient des branches qui elles-mêmes ſeraient de hauts & grands arbres : ſes bras dépouillés ont annoncé deux cents fois l'hiver, deux cents fois ſes feuilles naiſſantes ont fait eſpérer de nouveaux dons des ſaiſons productives. Lorſque le vent l'agite, la plaine ſur laquelle il répand ſon ombrage paraît ſe mouvoir ; & ſi le tems eſt calme, ſa cime immobile & majeſtueuſe ſemble protéger tout ce qui l'environne.

Un jour d'été je vins m'aſſeoir ſur un banc ſur lequel il étendait ſon ombre ; un cultivateur qui habitait la maiſon voiſine y était aſſis en ſilence & ſe délaſſait des travaux du matin.

Se placer autour de quelqu'un & ne lui rien dire, c'eſt, ce me ſemble, lui témoigner du reſpect ou du mépris. Je

ne pouvais ni respecter, ni mépriser ce cultivateur; car je ne le connaissais point: il était un homme, il était mon égal; je lui adressai donc la parole comme nouveau venu sur ce banc, & je lui parlai de ce bel arbre que nous avions sous les yeux, de l'étendue de son ombre, de sa vieillesse majestueuse.

Ah! dit mon voisin, c'est là ce qui frappe tous ceux qui le voient, c'est ce qu'ils en disent; mais pour moi il est plus encore, il est une espèce de parent & un parent vénérable. Depuis cent cinquante ans mes pères habitent ce hameau; tous ont joui de son ombre; il a été comme le spectateur & le témoin de tous les biens, de tous les maux qui sont arrivés à notre famille; nous avons été tous, mes pères & moi, élevés pour ainsi dire à son pied; il nous semble que notre existence s'est liée à la sienne, & qu'on ne pourrait la lui enlever sans retrancher à la nôtre. J'ai reçu ces sentimens de mon père; il les avait reçus du sien.

Ce bon homme aimait à parler, j'aimais à l'entendre, & il continua: Mon ami, me dit mon père, un jour que nous étions assis ensemble sur ce banc, ne sois point étonné des soins que je prends

pour empêcher qu'on ne nuise à cet arbre ; c'est le premier objet qui ait frappé mes regards ; mon berceau dans les jours d'été était dépoſé ſous ſon ombrage, & il fut le témoin de mes premiers pas, de mes premiers plaiſirs, des premiers jeux de mon enfance.

C'eſt auſſi là que pour la première fois je vis ta mère. La jeuneſſe des villages voiſins s'y était raſſemblée pour faire un bal champêtre ; des flambeaux avaient été ſuſpendus aux branches de cet arbre protecteur, & formaient une illumination ſuperbe. Ta mère m'était inconnue, elle était aſſiſe vis-à-vis du lieu où nous ſommes ; elle était propre, modeſte ; ſes regards, tous ſes mouvemens annonçaient de l'adreſſe, de l'intelligence & de la bonté ; elle me plut, & quoique je regardaſſe avec plaiſir ſes compagnes, c'était ſur elle que mes yeux ſe fixaient le plus ſouvent & avec plus de plaiſir.

Elle portait un bouquet aſſez beau ; un de mes camarades crut faire une gentilleſſe en le lui dérobant ; elle ne daigna pas s'en plaindre quoiqu'elle m'en parût fâchée, & je ne fis qu'un ſaut de-là dans notre jardin où je choiſis les fleurs les plus belles & les plus rares dont je fis un bouquet que je vins lui préſenter.

Elle le prit : Grand merci, me dit-elle, j'ai gagné à perdre, car ces fleurs sont plus fraîches, plus belles que celles qu'on m'a ôtées ; je tâcherai de les mieux conserver. Elle accompagna ces mots d'un sourire si doux que je me crus cent fois payé. Depuis ce moment nos regards se rencontrèrent souvent aussi long-tems que dura la fête ; elle ne voulut danser qu'avec moi, & dans nos danses en rond c'était près de moi qu'elle voulut être, je le désirais comme elle, & je le crois bien d'avantage.

Le voleur du bouquet, perché sur l'arbre & jouant du violon, vit notre bonne intelligence & jouait mal ; n'osant témoigner son dépit, il fit tomber le bouquet dont il s'était emparé fleur par fleur après les avoir déchirées.

Je le vis, & j'en fus plus content encore. Je le fis remarquer à mon amie : oh ! non, je n'aurais pas voulu qu'on lui prit de nouveau son bouquet ; mais j'aurais bien désiré de pouvoir trouver des occasions de lui en offrir plusieurs autres.

Elle se retira avec une amie venue avec elle, & dès-lors la fête finit pour moi, je demeurai seul au milieu des chants & des danses qui continuaient toujours, & je n'y restai que pour m'informer de son

nom & de ſa demeure ; car juſqu'alors j'avais été trop heureux pour m'en occuper ; ce ne fut qu'en la perdant de vue que je ſentis le beſoin d'être conſolé par l'eſpoir de la revoir encore.

Je ne pus aller à ſon village qu'après deux jours qui furent les plus long de ma vie. Une de mes tantes demeurait près d'elle ; je lui en parlai ; oh ! combien j'aimai cette tante lorſque je lui entendis dire de mon amie tout le bien que j'en penſais ! Mais hélas ! elle modéra bientôt ma joie ; elle devait bientôt ſe marier.

Son père avait été dans une grande aiſance, & il était tombé dans une miſère profonde. Sa fille le ſoutenait avec effort. Un homme du voiſinage l'avait demandée en mariage dans le tems de ſa proſpérité, elle lui avait été refuſée ; il s'était préſenté encore quand l'adverſité était arrivée, il voulait ſe charger du père & l'entretenir dans ſa maiſon, & la fille avait conſenti à s'unir à un homme, qu'elle n'aimait pas, pour payer ſa généroſité. Cette nouvelle m'accabla, tous mes projets, toutes mes eſpérances, tout le bonheur que je me promettais dans l'avenir venaient de s'évanouir.

Accablé d'une triſteſſe profonde je quittai ma tante, & cependant je voulus

encore paſſer devant la maiſon de celle que j'aimais. La porte en était fermée; mes yeux ſe dirigèrent vers ſa fenêtre, & je vis le bouquet que je lui avais donné, trempant dans l'eau, préſervé du ſoleil. Cela ranima mes eſpérances. Avec quelle facilité elles ſe réveillent!

Ah! ſans doute, diſais-je, elle m'aime puiſqu'elle aime les fleurs que je lui ai données, puiſqu'elle cherche à les conſerver. Et je me rappellai ſes regards dans notre veillée, je crus me rappeler que ſa joie avait une teinte de douleur; qu'elle était triſte quand elle était tranquille. Cela eſt clair, diſais-je encore; elle ne m'aurait pas refuſé dans ſa proſpérité, elle m'aurait moins refuſé lorſque ſon père eſt tombé dans le malheur. Elle n'aime pas celui qu'elle épouſe, & c'était la cauſe de ſa triſteſſe; elle ſe ſacrifie par un ſentiment généreux, parce qu'elle aime ſon père.

Mais pourquoi ne me préſenterais-je pas? Je ferai les mêmes offres, & je le puis; j'aurais du plaiſir à ces promeſſes & à les remplir; car ſon père lui eſt cher & me le ſera. Je ſerai heureux, elle ſera heureuſe; il faut le tenter.

J'accours de nouveau chez ma tante; je lui dis mes projets, mes eſpérances;

elle les approuve, se charge de parler au père, à la fille, & je reviens à ma maison rempli de douces & consolantes idées.

Ma tante réussit dans sa négociation; le père voyant les mêmes offres faites par deux hommes qui lui étaient également indifférens, laissa le choix de l'un des deux à sa fille, & je fus le préféré. La nôce, les fêtes qui la suivirent, se célébrèrent autour de l'arbre, & pour les étendre dans la nuit, tous nos voisins venaient suspendre leurs lampes à ses branches.

Lorsque tu vins au monde, & quand mes autres enfans sont nés, j'ai toujours donné une fête au hameau sous cet arbre, & nous placions toujours le berceau du nouveau né à son pied: il assistait à la fête sous son ombre, & nos souhaits se réunissaient à désirer qu'il pût long-tems y venir respirer la tranquillité & le frais.

C'est ainsi que mon père me raconta son histoire, & qu'il m'inspira une sorte de vénération pour cet arbre protecteur de ma famille. Sa mort me le fait regarder avec plus d'intérêt encore: lorsqu'il sentit qu'elle s'approchait, il désira que nous le portassions pour la dernière fois sous son arbre. Je veux voir, disait-il, je veux voir encore le Ciel au travers de ses feuilles doucement agitées. Nous l'y

portâmes dans ſon fauteuil, & quand il y fut placé, un rayon de joie brilla dans ſes yeux preſqu'éteints. Nous nous plaçâmes à ſes côtés ma femme & moi, nos enfans étaient à ſes pieds. Me voilà bien, nous dit-il, je ſuis ſous cet arbre témoin de mes plus doux plaiſirs & qui l'eſt encore de mes derniers momens heureux; je jouis pour la dernière fois ſous ſon ombrage de la vue de ces champs que j'ai ſemés, de ces prairies que je ne faucherai plus, de ces belles montagnes que je vais ceſſer de voir, de ce Ciel que je vais habiter. O mes enfans! vivez ſur la terre comme devant habiter le Ciel. La terre touche au Ciel, & je vais gliſſer de l'une à l'autre. Je vous laiſſe, vous reviendrez vers moi quand vous aurez fini votre courſe comme j'ai fini la mienne. Aimez-vous, aimez la paix, ſoyez bons, ſoyez heureux. Et en étendant ſes bras ſur nous, il expira.

Voilà comme mourut mon père; je ne me le rappelle jamais ſans penſer à cet arbre; je ne vois jamais cet arbre ſans me rappeller mon père. J'ai huit enfans, il a huit groſſes branches, & je leur ai donné le nom de mes enfans. Vous le voyez, il eſt de ma famille, & je dois le

voir avec plus d'intérêt & de plaisir que vous ».

Cet homme me quitta bientôt après, & je revins à la ville la tête remplie des idées qu'il m'avait fait naître. De mon grenier je découvre le sommet de son arbre, & les bras appuyés sur le fer-blanc de ma lucarne, j'aime à le contempler, à me tracer le bon viellard mourant, son fils y respirant le frais, ses enfans autour de lui. Et je désire son sort. Oh! puissé-je enfin posséder un asyle paisible, un ombrage éloigné des tracasseries des villes, où le choc des factions & le bruit de la guerre ne puissent pénétrer! J'y vivrai, j'y mourai en paix! Il en est tems enfin.

Aventure singulière arrivée au Comte de P.*

LE Colonel de P* marchait à la tête d'un régiment de cavalerie dont il était Colonel, & qui sortait du camp de P* pour aller en garnison à B*. Un particulier bien mis & des mieux montés se trouve sur la route; il examine d'abord la troupe, puis s'avançant vers le Comte

« Colonel, lui dit-il, votre régiment eſt ſuperbe, recevez mes complimens ſur le choix & la tenue des hommes & des chevaux, je n'ai, de ma vie, vu une troupe en auſſi bon ordre ». Le Colonel répondit, comme il le devait, aux complimens de l'étranger, puis chemin faiſant il y eut entr'eux le dialogue ſuivant. — *L'Etranger.* Il me paraît, Colonel, que vous êtes connaiſſeur. *Le Colonel.* J'aime les bons chevaux; je n'en vois jamais un ſans le marchander, & ſi le prix me convient je l'achète. *L'Etranger.* En ce cas vous devez avoir une écurie bien nombreuſe. — *Le Colonel.* Mais, oui, cependant je fais des reformes. — *L'Etranger.* Vous deſtinez ſans doute à la première le cheval que vous montez aujourd'hui. — *Le Colonel.* Je vous avais cru connaiſſeur auſſi, mais je me ſuis trompé. — *L'Etranger.* Il ſe pourrait que vous fuſſiez dans l'erreur. Vous n'avez pas encore fait la moindre attention à mon cheval. — *Le Colonel.* Quelle comparaiſon! *L'Etranger.* Voulez-vous ſeulement parier une guinée aux deux premiers milles. *Le Colonel.* J'en parierais deux contre une. — *L'étranger.* Non, non, j'aime les parties égales. — *Le Colonel.* Eh bien touchez-là....

Ils continuèrent ainſi leur chemin tout en cauſant, & chacun vantant le mérite de ſa monture, juſqu'à la première pierre milliaire d'où il étaient convenus de partir. Ils partent, arrivent. Le Comte s'avoue vaincu, & fouille dans ſa bourſe pour en tirer une guinée. Mais l'Etranger lui préſente un piſtolet, en lui demandant la bourſe entière. — Au reſte, Colonel, ajoute-t-il, vous pourrez, parmi les aventures ſingulières de votre vie, citer celle-ci. Il eſt aſſez rare d'être volé à la tête de ſon régiment.

BOONO ET NELLI.

DU nombre des malheureux qui ſouffrirent de la dernière diſette, étaient *Boono* & *Nelli*. Ils avaient dix enfans, & dans le cours même des années d'abondance qui précédèrent la cherté, à peine étaient-ils nourris & vêtus. Mais dans leur détreſſe, ils s'adreſſaient au Père commun des hommes, qui jetta ſur eux un regard de bonté. Depuis long-temps, hélas! depuis des ſemaines, il n'avaient plus rien. Leurs habits, leurs lits, les uſtenciles miſérables de leurs cuiſine, ceux de leur

travail, la cuillere même dont ils se servaient pour manger, le rouet, la lampe dans laquelle ils n'avaient plus d'huile à mettre, tout hélas ! tout avait disparu; tout avait été converti en pain. Ils travaillaient depuis le point du jour jusqu'à la nuit noire, & tout le salaire de leur travail ne suffisait pas à payer ce pain de disette qu'ils ne mangeaient pourtant qu'avec épargne, & dont ils partageaient encore jusqu'aux moindres morceaux. La faim dévorante rongeait *Boono*, *Nelli* & leurs enfans. Leur Pasteur vit leur misère accablante, & leur aida comme il le put. Il vint à ces infortunés, & leur donna une mesure de bled à moitié prix, en leur disant : " *Boono*, je ne puis t'en don» ner davantage qu'après avoir été payé » de ceci.» *Boono* palpite de reconnaissance, mouille de ses larmes les mains du Pasteur, ne peut proférer une parole, & porte chez lui son bled à sa pauvre femme & à ses enfans affamés. Ces infortunés eurent encore du pain pour se nourrir, ils bénirent Dieu & les hommes; mais ce secours fut épuisé avant qu'ils pussent payer la moitié de sa valeur ; & leur misere en se renouvellant, en devint plus accablante. Malgré sa faiblesse, la mère de ces pauvres enfans, en berçant les plus

jeunes dans le milieu du jour, cherchait à les sauver des horreurs de la faim par le sommeil : les aînés pour échapper aux mêmes horreurs se présentaient aux portes des riches impitoyables : souvent pressés par la faim, on les vit avec leurs peres chercher dans les sillons les graines qu'on y avait semées ; ils se nourrissaint des germes de pommes de terre, de l'écorce & des bourgeons de sapin, des feuilles & des fleurs des haies & des buissons, de la tige amere des raves, car depuis quelque temps on ne trouvait plus d'oseille, plus de plantes potagères & fortifiantes : elles avaient été épuisées par le grand nombre de misérables qu'avait fait la disette ; les campagnes en étaient dépouillées dans une étendue trop considérable pour pouvoir aisément la franchir.

Jamais les enfans de *Nelli* ne sortaient de leur cabane, où ils ne pouvaient plus trouver le sommeil, qu'elle ne leur adressa cette touchante & sublime exhortation. " Mes chers enfans ! n'oubliez pas que vous » êtes enfans de Dieu ; qu'il est votre » père, qu'il vous aime, quoiqu'il semble » depuis quelque tems détourner de nous » ses regards, Il ne vous abandonnera » pas ; non, il vous appellera à lui, ou

» il vous donnera du pain que nous » mangerons en le béniſſant.» C'eſt ainſi que cette reſpectable mère apprenait à ſes enfans à ſupporter leur miſère, & les enfans attendris ſautaient à ſon cou; tous enſemble levaient les yeux vers le ciel, & ils ſe trouvaient moins malheureux.

Pluſieurs mois s'écoulèrent dans cette ſituation déplorable, *Boono* n'oſait retourner chez ſon Paſteur; le ſentiment de ſa miſère abattait ſon courage; il n'avait pu le payer, & craignait de le revoir; il ne pouvait ſe réſoudre à lui demander de nouveaux ſecours. Cependant tous les pauvres recouraient encore à leur Paſteur, quoiqu'ils fuſſent dans le même cas que *Boono*; quoiqu'ils euſſent reçu du bled ſans en avoir payé la valeur, ils lui demandaient du pain au nom de Dieu.

Il leur dit: mes chers amis! je vous en donnerai encore cette fois, mais c'eſt la dernière. Ecoutez, au nom de Dieu! Je le prends à témoin que je ne puis vous en fournir d'avantage, ſi vous ne me payez la moitié de ſa valeur. Les pauvres gens l'écoutent en verſant des larmes; l'appellent leur bienfaiteur, & promettent de le ſatisfaire, de lui payer non-ſeulement la moitié, mais tout le prix du pain qu'il leur donnait.

Cependant, ils reviennent une troisième fois, les mains vides, implorer les secours de leurs Pasteur qui s'attendrit avec eux, & leur distribue ce qui lui reste, en leur disant : c'est tout ce que je puis faire pour vous ; Dieu sait que je suis désormais dans l'impuissance de vous assister.

Boono avait eu part à ces distributions de bled, quoiqu'il n'eût osé se présenter comme les autres. Son Pasteur, sachant ses besoins, lui en envoya trois fois comme aux autres, mais en lui faisant les mêmes protestations. L'infortuné consumait ces provisions, sans jamais se trouver en état d'y satisfaire, & son bienfaiteur ne pût l'aider davantage, sans sortir des limites sévères que lui prescrivait la nécessité d'aider à tout son peuple.

Boono, réduit alors à garder les porcs dans la forêt, partageait avec eux l'amère nourriture des glands desséchés ; & s'il en trouvait que l'hiver n'eût point gâtés, il les conservait pour les porter à sa cabane, lorsque le soleil couché le rappellait, ainsi que son troupeau, au village, & il les partageait entre sa *Nelli* & ses pauvres enfans.

Il les trouvait toujours dans l'angoisse, & attendant son retour avec im-

patience : la faim leur faisait dévorer a
dément les glands qu'il leur apport
avant qu'ils allassent chercher du re
sur les feuilles séches qui leur servai
de lit. Hélas, ils y allaient en vain ;
faim éloignait le sommeil de leurs yeux.

Nelli veillait nuit & jour sur ses enfa
elle soutenait leur vie défaillante ; & r
mait leur courage. Souvent avec de l'e
tiède elle appaisait leur faim ; elle ex
mait le jus des plantes que ses ai
avait ramassées dans les champs, &
faisait couler dans la bouche de c
qu'elle allaitait encore. Elle broyait
amollissait les alimens trop durs pour
gencives délicates de ses jeunes enfa
& par son silence, par sa résignation, el
enseignait aux plus âgés à se content
de peu ; à subir leur sort sans murmu
Tous ensemble, dans leur détresse com
mune, invoquaient l'Eternel.

Leur misère, cependant, s'augmen
chaque jour, & fut enfin à son comb
Ma main tremble à l'image des maux
la faim leur fit éprouver le dernier jo
& des tourmens de la nuit qui lui succé
Alors, cette mère infortunée, ne pou
supporter les plaintes, les cris de déses
de ses enfans, demande au Ciel leur m
celle de son époux & la sienne. Je m

représente, cette femme en proie aux horreurs de la faim, au milieu des lamentations & des larmes de ses enfans, environnée des angoisses de la mort qui s'avance, & nourrissant encore, cependant, quelque espoir dans son cœur. Le sentiment m'échauffe, mon imagination s'exalte : mais je ne puis rendre ce qui ne peut être dépeint.

Le jour de leur plus grande détresse était un jour d'été ; le samedi qui précédait la St. Jean. Le lendemain, ils éprouvèrent des bontés du Dieu qu'ils adoraient.

Le soleil s'était levé dans tout son éclat ; une rosée blanchâtre raffraichissait les feuilles des arbres, & la pointe de l'herbe : l'allouette gazouillait dans la prairie, & le calme du lever du jour laissait entendre le ramage des oiseaux qui rétentissait dans les bois ; la montagne & la plaine présentaient un brillant spectacle ; le soleil le couvrait d'une belle couleur d'or.

Boono vit le lever du soleil depuis la montagne sur laquelle il avait mené paître son troupeau, & rempli du sentiment de sa misère, pénétré des maux de sa famille, il tomba la face contre terre. Dans cette situation, accablé, sans espoir, il garde le silence ; il élève son cœur à Dieu.

Tel eſt un homme enſeveli dans les antres profonds de la terre par les ſecouſſes d'un tremblement de terre qui a renverſé des villes entiéres : il attend avec impatience que la mort vienne terminer ſon état cruel ; il n'eſpère pas d'éviter la mort ; il l'attend & l'appelle. Cependant au-deſſus de ſa tête, il entend les coups de l'inſtrument qui remue les décombres & le bruit des pierres qui tombent les unes ſur les autres ; il entend les plaintes, les cris de ceux qui n'ont point péris, & & il oſe concevoir de nouvelles eſpérances. Tel *Boono*, en revoyant le ſoleil, en ſe rappellant les bontés de Dieu eſpère encore dans ſon aſſiſtance.

Nelli vit, depuis ſon grabat, le jour renaître & le ſoleil faire pénétrer ſes rayons dans ſa cabane de miſère, environnée de ſes enfans gémiſſans auxquels la faim ôtait les forces. En revoyant l'aurore qui la conſolait toujours, en ce qu'elle mettait fin à une longue nuit paſſée dans une inſomnie cruelle, elle ne put retenir ſes larmes : » Hélas, diſait-elle, c'eſt peut être pour la dernière fois..... » Elle ſe lève, mais ſa faibleſſe lui fait preſque perdre connaiſſance ; elle ſemble ne vivre que pour élever encore ſon ame à Dieu ; elle l'invoque..... Je ne puis tracer ce tableau....

Au

Au milieu de ſes tourmens, elle ne ſe livre point au déſeſpoir. Détournons nos regards de cette mère infortunée, pour les fixer ſur le lieu d'où elle reçut des ſecours.

Nerino & *Sylvia* avaient paſſé une nuit paiſible dans une campagne voiſine de la cabane de *Boono* de cette cabane remplie de douleur „ & de gémiſſemens d'enfans preſque expirans. *Nerino* s'était levé avec l'aurore ; enveloppé dans ſa robe de chambre, & ayant rempli ſa pipe, il ſe mit à la fenêtre pour jouir de la beauté du ſpectacle qui s'offrait à lui. Son épouſe vint l'embraſſer, dès que les rayons du ſoleil ſe réfléchirent dans ſa chambre. *Nerino* lui exprime ſa ſurpriſe & ſa joie ; ſa femme auprès de lui rend ſon ſort digne d'envie.

Sylvia jette les yeux ſur le ſommet du mont où *Boono* avait déjà conduit ſon troupeau ; elle voit ce mont doré par les rayons du ſoleil ; il lui offrait des ombrages, une perſpective charmante, & elle forme le projet d'y monter. Montrant du doigt la pointe de la montagne à *Nerino*, elle lui dit : " Cette montagne doit être très-agréable ; allons nous y promener aujourd'hui „. *Nerino* y conſent ; ils partent,

& ſuivent un ſentier qui les égare ; ils perdent le ſentier même, & errent ſur le penchant de la colline. Un payſan avide s'offre pour les guider dans un ſentier que lui-même ne connait pas. Ils ſuivent avec confiance ce guide ignorant : le ſoleil eſt quelquefois à leur droite, quelquefois à leur gauche, tantôt devant, tantôt derrière, & ils ne le remarquent pas. Le payſan héſite lorſque des ſentiers ſe croiſent ; ils regardent de tous côtés, la bouche ouverte, avant de ſe décider. Il les conduit ſur les bords des précipices, au travers des brouſſailles ; il les fatigue ſans les faire avancer : bientôt *Sylvia* comprend à ſa laſſitude, & à la diſtance qu'il leur reſte encore à franchir, qu'on leur fait faire d'inutiles détours ; elle le fait remarquer à *Nerino*, qui s'adreſſe à ſon guide couvert de ſueur ; il lui reproche ſon ignorance, & lui témoigne ſon mécontentement. Le payſan n'ayant point encore reçu ſon ſalaire, ſe montra doux & humble ; avoua qu'il s'était trompé, mais aſſura qu'ils étaient enfin dans le bon chemin.

Cependant, il ſe trompait encore : ils le ſuivirent, & arrivèrent au pied d'une colline ſi rapide, que les chaſſeurs & les

bergers évitaient de la gravir. Ils la montent sur les pas de leur guide, se soutenant aux branches des arbrisseaux & aux pointes des rocs. *Sylvia* y perdit sa bague de noces, & ne s'en apperçut pas. Ils arrivèrent enfin, tout haletans, sur la hauteur où *Boono* gardait son troupeau, sous d'antiques chênes.

Nerino s'indigne contre son guide, & crie à *Boono* : » Voisin, si tu connais le chemin qui conduit au sommet de la montagne, abandonne tes porcs aux soins de ce payſan, & viens avec nous : mais ne te vantes point de ce que tu ignores, comme celui-ci, qui s'est offert pour nous guider, & avait besoin de l'être lui-même ».

Boono répond : „ J'ai passé mon enfance dans ces lieux; j'en connais les sentiers; je vous conduirai. Suivez moi ". Ce pâtre ayant remis son noir troupeau sous la conduite de son camarade, après lui avoir promis à l'oreille de partager avec lui la récompense qu'on lui donnerait, & laissé quelques instans de repos à *Nerino* & *Sylvia*, il se mit à leur tête. En chemin, ils rencontrèrent une fontaine d'eau jaillissante; là, ils firent un léger repas. *Boono*

but le vin qu'on lui préſenta, & mit en réſerve, pour ſa famille, le pain & la viande. *Barli*, domeſtique de *Nerino*, le remarque & lui dit : » Il me parait, bon homme, que tu bois avec plus de plaiſir que tu ne manges „. Oui, bien à préſent, dit le pauvre berger, & un ſoupir, échappé du fond de ſa poitrine, exprima ce qu'il voulait taire. *Sylvia* entend ce ſoupir, & lui demande pourquoi il ſoupire, & garde le ſilence; les yeux de *Boono* ſe rempliſſent de larmes; c'eſt toute ſa réponſe ! *Nerino* le preſſe de lui dire quelle eſt ſa ſituation.

Hélas ! Monſieur, dit alors le pâtre, vous n'ignorez pas, ſans doute, qu'une diſette affreuſe déſole tout ce pays; & ma femme, mes enfans en ont ſoufferts plus que les autres, parce que je ſuis pauvre ; c'eſt pour eux que je conſerve les alimens que vous m'avez donnés ; je ne pouvais leur porter le vin, & je l'ai bu d'autant plus avidément que j'avais beſoin d'être ſoutenu.

Sylvia fut émue de ſon état. *Nerino* lui donna toutes les proviſions qui lui reſtaient encore ; elles lui devinrent ſacrées, dès qu'il fut l'uſage qu'on en pouvait faire. Ils montérent au ſommet du mont : mais

alors des nuages épais cachaient le soleil, & la brume du soir répandait son obscurité sur les vastes campagnes qui les environnaient. *Sylvia* s'apperçoit alors qu'elle a perdu sa bague ; elle en est troublée ; les chants & la joie n'animent plus ses lèvres. Elle dit à *Nerino* : " Je donnerais bien de l'argent pour recouvrer ce que je viens de perdre „ ; &, la larme à l'œil, elle lui montre son doigt dépouillé de son anneau.

On peut s'en procurer un autre pour de l'argent, dit celui-ci : mais cependant, que donnerais tu à celui qui te rapporterait cette bague ? " Quatre louis ; plus encore, dit *Sylvia*, & je les donnerais avec plaisir „. *Nerino* s'adresse à son conducteur : *Boono*, tu l'entends ; ma femme a perdu une bague de grand prix à ses yeux ; elle a un brillant d'un vif éclat, qui peut aider à la retrouver ; tu sais la récompense qu'elle destine à celui qui la lui rapportera.

Je la chercherai avec soin, dit *Boono* ; j'espère la retrouver, car je sais les chemins que vous avez suivis. Mais avant de la chercher, le bon pâtre reconduisit *Sylvia* & *Nerino* dans leur maison, en leur faisant descendre la montagne par le chemin le plus court. Ils arrivèrent au

pied, que la nuit était déja avancée ; & leur demeure était loin encore.

Il nous faut une lumière pour nous guider, dit *Nerino* à *Boono*; car le chemin eſt raboteux, & il eſt reſſerré par des haies, & traverſé par des marais. *Boono* entre dans ſept maiſons du village ſituées au pied de la montagne, & n'y trouve point de lumière : il entre enfin dans celle d'un pauvre homme qui veillait à la pâle lueur d'une lampe; il la prend. *Sylvia* voit des pleurs ſur ſon viſage, & ſent, avec émotion, qu'il n'a point obtenu, ſans peine, cette lumière faible, qui ſuffit à peine pour les guider ; elle en conſerve le ſouvenir. Enfin, ils arrivèrent, épuiſés de laſſitude, dans leur maiſon.

BIENTOT après, un orage effrayant s'élève, le tonnerre gronde au loin, le feu des éclairs répand une lumière effrayante : une pluye affreuſe, chaſſée par le tourbillon, tombe avec abondance; les hommes, les animaux, éperdus, cherchent un aſyle. *Sylvia* penſe à ſa bague; ſans doute les torrens l'emporteront, la couvriront ; il ne ſera plus poſſible de la recouvrer ; cette idée trouble ſon ſommeil.

Mais l'espérance flatte encore *Boono*: au milieu de l'orage, aidé de sa faible lumière qu'il couvre de ses habits, pour que la pluie ou le vent ne l'éteigne pas, il suit les sentiers par où *Nerino* & *Silvia* ont gravi la montagne : mais à peine en est-il au pied, que sa lampe desséchée tremblote & s'éteint. Il revient sur ses pas, rentre dans la cabane du paysan, & une seconde fois se fait remplir sa lampe, en donnant au malheureux laboureur les alimens qu'il réservait pour ses enfans. Oh! combien il lui en coutait, pour donner ainsi la vie de ses pauvres enfans!... Et s'il ne trouvait point la bague, il aurait tout donné en vain! Cette pensée cruelle l'agitait, le faisait bégayer en demandant de l'huile, & les mains lui tremblaient en sortant le pain de sa poche.

Il se reposa un instant dans cette cabane, assis tristement, la tête appuyée sur ses mains, les yeux fixés en terre, & gardant un profond silence. Pendant ce tems, l'orage se calma; & prenant sa lampe à la main, il sort, en disant : Dieu veuille guider mes pas! Il reprend son chemin, monte, gravit, à pas lents & inquiets, la montagne, porte sa lampe à droite, à

gauche, remue avec son bâton les feuilles tombées, la terre entraînée par les eaux ; il rompt avec efforts les broussailles, il cherche dans les fentes des roches, il ne trouve rien ; il revient sur ses pas, & cherche avec plus de soin encore ; il le fait inutilement.

Souvent il fut trompé, souvent il éprouva une fausse joie : la pluie suspendue à une feuille détachée, à une branche traînante, brillait de l'éclat de sa lumière, & il croyait mettre la main sur le diamant ; la goute d'eau tombe sur ses doigts, & sa joie s'évanouit. Dieu ! disait-il avec douleur, ne le retrouverai-je point ! Perdrai-je & ma peine, & le pain que j'espérais voir manger à mes enfans !

Cependant, il va, il erre plus loin, portant sa lampe dans tous les coins avec une impatience infatigable. Il monte, il redescend, s'arrête, approche à chaque pas sa faible lumière de tout ce qui l'environne ; il ne trouve rien : & enfin, tombe de fatigue au pied de la dernière hauteur de la montagne, épuisé par la course du soir, les recherches de la nuit, l'agitation de la crainte & de l'espérance, l'abattement de la douleur. Là, il contemple, en gémissant, la rapidité du sentier, & la profondeur des ravines creu-

sées par les torrens sur la terre détrempée. " Je ne puis aller plus loin, disait-il, il m'est impossible : il est inutile de gravir ici. Si c'est là que le bijou a été perdu, les eaux l'auront entraîné bien loin. O mes enfans ! O ma *Nelli* ! je ne vous porterai aucun secours ; je ne vous porterai pas même le pain que je m'étais retranché à moi-même „ ! Il soupire, & regarde le ciel ! l'image de sa femme & de ses enfans lui redonne un nouveau courage ; il se relève, il cherche encore ; il gravit la colline escarpée.„Je chercherai, disait-il, jusqu'à-ce que je ne puisse plus me remuer. Non, je ne puis laisser ma famille expirante, avec l'idée que j'aurais pu la secourir avec plus de persévérance. En rendant le dernier soupir, je verrais mes enfans me montrer du doigt le bijou qui aurait pu leur conserver la vie, & j'aurais à me reprocher ainsi la mort de tous les miens.." Il avance & chancelle, ses genoux tremblent, avec la main il s'aide à ramper plus haut : sa lumière ne jetait de rechef plus qu'une lumière tremblotante, & il la promène lentement de tous côtés ; ne trouve que de l'eau, des pierres, ou des vers luisans.

Il avait presque atteint le sommet de la colline, il n'avait rien trouvé encore ; son inquiétude se change en soucis, en

regrets cuisans; ses larmes coulent, son espérance s'évanouit. Il pose sa lampe, & levant les mains & les yeux vers le ciel, il s'écrie : " Mon Dieu ! ma femme & mes enfans meurent de faim, & je n'ai plus de secours à leur donner. Mon Dieu ! fais que je meure avant eux; que je meure ici ! Mais non, fais plutôt que je sois leur consolation, & que je ne meure qu'après avoir fermé les yeux du dernier ; ôte-moi la vie quand ils ne seront plus. O Dieu ! que ta volonté soit faite ! „

Il reprend alors sa lampe, & regarde. Il voit la bague suspendue à une branche d'un buisson épineux. A cette vue, il tremble, il craint de se tromper ; il n'ose y porter la main. Tel qu'un homme qui, emporté par un courant rapide, demandant en vain des secours, s'enfonce dans l'eau, & n'en est retiré qu'après avoir perdu connaissance, il a peine à se ressouvenir de ce qu'il a éprouvé, il ne sent que son existence.

Comme un Prêtre prend, avec respect, l'hostie consacrée qui est sur l'Autel, ainsi *Boono* prend dans sa main le joyau pendu au buisson ; & pénétré de reconnaissance, il plie le genou, & remercie Dieu avec ardeur. Sa lampe s'éteignit alors, & lui-même s'endormit ; ses forces épuisées

ne lui permirent plus de se mouvoir. Tandis qu'il se repose, *Nelli* & ses enfans passaient une nuit longue & affreuse. Ils perdaient leurs forces ; ils n'avaient point eu la vue consolante de leur père, & avaient été privés des glands qu'il leur apportait le soir ; ce ne fut qu'à minuit, qu'un sommeil sécourable vint suspendre leurs souffrances & leurs inquiétudes.

Boono, couché sur une pierre, se réveille avec le soleil ; & comme un homme qui, pendant son sommeil, a cru trouver une mine d'or ou quelque trésor précieux, cherche, avec émotion, aux premiers instans de son réveil, à s'assurer si ce n'est point un songe, *Boono* cherche sa bague en recouvrant les yeux. Son cœur palpite ; il ne la trouve point ; elle lui était échappée pendant son sommeil. Il la cherche, & la retrouve sur le gazon qui l'environne. Il en remercie le Ciel, & descend à pas précipités pour se rendre à la maison de *Nerino*. Il était matin encore, *Nerino* seul était levé chez lui : il vit arriver *Boono* avec joie, il en reçut la bague, & donna la récompense promise ; puis vint mettre le bijou au doigt de *Sylvia* qui dormait encore, & qui, à son réveil, tressaille de joie en la retrou-

vant. *Nering*, caché derrière le rideau, eſt témoin de ſa ſurpriſe ; il jouit de ſa joie. *Boono* s'éloigne avec viteſſe, & ſe rend chez ſon Paſteur : agité par ſon inquiétude & par la faim ; impatient de retourner vers ſa famille, il jette les quatre pièces d'or ſur la table, & dit, avec une voix entrecoupée : voilà l'argent du bled que vous m'avez donné, Dieu vous récompenſe ! Je ſuis moins miſérable ; prenez ici la moitié d'avance pour le bled que vous voudrez bien me donner encore.

Le Paſteur conçoit des ſoupçons ſiniſtres. L'agitation de *Boono*, l'heure qu'il eſt, ſon impatience, tout paraît le déceler ; il le croit un voleur, & lui commande de fuir, tandis que ſa porte était ouverte encore. *Boono* étonné, ne ſait d'abord que répondre. Enfin, il parvient, peu à peu, à raconter ſon aventure de la veille, & à perſuader à ſon Paſteur, que *Boono* était moins miſérable ſans être moins honnête.

Il vit ſes beſoins, & le conduiſit à ſa cuiſine pour lui donner la ſoupe de ſes domeſtiques & du pain. *Boono* le remercie, & vôle à ſa cabane. " Ils ſont peut-être morts „ , diſait-il en s'approchant ; cette idée affreuſe le tourmente plus encore, lorſqu'ayant ouvert la porte, il

n'entend la voix d'aucun des ſiens, Une ſueur froide couvre ſon front, & il ſe jette ſur le lit de ſa femme, preſſe ſon viſage ſur le ſien, & s'apperçoit enfin, à ſon ſouffle, qu'elle vit encore. Tous dormaient, & il alla de l'un de ſes enfans à l'autre, pour s'aſſurer s'ils vivaient encore. Raſſuré ſur ſes craintes, il tire ſes ſouliers pour marcher ſans éveiller perſonne, étale ſes proviſions ſur un vieux banc de bois, le porte près du lit de ſa chère *Nelli*, fait une part pour chacun de ſes enfans, & la place de manière que tous la trouvent ſous leur main à ſon réveil. Mais ainſi qu'il nous était impoſſible de peindre leur miſère, il nous le ſerait encore de rendre, avec vérité, la ſcène de ſurpriſe & de joie qui ſuivit le réveil de ces infortunés.

HISTOIRE
DU COMTE DORVILLE.

L'IMAGINATION peut nous peindre une chimère avec autant de force, que nos yeux peuvent nous convaincre d'une vérité. Il eſt donc de la plus dangereuſe conſéquence, comme de la plus noire barbarie de chercher à échauffer l'eſprit de ceux dont une ſeule parole peut décider de la vie ou de la mort. Le trait ſuivant ne le prouve que trop, malheureuſement; il doit ſervir de leçon à ceux qui ſeraient tentés d'abuſer de la facilité de tromper cette imagination, ſi ſuſceptible d'être exaltée ou induite en erreur.

Après une affaire très-vive que les Français eurent en Italie, on tranſporta à Milan les officiers Français qui avaient été bleſſés.

Le Comte Dorville était du nombre, il fut conduit à l'Hopital. Ses bleſſures laiſſaient peu d'eſpérance pour ſes jours: mais les ſecours de l'art, aidés de ſa vigueur & de ſa jeuneſſe, le ramenèrent à

la vie. A peine eut-il repris la connaissance dont il avait été privé pendant plus d'un mois où il avait été livré à un délire violent, qu'il prodigua les questions sur le lieu qu'il habitait, sur l'état où il avait été, & sur tous ces objets si intéressans pour l'homme qui est rendu à l'existence, qui essaie des sensations neuves, qui jouit du plaisir de se voir renaître, dont ceux qui ont échappé à des maladies dangereuses, peuvent seuls avoir une idée.

La Religieuse qu'il interrogeait satisfit, avec la plus grande exactitude, à toutes ses demandes.

Alors il voulut voir celle qui lui faisait avec tant de complaisance des détails qu'il demandait avec avidité ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en ouvrant ses rideaux il découvrit à côté de son lit une femme charmante qui ne lui paraissait pas avoir plus de dix-huit ans !

En l'examinant avec toute l'attention qu'elle excitait, il remarqua des yeux où se peignaient la bienfaisance & la candeur ; il vit une de ces physionomies tendres, spirituelles & mélancoliques qui ont un attrait plus puissant que la beauté, & qui inspirent plus d'intérêt qu'elle ; il admira une taille souple & légère, un maintien noble, des graces qui enchantaient, parce

que l'art ne les avait pas appriſes, qui devenaient plus piquantes encore, par la néceſſité de les cacher ſous un habit qui paraiſſait fait pour leur nuire.

Dorville, étonné de trouver tant de charmes dans un aſile ſi peut fait pour en préſenter, fut bien ſurpris, lorſqu'il ſut que cette Religieuſe, qui s'appellait Adélaïde, née d'une famille honnête, avait été ſa ſeule garde pendant ſa longue maladie, qu'elle avait paſſé les jours & les nuits à le ſervir, & qu'enfin il lui devait la vie.

Né avec un de ces tempéramens de feu qui rendent les hommes ſi aimables & preſque toujours ſi malheureux, qui multiplient leurs peines en étendant leurs affections, qui transforment l'amour en fureur & tous les ſentimens en paſſions. Dorville s'abandonna à l'excès de ſa ſenſibilité, & crut qu'il n'en témoignerait jamais aſſez à celle qui l'avait ſi bien méritée.

Il ne voulait déjà plus accepter les ſervices qu'elle s'empreſſait toujours de lui offrir, & il ne pouvait ſouffrir ſur-tout qu'elle continuât à le veiller.

Dès que la nuit était venue, il la conjurait d'aller prendre du repos : c'était à cette ſeule condition qu'il en goutait lui-

même ; mais bientôt cela ne lui fut plus permis ; une passion trop violente pour qu'il pût s'y méprendre, s'empara de son cœur.

Les égards dûs à sa bienfaitrice, la retenue qu'inspirait l'innocence de ses mœurs lui firent pendant long-tems une loi du silence ; mais pouvait-il toujours le garder ? Non. Dorville le rompit ; il s'attendait à un reproche qui ne lui laisserait aucune espérance : il l'essuya, il en fut accablé.

Toutes les raisons qu'on lui donna pour vaincre son amour ne firent que l'augmenter ; toutes les consolations qu'on lui présenta le désespèrerent ; tous les dédommagemens qu'on lui offrit ne furent pour lui que des tourmens.

Adélaïde intérieurement déchirée voulait s'éloigner ; elle était même sur le point de se faire remplacer par une de ses compagnes : Dorville le sait, ses plaies se rouvrent, & un beaume salutaire va encore découler des mains d'Adélaïde.

Dorville avait pour confident de ses peines le Comte d'Agout, qui était témoin des soins de sa généreuse hospitalière. Elle pensait souvent les plaies de son ami en sa présence, & souvent il était témoin des larmes qui s'échappaient

de ſes yeux, & qu'en vain elle s'efforçait de retenir.

Dorville ne lui parlait point, mais il la regardait fixement, il gémiſſait & pleurait.

Une éloquence auſſi puiſſante eut bientôt fait entrer dans le cœur ſenſible d'Adélaïde une paſſion ardente, elle ne craignit pas de la montrer dans ſon étendue à celui qui l'avait fait naître; le connaiſſant généreux, elle crut que ſa vertu ne courrait jamais moins de danger que lorſqu'elle l'en aurait rendu reſponſable; elle oſa donc lui confier ce dépôt, & il fut reſpecté.

Dans ces momens tumultueux, où la fougue des ſens ſollicite, emporte & fait tout oublier, elle rappellait Dorville à l'honneur par le ſentiment; & quelque paroles tendres calmaient l'emportement ſans diminuer la paſſion.

Eh quoi! lui diſait-elle, ma perte doit être le prix de ma ſenſibilité? Voulez-vous la honte de celle qui vous aime? Dorville tombait alors à ſes genoux, il l'aſſurait de ſon répentir; il lui renouvellait les proteſtations de ſon reſpect; il éprouvait enfin que le refus de l'innocence, ſi pénible dans l'inſtant où on l'éprouve, eſt plein de charmes pour l'homme honnête, qui eſtime ce qu'il

chérit, & qui sent assez le prix de l'amour pour en souhaiter la durée.

Ses efforts pour se contenir lui devenaient moins pénibles lorsqu'il pensait à ceux d'une jeune infortunée, qui avait à lutter contre un amant adoré, & sa propre faiblesse.

Soutenue en effet par une piété qui ne s'était jamais démentie, par le souvenir des vœux qu'elle avait prononcés, par une conduite irréprochable, Adélaïde surmontait avec un courage au-dessus de son sexe, & la tendresse qu'elle partageait, & la certitude, qu'elle avait de faire le malheur de celui qu'elle adorait ; mais le triomphe de la vertueuse Adélaïde ne fut pas aussi long qu'il devait l'être ; elle ne put résister à des tourmens qui devenaient tous les jours plus aigus ; tant de troubles, de pleurs, d'amour, de nuits consécutives passés auprès de son amant, acheverent de ruiner une constitution déjà faible.

Son sang s'échauffa, la fièvre qui survint en redoubla l'ardeur, & en moins de huit jours elle fut précipitée dans le tombeau.

Le désespoir de Dorville éclata de la façon la plus sinistre, le premier accès

fut terrible, & à peine parvint-on à en arrêter les effets.

A ce premier transport succèda une douleur sourde, & il ne paraissait se calmer qu'en annonçant au Chevalier d'Agout & à d'autres camarades qui lui rendaient des soins assidus, qu'il ne tarderait pas à rejoindre celle que ses yeux & tous ses sentimens suivaient encore.

Il ne prenait aucune nourriture ; il invoquait le sommeil, mais ses paupières ne se fermaient plus.

Pénétré de son état, Mr. d'Agout ne négligeait rien pour l'en tirer, soins inutiles ; l'empressement à soulager ses maux les augmentait, le zèle aigrissait le sentiment de la perte en le rappellant.

Consternés de l'inutilité de leurs peines, M. d'Agout & les autres camarades de Dorville mirent dans leurs entretiens une vivacité dont le motif ne pouvait lui déplaire.

Ses amis lui reprocherent son peu d'égards pour eux, ils le conjurerent de ne point rejeter leurs instances ; mais les larmes bientôt les suffoquant, Dorville les interrompit brusquement, & leur tint ce discours :

" Mes amis, vos efforts sont superflus, il ne dépend de personne d'affaiblir ma

douleur, elle ne finira qu'avec moi... Eh! qui peut consoler l'homme de la perte de celle qu'il adorait? L'absence dites-vous? Et dans quel pays ira le malheureux Dorville, où l'image d'Adelaïde ne le suivra pas? „

Il s'arrêta ensuite tout-à-coup en poussant un profond soupir. Ses camarades attendirent en silence qu'il parla encore, lorsque son visage se ranimant, & ses yeux se fixant: " O mes amis! s'écrie-t-il, Adelaïde est morte... Elle est morte, cela n'est que trop vrai, mais elle est encore ici... elle est là... la voilà, mes amis! (ajouta-t-il, en fixant ses regards sur un fauteuil vers lequel il étendait ses mains.) Oui, vous dis-je, elle est là: je la vois, comme je vous vois... elle me fixe, m'écoute, elle ouvre la bouche pour me répondre, elle ne peut articuler,... elle me fuit & disparaît „.

Il se tut en gémissant, & ses camarades cessèrent de lui offrir des consolations plus capables d'ajouter à ses maux que de les guérir.

Ils sentirent enfin que son affliction étant hors de l'ordre commun, ne devait céder qu'à des moyens extraordinaires. Le hazard parut leur en offrir un, & ils conçurent l'espérance de sauver leur ami.

On donnait à Milan une fête publiq où toutes les Courtisanes qui conservent dit-on, les mœurs des grandes villes, en le corrompant, s'étaient rendues.

M. d'Agout en se promenant dans le b apperçoit une femme, dont la resse blance avec Adélaïde le saisit d'étonn ment. C'était ses traits, sa taille, sa déma che : il vole vers un officier du Régiment & lui demande s'il veut qu'il lui mont un portrait d'Adélaïde plus exact, & ce tainement plus réel que celui dont Do ville est obsédé.

Ils se placent à côté de cette femme qui est une Courtisane, ils étudient se traits, ils conviennent ensemble que jamais portrait ne fut plus ressemblant, & ils forment sur le champ le dessein de profiter d'une rencontre aussi extraordinaire pour rendre la vie à leur ami.

Ils se persuadent que le fantôme que Dorville poursuit dans le fauteuil où Adélaïde avait coutume de s'asseoir, ne tiendrait pas contre l'objet réel qu'ils lui présenteraient, & que son imagination serait désabusée, lorsque ses sens seraient vivement frappés.

Ils se déterminent à lui présenter sous les habillemens d'Adélaïde, celle qui en avait la figure.

Après être convenus avec la Courtisane, du déguisement qu'elle prendrait, du lieu où elle devait se rendre, du signal auquel elle avancerait, de l'attitude qu'elle observerait, de la démarche qu'elle affecterait, & de tout ce qui était rélatif enfin au rôle qu'on lui assignait, les généreux amis vont chez Dorville, & lui demandent une derniere preuve d'amitié.

„ Nous allons partir, lui disent-il, en le serrant étroitement dans leurs bras, peut-être ne nous reverrons-nous plus „ ? Dorville en les embrassant, fond en larmes; & ceux-ci se voyant attendri : " Eh bien, promettez de venir ce soir souper avec nous, puisque ce sera pour la derniere fois „.

Le malheureux Dorville n'ose rien refuser à des amis qui prennent un si grand intérêt à son sort, il se rend à l'heure marquée.

Arrivé, il se met à table avec ses camarades; mais il ne peut avaler une seule bouchée.

Il n'avait pas desserré les dents que le repas finissait, & qu'il se disposait à retourner chez lui, lorsque M. d'Agout, pour lui procurer une émotion utile à la révolution qu'il voulait opérer, lui parle du jour fatal où Adelaïde expira.

Dorville à ce récit, sort de sa léthargie ; il soupire, il s'agite, & sans répondre, il porte ses regards sur un endroit de salle assez mal éclairé, vers lequel il tend les bras comme pour se réunir à Adelaïde, que son délire lui réalise. On donne à l'instant le signal convenu. La fausse Adelaïde entre ; il l'apperçoit, il court dans ses bras, il est persuadé que c'est elle, il frissonne, il tombe en défaillance & meurt.

LES TROIS AMIS.

UN soir que j'étais assis au bas d'un pont, un homme du peuple, en cheveux gris, boiteux, cheminant avec peine à l'aide d'un bâton, passa près de moi, suivi d'un jeune chien barbet, & me dit, d'un ton suppliant : *Voulez-vous m'acheter mon chien* ? Quel prix en demandez-vous ? lui dis-je. Ce qu'il vous plaira, répondit-il. Je ne suis pas riche, & je n'avais, dans le moment, sur moi que six francs ; je les lui offris. Il les accepta sans aucun signe de répugnance ; &, en les recevant, il me dit : le chien est à vous. —

— Mais il va m'échapper; je n'ai aucun lien pour le mener en leſſe. — Il faut cependant l'attacher, car il me ſuivrait. Alors, ayant défait ſa jarretière, il appella ſon chien: je m'apperçus qu'en nouant cette jarretière, les deux mains du vieillard tremblaient. Je ne l'attribuai qu'à ſon âge; mais quand il eut ſerré le nœud, je le vis tout à coup laiſſer tomber ſa tête ſur ſon chien: & le front caché dans ſa laine, la bouche collée ſur ſon corps, il demeura quelques minutes courbé, immobile & muet. Je m'approchai de lui: qu'avez-veus, mon ami? lui dis-je. — Ce n'eſt rien, (*en ſe relevant*) cela va ſe paſſer. Et je vis ſon viſage tout inondé de larmes. — Vous me ſemblez avoir bien du regret à vous détacher de votre chien. — Hélas! oui, c'eſt le ſeul ami que j'avais au monde. Nous ne nous ſommes jamais quittés. C'eſt lui qui m'a gardé ſur le chemin pendant que je dormais; & lorſqu'il me voyait ſouffrir & délaiſſé, la pauvre bête me plaignait, me ſoulageait par ſes careſſes. Il m'aime tant, qu'il eſt bien juſte que je l'aime. Mais cela ne fait rien. Il eſt à vous, Monſieur; il me préſenta la jarretière dont il venait de l'attacher. Vous me croyez donc bien cruel, lui dis-je, ſi vous penſez que

je ſois capable de vous priver d'un ſi fidèle ami, & du ſeul qui vous reſte au monde. Il n'inſiſta pas davantage; mais il voulut me rendre mon miſérable écu. Je lui dis de garder l'écu avec le chien, & je vainquis ſa réſiſtance. Alors je vis ſes genoux ſes ploier. — Ah! Monſieur, je vous dois la vie. C'eſt la faim qui m'avait réduit à cette cruelle extrémité.

Dès ce moment, on penſe bien, qu'il eut deux amis au lieu d'un. — Il était charpentier, un accident l'avait mis hors d'état de travailler. C'était un éclat de bois qui avait fait à ſa jambe une plaie incurable. Il allait à L. y trouver ſa fille. C'eſt une bonne fileuſe, me diſait-il; elle gagne ſa vie dans les fabriques de coton. Arrivé auprès d'elle, je ne manquerai plus de rien. Mais je vais lentement à cauſe de ma plaie, & que je viens de loin; le peu d'argent que j'avais amaſſé, ne m'a pas ſuffi pour la route. Il a fallu tendre la main; & je n'avais pas l'air d'un pauvre; on ne m'a preſque rien donné. J'étais à jeûn; il me reſtait mon chien..... Ces mots lui étoufferent la voix.

A votre âge & par la chaleur, avec une plaie à la jambe, je ne ſouffrirai pas lui dis-je, que vous pourſuiviez une route de trente lieues. Venez, la Provi-

dence vous offre près d'ici un asyle où vous trouverez du repos, des remèdes, & peut-être la guérison. Le vieillard, qui me regardait avec un doux étonnement, délia son chien & se laissa conduire à la *Maison-de-charité* qui est située au-delà & au-dessous du pont. Je n'y étais pas connu : toutefois l'on y écouta avec émotion notre aventure. Le Directeur fit appeller un Chirurgien, & lui fit visiter la plaie. Il n'y a pas à différer, dit le Chirurgien, mais il est tems encore, je sauverai la jambe. — Il sera donc guéri ? — Oui, Monsieur, j'en réponds. — Ce fut là le moment de ma joie & de mon bonheur. — Messieurs, dis-je, n'épargnez rien ; & tout ce qu'il conviendra de faire, je le ferai. Ce qui convient, Monsieur, me dit le Directeur d'un air modestement sévère, c'est de nous laisser le malade & de vous fier à nos soins. Je sentis que j'avais blessé la délicatesse de cet homme respectable, & je lui en fis des excuses. Mais ne serait-ce pas, ajoutai-je, trop abuser de vos bontés, si je vous demandais que son fidèle ami..... Oui, Monsieur, son ami, son chien lui tiendra compagnie : nous aussi nous savons chérir l'instinct de l'amitié....

Il fut guéri..... Je pus lui procurer une petite ſomme ſuffiſante pour lui faire achever agréablement ſa route. Monſieur, me dit-il, en me quittant, je m'en vais accablé de vos bontés. Mais oſerais-je vous demander encore une grâce ? Vous m'avez embraſſé, daignez baiſer mon chien. Viens l'Éveillé, viens, lui dit-il, Monſieur veut bien te faire cet honneur. L'Eveillé ſe dreſſa, & moi je me baiſſais vers lui, quand tout à coup s'offrit à ma penſée l'image du vieillard courbé, comme moi, ſur ſon chien, & croyant l'embraſſer pour la dernière fois, auſſi-tôt mes larmes coulerent. Ah ! vous le regrettez, s'écria le bon homme ; gardez-le, il eſt à vous encore. — Eh ! non, mon ami, non, va-t-en & ſois heureux. Je le ſuis plus moi-même que je n'ai mérité de l'être ; ton image & celle de ton chien me ſuffiront long-tems pour l'être encore d'un ſi doux ſouvenir.

AVENTURE DE COCHE.

LE coche de Londres à Yorck était rempli de monde, & la converſation vint à rouler ſur les voleurs de grands che-

mins. „ Oh, pour moi, dit une jeune Demoiselle fort aimable, mais, sinon un peu peu étourdie, au moins un peu imprudente, je porte toute ma fortune sur moi; elle consiste en un billet de banque de deux cents guinées; mais aussi je l'ai caché avec soin, à moins que les voleurs ne soient sorciers, ils ne devineront point que je le porte dans un de mes bas, sous mon pied ». A peine elle avait fait la confidence que des voleurs arrêterent le coche, & demanderent aux voyageurs la bourse ou la vie; la compagnie parut consternée, & chacun donna ce qu'il avait préparé à tout événement. Les brigands déclarerent que la somme était trop modique, & qu'en cas qu'on ne leur fit point sur le champ cent guinées, ils se mettraient en devoir de fouiller tout le monde. Un homme d'un certain âge, assis au fond du coche, leur cria; « c'est agir discrétement, Messieurs, il est très-juste qu'on satisfasse à votre demande, d'autant plus qu'il n'est point difficile de trouver la valeur de ce que vous exigez, le double même; faites ôter les bas à Mademoiselle que voici, & vous serez content ». Son conseil fut suivi; on pria la Demoiselle de se déchausser, & l'on trouva le billet

en question; la bande de voleur, après avoir fait à la Demoiselle quelques complimens ironiques sur son pied mignon, piqua des deux & disparut. — A peine les voyageurs les eurent-ils perdus de vue que l'épouvante fit place à l'indignation; tous en voulaient à leur compagnon de voyage qui avait abusé d'une manière aussi cruelle de la confiance de la jeune personne; tous se déchaînaient contre lui, le traitaient de voleur, de traître, l'accusaient d'être de moitié avec les brigands qui venaient d'arrêter le coche; ils voulurent le rouer de coups, le jetter hors de la voiture.... Notre homme se tut & s'esquiva à la Douane. L'on se figure aisément quelle douloureuse nuit passa la jeune Demoiselle. A son lever, elle fut, on ne peut pas plus, surprise de recevoir une boëte & un billet dont voici le contenu : " Mademoiselle, vous m'avez regardé hier comme un coquin; les voleurs vous ont pris, par mon entremise, un billet de deux cents pièces : ci-joint un effet de même valeur, un autre du double de la somme, que je vous prie d'appliquer à rentes; j'espère que vous voudrez bien accepter le diamant que j'y ajoute comme un gage de l'estime que je vous porte. L'avarice de nos compagnons de voyage

nous aurait indubitablement attiré la *fouille* des voleurs : je viens des Indes, & j'avais ſur moi pour trente mille livres ſterlings de billets payables au porteur ; ils étaient perdus, ſi je n'avais mis à profit la confidence que vous nous aviez faite. Soyez dorènavant plus circonſpecte ; vous auriez pu être la victime de votre indiſcrétion, & rendez-moi la juſtice de croire que je me ferai toujours un vrai plaiſir de vous obliger. »

IDYLLE.

ARBRES des forêts, oiſeaux des bocages, ruiſſeaux de la plaine, entendez mes cris, écoutez mes plaintes, répétez-les aux aux échos de la montagne. Que la Nature ſoit en deuil, j'ai perdu mon fils. Qu'eſt-il devenu cet enfant que j'aimais? le ſon de ſa voix ne retentit plus à mes oreilles, ſes mains ne s'entrelacent plus autour de mon cou, mes cheveux ſont blanchis par la douleur : ſemblable au cerf bleſſé d'un trait cruel, je puis à peine me traîner dans ma chaumière, j'ai perdu la joie de ma vie, l'appui de ma vieilleſſe. O mon fils! ne te verrais-je plus !

La colline eſt belle, ſes alentours captivent le voyageur ému ; ces boſquets ſolitaires ſont aimables, ces fleurs répandent une odeur délicieuſe ; le ſoleil dore ces hameaux, ſon coucher eſt pompeux ; le ruiſſeau murmure dans les creux de l'arbre élevé ſur ſon bord ; la flûte du berger réſonne, les troupeaux en bondiſſant regagnent leur gîte, tout eſt heureux... Moi ſeul j'ai perdu le bonheur. Oiſeaux, ne chantez plus ; eaux limpides, ſuſpendez votre gazouillement ; noirs cyprès, couvrez-moi de votre ombre ; aſtre brillant du jour, termine ta carrière & rends à la Nature ſon ſilence, ſa triſteſſe... J'ai perdu mon fils.

A ces mots le vieillard ſe taît ; les paroles ont expiré ſur ſes lèvres tremblantes, ſon viſage eſt baigné de larmes ; ſes genoux ſe heurtent & s'appuient contre terre, une de ſes mains ſoutient encore ſon corps qui chancèle, l'autre ſoulevée vers le ciel lui redemande ſon fils. La mort ne l'a point ravi, mais dans ſon cœur la vertu s'eſt éteinte, il n'a point frémi d'abandonner ſon pere, & ſon abſence l'a plongé dans le deuil.

Conſole-toi, vertueux vieillard : à tant de triſtes jours ſuccédera la joie. Un jeune homme te fixe dans un morne ſilence ;

il soupire ; ses yeux sont humides ; le désespoir peint sur ses traits atteste ses remords ; ton fils revient à toi..... O tendresse ! ô Nature ! mes mains le touchent encore.... ; je le vois, je le sens....., la vertu le ramène. Pourquoi m'avoir quitté.....? il est si doux pour un père d'embrasser son enfant !

Jeune homme, qui que tu sois, que les passions égarent, apprends quelles sont les douleurs d'un père que tu laisses. Ses jours s'écoulent entre l'angoisse & les tristes regrets, & c'est toi qui le mène au tombeau. Deviens sensible & n'étouffe jamais la voix de la Nature ; ton mépris pour elle lui coûte trop de pleurs.

TRAITS de tendresse maternelle.

Qui pourrait peindre la tendresse d'une mère ! Qui trouverait des couleurs, à la fois, assez douces, assez vives, assez brulantes, assez vraies !

Une actrice, sur la scène, venait de dire, parlant de son amant, & en y mettant beaucoup d'expression :

Ah ! j'en mourrai, s'il ne revient ce soir.

Sur le champ, part un cri douloureux des secondes loges, & l'on apprend qu'il

vient d'une femme qui eſt tombée évanouie..... L'on ſouriait de la grande ſenſibilité de cette amante, lorſqu'un de ſes voiſins s'écria : *vous vous trompez, ce n'eſt pas une amante, c'eſt une mère tendre qui attend le retour d'un fils chéri.* Tous les ſpectateurs honnêtes & ſenſibles furent émus, tous éprouvèrent cette eſpèce de doux frémiſſement qui accompagne le dernier degré de l'admiration & du profond reſpect....

La mort venait d'arracher un fils à une mère qui était inconſolable. Parmi les motifs qu'on lui préſentait pour ſe ſoumettre à la réſignation on lui citait l'exemple d'Abraham prêt à immoler lui-même ſon enfant : Ah ! s'écria-t-elle : *jamais Dieu n'aurait exigé un tel ſacrifice d'une mère.*

TRAIT DE TENDRESSE FILIALE.

LES Annales Japonaiſes font mention de cet exemple extraordinaire d'amour filial. Une femme était reſtée veuve avec trois garçons, & ne ſubſiſtait que de leur travail. Quoique le prix de cette

ſubſiſtance fût peu conſidérable, les travaux néanmoins de ces jeunes gens n'étaient pas toujours ſuffiſans pour y ſubvenir. Le ſpectacle d'une mère qu'ils chériſſaient, en proie aux beſoins les plus preſſans, leur fit concevoir un jour la plus étrange réſolution. On avait publié depuis peu que quiconque livrerait à la Juſtice le voleur de certains effets toucherait une ſomme aſſez conſidérable. Les trois frères conviennent entr'eux qu'un des trois paſſera pour le voleur, & que les deux autres le méneront au Juge. Ils tirent au ſort pour ſavoir qui ſera la victime de l'amour filial, & le ſort tombe ſur le plus jeune qui ſe laiſſe lier & conduire comme un criminel. Le Magiſtrat l'interroge, il répond qu'il eſt le coupable qu'on recherche; d'après cet aveu on l'envoie en priſon, & ceux qui l'ont livré touchent la ſomme promiſe. Leur cœur s'attendrit alors ſur le danger de leur frère; ils trouvent le moyen d'entrer dans la priſon, & croient n'être vus de perſonne; ils l'embraſſent tendrement & l'arroſent de leurs larmes. Le Magiſtrat qui les apperçoit par haſard, ſurpris d'un ſpectacle ſi nouveau, donne commiſſion à un de ſes gens de ſuivre les deux délateurs; il lui enjoint expreſ-

fément de ne les point perdre de vue qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait si singulier. Le domestique s'acquitte parfaitement de sa commission, & rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en était approché, & les avait entendu raconter à leur mère ce qu'on vient de lire; que la pauvre femme, à ce récit, avait jeté des cris lamentables, & qu'elle avait ordonné à ses enfans de reporter l'argent qu'on leur avait donné, disant qu'elle aimait mieux mourir de faim que de conserver la vie au prix de celle de son cher fils. Le Magistrat pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale, fait venir aussitôt son prisonnier, l'interroge de nouveau sur les prétendus vols, le menace même du plus cruel supplice · mais le jeune homme tout occupé de sa tendresse pour sa mère reste immobile. Ah! c'en est trop, lui dit le Magistrat en se jetant à son cou, enfant vertueux, votre conduite m'étonne. Il va aussi-tôt faire son rapport à l'Empereur, qui, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune une pension considérable, & une moindre à chacun des deux autres.

INKLE ET YARICO.

INKLE, jeune Anglais, s'embarque pour l'Amérique dans l'espoir d'y amasser de grandes richesses, après avoir fait un certain trajet heureusement, tout-à-coup le vaisseau est surpris par une horrible tempête, & bientôt la fureur des vagues l'engloutit. INKLE, après avoir lutté long-tems contre les eaux, est enfin jeté sur un rivage inconnu, séjour des animaux les plus féroces. Accablé de besoin & de lassitude, il tombe au pied d'un arbre. Une jeune Sauvage l'apperçoit, s'étonne d'abord, se rassure, s'approche, s'attendrit sur ses malheurs, le prend par la main, le conduit dans sa grotte, va lui chercher & lui apporte avec le plus vif empressement des fruits, des peaux d'animaux, des coquillages, des plumes d'oiseaux & des fleurs; le défend contre [illegible] les bêtes féroces; & par égard pour elle les autres Sauvages le respectent; enfin elle lui donne les preuves les plus touchantes de tendresse & d'humanité. L'Anglais pénétré de reconnaissance en devient amoureux. Ils se font

un langage, & bientôt parviennent à s'entendre parfaitement. Pendant près de quatre ans ils vivent enſemble heureux & tranquilles. Au bout de ce tems l'Anglais, laſſé de ſon bonheur, allait ſouvent ſur le rivage pour voir s'il ne découvrait pas quelque vaiſſeau. Il faiſait à ſa maîtreſſe un portrait admirable de l'Europe, & lui jurait ſans-ceſſe qu'ils s'acquitterait envers elle de tout ce qu'elle avait fait pour lui; qu'il voulait la conduire à Londres, où elle ſerait chérie, adorée; qu'il releverait ſes charmes & ſa beauté par de ſuperbes vêtemens; qu'elle ſerait mollement traînée dans un char, magnifique & YARICO lui répondait avec un ſon de voix enchanteur: Eh! que m'importe cet éclat emprunté; qu'ai-je à déſirer quand je ſuis avec toi? Ah, mon bien aimé! notre amour eſt né dans ces bocages, ne les quittons qu'avec la vie! des pleurs mouillaient ſon beau viſage; puis avec des tranſports inexprimables elle preſſait ſon amant contre ſon cœur en le ſuppliant de céder à ſes vœux. INKLE paraiſſait en effet y céder lorſqu'un vaiſſeau aborde ſur la rive; à ſa vue il perſiſte plus que jamais dans ſa première réſolution, & pour engager ſon amante éperdue, il lui renouvelle les plus touchantes,

les plus séduisantes promesses. YARICO consent, ils s'embarquent; à peine le sont-ils que l'intérêt se réveille dans le cœur d'INKLE & y fait naître le projet le plus atroce ; gémissant d'avoir perdu dans les flots le peu qu'il avait & de se voir ainsi privé de toutes ressources pour faire fortune, le barbare vend son amante & en reçoit froidement le prix. Qui pourrait peindre la surprise & le désespoir d'YARICO ! En vain elle se jette à ses pieds ; en vain elle les baigne de larmes; en vain elle jette vers lui des regards & pousse des cris qui attendriraient les animaux les plus féroces. En vain, pour dernier espoir, elle lui déclare qu'elle porte dans ses flancs un gage de sa tendresse... A ces mots le monstre exige du marchand, vu cet aveu, une augmentation à la somme convenue, qui lui est comptée sur le champ. L'infortunée YARICO est enchaînée & mise au fond du vaisseau parmi les esclaves. Vit-on jamais un aussi abominable homme !..... Lecteurs, rougissez d'être homme..... cette histoire est véritable.

VA DE BON CŒUR

ANECDOTE MILITAIRE.

APRÈS la malheureuse reddition d'Asti, tous les postes de la gauche du Pô ayant été attaqués, repliés ou enlevés ; le siège du château d'Alexandrie levé, & tout le pays du Tarano évacué, on oublia, dans cette évacuation, un hôpital de 200 malades établi à Alfieri. Du nombre de ces malades, était un sergent de Grenadiers du régiment de Tournaisis. Après que l'armée Française eut repassé le Tanare, ce sergent, sur-nommé *Va-de-bon-cœur*, proposa aux autres malades de se mettre en défense, & de ne se rendre qu'après avoir soutenu *pour deux liards de siège*. La proposition unanimément applaudie & acceptée, on quitte le lit, on prend les armes, on ferme les portes, & on attend l'ennemi de pied ferme.

Après quelques jours d'attente, on vit paraître un Officier Piémontais qui, à la tête d'un léger détachement, venait recevoir l'hôpital à discrétion. Il fut salué

d'un *qui vive*, soutenu d'une décharge générale de mousquetterie & d'artillerie ; car on avait trouvé dans un coin du château une vieille pièce de fer qu'on avait mise en batterie.

L'Officier Piémontais, qui s'attendait peu à une pareille réception, fut en rendre compte à M. *de Leutrum*, son Général. M. *de Leutrum* alla, pour la singularité du fait, reconnaître lui-même la place, & demanda à parlementer. *Va-de-bon-cœur*, établi, d'une voix unanime, Gouverneur de la place, déclara au Général Piémontais, que l'hôpital était changé en garnison, & en garnison déterminée à ne se rendre qu'à la derniere extrêmité ; &, pour dernier mot, qu'il ne capitulerait qu'après avoir essuyé quelques volées de canon, & vu ouvrir la tranchée ; n'en ouvrirait-on que la longueur de sa pipe.

M. de *Leutrum* assura le Gouverneur qu'il était enchanté de sa bravoure, & qu'on le servirait suivant ses desirs. En effet, on ouvrit la tranchée, & deux canons furent portés à dos de mulets devant la place.

Après deux jours de tranchée ouverte, & avoir essuyé quelques volées de canon, auxquels on répondit par un feu soutenu, le Gouverneur demanda à capi-

tuler, & tous les honneurs de la guerre lui furent accordés.

La capitulation signée, l'officier Piémontais, qui avait commandé le siége, envoya des rafraîchissemens à la garnison, & lui fit offrir tout ce dont elle pouvait avoir besoin pour son transport. Elle demanda vingt charrettes, avec lesquelles elle entra le lendemain en triomphe à Novi, alors quartier-général de l'armée Française.

La marche était ouverte par un tambour, décoré d'une béquille & d'un bras en écharpe; marchait ensuite. *Va-de-bon-cœur*, saluant de la hallebarde à droite & à gauche; suivaient les vingt charrettes chargées de malades, criant *vive le Roi*, autant que les forces le leur permettaient, & portant leur fusils par la crosse le plus haut qu'ils le pouvaient. La marche était fermée par les convalescens, marchant en ordre, sur trois de front. Enfin, pour qu'il ne manquât rien de tout ce qui pouvait annoncer les honneurs de la capitulation, une charrette, couronnée de branches de pin & de romarin, portait tous les ustenciles de l'hopital.

M. le Maréchal de *Maillebois*, qui aurait fort désiré que les Piémontais eussent

trouvé à Asti la résistance qu'il avait rencontré à Castel-Alfieri, s'empressa d'informer la Cour de la prouesse de. *Vade-bon-cœur.* L'ordinaire suivant, il reçut un brevet de nomination de ce sergent à la croix de St. Louis, & à une Aide-majorité de Brisach, avec L. 400 de pension.

UNION & *Valentin*, *autre anecdote Militaire.*

LORS du siége de Dixmude, en 1695, il y avait dans le régiment du Colonel Hamilton un Bas-Officier qui s'appellait *Union*, & un soldat nommé *Valentin.* Ces deux hommes devinrent rivaux; & les querelles particulières que l'amour fit naître entre eux, les rendirent ennemis irréconciliables. *Union*, que son grade d'Officier élevait au-dessus de *Valentin*, saisissait toutes les occasions possibles de tourmenter celui-ci & de lui faire éprouver son ressentiment. Le soldat, qui connaissait les devoirs de la discipline militaire, souffrait patiemment la mauvaise humeur de son Officier, & obéissait sans résistance : ils

furent commandés, l'un & l'autre, pou
l'attaque du château. Les Français firen
une sortie, où l'Officier *Union* reçut u
coup de feu dans la cuisse : il tomba : &
comme les Français pressaient de toute
parts les troupes Alliées, il était sur l
point d'être foulé aux pieds. Dans c
désastre, il apperçut *Valentin*, son ennemi
& lui cria : Ah, *Valentin*, tu m'aban
donnes ?

Valentin courut aussi-tôt à lui, & au
milieu du feu des Français, il ne craignit
point de l'enlever & de le mettre sur son
dos. Il le transporta ainsi jusqu'à la hau
teur de Salsine. Dans cet endroit, u
boulet de canon tua *Valentin*, sans toucher
l'Officier : *Valentin* tomba sous le corps
de son ennemi qu'il venait de sauver.
Celui-ci oubliant alors sa blessure, se
releva en s'arrachant les cheveux, & se
rejettant aussi-tôt sur le cadavre de son
bienfaiteur, il s'écriait : „ Ah, *Valentin* !
Valentin ! est-ce pour moi que tu meurs,
pour moi qui te traitais avec tant de
barbarie ? Je ne pourrais jamais te survi-
vre.... Je ne le veux pas..... Non “. —
Il fut impossible de séparer *Union* du
cadavre de *Valentin*. On l'enleva tenant
toujours embrassé le corps de son bien-
faiteur ; &, pendant qu'on portait ainsi

l & l'autre, leurs camarades, qui connaissaient leurs inimitiés, pleuraient à la de douleur & d'admiration. Lorsque on fut ramené dans sa tente, on pansa, gré lui, la blessure qu'il avait reçue ; s, le jour suivant, ce malheureux Offi-, appellant toujours *Valentin*, expira ablé de regrets.

TRAIT HISTORIQUE.

UN crocodile monstrueux s'était refu- dans une caverne, située au bord n marais, au pied du mont St. Etienne, deux milles de Rhodes. Il en sortait ivent pour chercher sa proie. Il man- it des moutons, des vaches, quel- efois des chevaux, quand ils appro- aient de l'eau : on se plaignait même 'il avait dévoré de jeunes pâtres qui rdaient leurs troupeaux. Plusieurs Che- liers, des plus braves du Couvent, différentes fois & à l'insçu les uns des tres, sortirent séparément de la ville ur tâcher de le tuer : mais on n'en vit venir aucun. Comme l'usage des armes

à feu n'était point encore inventé, & que la peau de cette espèce de monstre était couverte d'écailles à l'épreuve des flèches, & des dards les plus acérés, les armes, pour ainsi dire, n'étaient pas égales, & le serpent les avait bientôt terrassés. Ce fut le motif qui obligea le Grand Maître à défendre aux Chevaliers de tenter davantage une entreprise qui paraissait au-dessus des forces humaines. Tous obéirent, à l'exception d'un seul Chevalier de la Langue de Provence appellé *Dieu donné de Gozon*; qui, malgré cette défense, & sans être épouvanté du sort de ses confrères, forme secrettement le dessein de combattre cette bête carnacière, bien résolu d'y périr, ou d'en délivrer Rhodes. On attribua cette résolution au courage déterminé de ce Chevalier. D'autres prétendent qu'il y fut engagé par des railleries qu'on fit dans Rhodes de son courage. Quoi qu'il en soit des motifs qui le porterent à tenter cette aventure, il passa en France & se retira dans le château de Gozon, qui subsiste encore aujourd'hui dans le Languedoc.

Ayant reconnu que le terrible animal qu'il voulait combattre n'avait point d'écailles sous le ventre, il forma sur cette

observation le plan de cette entreprise. Il fit faire en carton une figure de cette bête énorme, d'après l'idée qu'il en avait conservée; & il tâcha, sur-tout, qu'on en imitât la couleur. Il dressa ensuite deux jeunes chiens dogues à courir à ses cris, & à se jetter sous le ventre de ce simulacre, pendant que monté à cheval, couvert de ses armes, & la lance à la main, il feignait de son côté de lui porter des coups en divers endroits.

Les dogues dressés, le Chevalier se rendit à Rhodes. Le lendemain de son arrivée, il monte à cheval, marche droit au marais & au repaire du serpent qui au bruit qu'il faisait, accourut, la gueule ouverte & les yeux étincelans, pour le dévorer. Gozon lui porta un coup de lance que l'épaisseur & la dureté de ses écailles rendirent inutiles. Il se préparaît à redoubler ses coups; mais son cheval, épouvanté des sifflemens & de l'odeur du monstre refuse d'avancer, l'intrépide Chevalier se jette à bas, suivi de ses deux dogues qui s'attachent au ventre du serpent, & pendant qu'ils le déchirent par de cruelles morsures, il lui enfonce son épée jusqu'à la garde, dans un endroit qui n'était point défendu par des écailles; le monstre mort, tombe sur

le Chevalier, qui ne ſe retire pas ſans peine de deſſous cette horrible bête.

ORIGINE du *Prieuré des Amans.*

L'Anecdote ſuivante prouve toujours plus à combien de malheurs expoſe un amour inconſidéré.

Un Seigneur avait une fille, nommée Genevieve, que toutes les Chroniques du tems nous peignent comme un miracle de beauté. Baudoin, jeune Chevalier, avait ſu lui plaire, en était aimé. Sans fortune, il ne pouvait aſpirer à ſon Amante. Mais l'Amour le lui faiſait oublier. Le père ſurprend Baudoin avec Geneviève; indigné, il va lui percer le cœur, ſa fille ſe jette à ſes pieds, les inonde de larmes, demande grace pour ſon Amant, & menace de s'oter la vie ſi elle n'eſt pas exaucée.— Le Seigneur, un peu attendri du déſeſpoir de ſa fille, montre du doigt une colline voiſine de ſon château, & s'adreſſant à Baudoin,

Baudoin, lui dit : tu as été assez téméraire pour oser lever les yeux sur ma fille ; eh bien ! sois son époux, mais aux conditions que tu la porteras jusqu'au sommet de ce petit mont sans t'arrêter, & que le moindre repos te la fera perdre pour toujours... Le jeune Chevalier à peine le laisse achever, vole à sa maîtresse, l'emporte dans ses bras, s'élance vers la colline, en s'écriant : *je te posséderai, je te posséderai* ! Un grand nombre d'assistans faisaient les vœux les plus ardens pour son succès Il avait des ailes ; le cœur de son amante palpitait contre le sien. Je tremble, lui disait-elle. Oh ! tu n'arriveras pas, tu ne pourras arriver au sommet.— Tu ne connais donc pas le pouvoir de l'amour, ô mon adorable Genevieve ! j'atteindrais jusqu'au Ciel. Les vœux redoublaient pour ce couple aimable, on excitait Baudoin par des applaudissemens... Ses forces se ralentissent, il commence lui-même à s'en appercevoir. Chere amante, parle-moi, lui disait-il, parle-moi, répète-moi que tu m'aimes, attache tes yeux sur les miens, je m'élèverai au-dessus de l'humanité. Cependant la nature l'abandonnait ; l'amour seul pouvait le soutenir encore. Baudoin n'était plus un homme.... des cris s'élevaient de la part des spectateurs,

on l'encourageait, on le plaignait, on le félicitait, on frémissait qu'il ne succombât avant d'arriver au sommet. . Il y parvient, mais, aussi-tôt, succombant à ses efforts, il tombe avec son précieux dépôt, qu'il semblait tenir embrassé comme le monument de sa victoire. Une acclamation universelle se fait entendre : *Il est vainqueur, il est vainqueur* ! Mon amant, tout ce que j'aime, s'écrie à son tour Genevieve, sera donc mon époux ! Elle se précipite dans son sein, elle lui adresse les paroles les plus touchantes.. Il ne répond point.... O ciel ! dit-elle avec un cri d'effroi, il ne serait plus ! Il aurait succombé à la fatigue ! il serait mort ! Ces mots passent de bouche en bouche ; la consternation est sur tous les visages ; tous les yeux sont fixés sur le sommet de la colline. Genevieve continue à tenir embrassé son amant ; ses baisers, ses larmes l'ont ranimé ; il ouvre un œil presqu'éteint, & d'une voix défaillante dit : je meurs, Genevieve, que du-moins sur mon tombeau on me donne le nom de ton époux ! Cette idée me console... La joie la plus vive éclatait parmi les spectateurs. Il vit encore, il vit encore, se disait-on, graces en soient rendues à Dieu.... Bientôt cette allégresse se change en une consternation

générale. Un cri affreux de Geneviève annonce que Baudoin n'eſt plus.... On la voit ſe jetter de-rechef ſur le corps de ſon amant; on veut l'en ſéparer.... Elle a rendu ſon ame à ſon Créateur! La douleur, les remords, le déſeſpoir de ſon père furent à leur comble. — On relève les reſtes glacés de ces deux amans, on les dépoſe, en pleurant, dans le cercueil; la piété vient conſacrer les ſentimens de la nature.— On érigea ſur cette hauteur une chapelle. Le père déſirant expier, en quelque ſorte, ſa cruauté, y fit élever un tombeau; il ordonna que ceux qu'il avait voulu ſéparer pendant leur vie, y fuſſent réunis après leur mort. Ce lieu a porté, depuis, le nom de *Prieuré des deux Amans*.

LE SAVETIER DE **.

IL y a quelques années que dans une petite ville de France un Savetier & ſa femme, plongés dans la plus grande indigence, en ſortirent par un de ces événemens qu'on a de la peine à croire.

Ils avaient ſix enfans : une longue maladie avait éloigné les pratiques de l'infortuné artiſan; il avait dû vendre

preſque tout ſon ménage, pièce après pièce, pour ſubvenir aux beſoins preſſans de ſa famille ; plus d'une fois il avait été réduit à la cruelle extrêmité de laiſſer ſes enfans lui demander preſque tout le jour inutilement quelques bouchées de pain ; jamais la miſère n'avait encore autant fait ſouffrir ; lorſqu'au milieu d'une telle poſition ſa femme vint à accoucher. Elle n'avait pour tout lit qu'une botte de paille ; ſon mari était ſur un vieux coffre, livré aux réflexions les plus douloureuſes; ſes ſix enfans dormaient étendus ſur un plancher fâle & humide ; le nouveau né pleurait ; la mère gémiſſait ſur le ſort qui l'attendait ; c'était minuit, la faible & pâle lueur d'une lampe éclairait ce tableau déchirant. Tout d'un coup le Savetier ſe lève, jette un coup d'œil du côté d'un Couvent voiſin, prend l'enfant nouveau né, dit à ſa femme d'un air ſuppliant & les yeux remplis de larmes : *Dieu me le pardonnera ! ma femme, ma pauvre femme ! pardonne le moi de même !* Il ſort, court au Couvent, tire le cordon de la cloche, poſe près de la porte ſon enfant enveloppé de quelques guenilles & ſe met à revenir promptement chez lui. La patrouille ſe trouve là, elle l'arrête, le prend pour un voleur ; la porte du

Couvent s'ouvre, de la lumière paraît & l'on voit à l'entrée deux enfans qui dormaient. On demande au détenu si ce n'eſt pas lui qui les a expoſés; il convient d'en avoir apporté un. On lui ſoutient qu'il a apporté les deux, on les lui met ſur les bras, on le renvoye chez lui en l'accablant de reproches de ce qu'il avait voulu charger de la ſorte la Communauté religieuſe. Etourdi, écraſé, il reſte muet de douleur & revient auprès de ſa femme. Que l'on juge de la ſurpriſe de cette dernière en le voyant chargé de deux enfans. Il lui raconte ſa cruelle aventure, ſe répand en longs & douloureux gémiſſemens ſur la fatalité du ſort; ſa femme cherche à le conſoler, lui dit „ mon ami, c'eſt-là un enfant que la Providence nous confie, elle nous donnera les moyens de le nourrir; viens, approche, que je lui donne le ſein. „ Ils défont ſes langes & y trouvent un portefeuille qui contient pour vingt mille livres de bijoux, & d'effets ſur le tréſor public.

Ils ont acheté une jolie ferme, s'y ſont établis, cultivent leur terre; &, dans ce moment, ſont parvenus à un état de bonheur & de proſpérité auquel tous les honnêtes gens du pays ont pris part avec le plus vif intérêt, & la plus grande ſenſibilité.

LE GROS LOT.

UN petit épicier d'Utrecht avait gagné environ quarante mille florins par ſa conſtance à ne pas bouger de ſa boutique, durant une trentaine d'années, & en ſe refuſant preſque toujours le néceſſaire. Soutenu dans la pratique de ſon avarice par une vieille chambrière il lui donnait à peu près toute ſa confiance, & même ſoignait les infirmités qu'elle avait, comme un ulcère au bras, un cautère à la jambe, des maux de yeux, &c. Un jour cette vieille dégoutante ſe laiſſe perſuader, par ſa voiſine, de hazarder un billet à la loterie. Bientot elle s'en repent amèrement, & dévorée de remords, elle avoue ſon imprudence à ſon maître. Celui-ci la tance fortement & fruit, néanmoins par lui promettre de s'informer du ſort du billet. La loterie le tire, la vieille a un lot de 40 mille florins. Notre épicier réfléchit qu'en épouſant ſa chambriere il doublera ſa fortune; lui cache la bonne nouvelle qu'il a à lui annoncer; la fait mettre à table, le ſoir, à ſes côtés, lui diſant qu'il voulait la recompenſer dans peu de

ſes ſervices ; le lendemain il prend une ſeconde ſervante, donne une chambre propre à la première ; le troiſieme jour il lui dit : nos caractères ſe conviennent, vous n'avez pas de fortune, je vous offre ma main. Elle l'accepte avec joye. Au retour de l'égliſe le nouvel époux affectant, un ton indifférent dit à ſa chère moitié, il faudra pourtant que je m'informe de ton billet.--- JE L'AI VENDU, mon tendre ami. ---- L'épicier eſt frappé comme d'un coup de foudre, il tombe ſans ſentiment ſur le pavé.....

HISTOIRE

d'Ibrahim, riche Muſulman.

USBEC, riche Muſulman, voyant approcher ſa fin fit venir ſon fils unique auprès ſon de lit. „ Mon fils Ibrahim, lui dit-il, ma mort va te laiſſer de grands biens ; fais en un bon uſage, diſpoſes en avec économie, mépriſe les flatteurs, défie toi de tes paſſions.... Cependant, dans le cas où tu n'aurais pas ſuivi mes conſeils, que tu aurais conſommé ta fortune par une folle diſſipation, il te reſ-

tera encore une reſſource, tu n'aurais qu'à la chercher dans le pavillon qui eſt à la partie orientale de mon jardin, du côté du fauxbourg de la Moſquée. Mais jure-moi par notre ſaint Prophète, de ne pénétrer dans ce pavillon, que dans le cas où tu aurais réellement beſoin de grandes reſſources. „

Usbec mourut le lendemain. Son fils Ibrahim fut d'abord inconſolable, puis il commença à ſe livrer à quelques diſtractions, & finit par ſe jetter dans le tourbillon des plaiſirs. Il était jeune, bon, honnête & crédule; ſa faibleſſe, ſa bonne foi l'entraînerent dans des dépenſes, qui, au bout de deux ans, dévorerent ſon immenſe héritage. Il en eut été dans le déſeſpoir, ſi, il faut le dire, la promeſſe que ſon père lui avait faite, de grandes reſſources dans le pavillon du jardin ne l'avait pas ſoutenu. Peut-être même l'eſpoir de ces reſſources avait-il beaucoup contribué à ſa ruine.

Ibrahim, à la veille d'abandonner ſa maiſon & ſon jardin à ſes créanciers, dirigea ſes pas vers le pavillon où il devait trouver la fin de ſes malheurs; il y entre avec la plus vive émotion, le parcourt des yeux, & n'y trouve qu'un vieux coffre, dont il force avec facilité la porte;

il l'ouvre, & n'y trouve qu'une corde avec un billet, contenant les mots suivans „ *Une conduite auſſi extravagante n'eſt pas digne d'une autre reſſource.* „ Debout, devant ce coffre ouvert, les yeux fixés deſſus, le cœur dévoré de remords, Ibrahim finit par ſe livrer à tout ce que le déſeſpoir a de plus affreux. Non, aſſurément, dit-il, non il ne me reſte d'autre reſſource. O mon père! que vous aviez raiſon! Il s'élance ſur la fatale corde, ſe la met au cou, l'attache à un fort crochet qui était au milieu du plafond, & ſe pend... Le poids de ſon corps entraîne le crochet, le plafond ſe rompt, & il en tombe une quantité immenſe de ſequins. Ibrahim ſtupéfait, ravi, eſt immobile, Revenu à lui, il recueille cet or, & inſtruit par l'expérience, fut économe & ſut faire de ſes nouvelles richeſſes un uſage qui le rendit heureux lui & ſes alentours.

ANECDOTE,

Sur le danger qu'offre la chair humaine corrompue.

DE toutes les corruptions celle de la chair humaine eſt la plus dangereuſe. En voici un effet bien étrange que rapporte

Garcillaſo de la Véga, dans ſon hiſtoire des guerres civiles des Eſpagnols dans les Indes. Il obſerve d'abord que les Indiens des isles de Barlovanto envénimaient leurs flêches, en mettant les pointes dans des corps morts ; & il ajoute enſuite „ Je rapporterai ce que j'ai vu arriver de l'un des quartiers du corps de Carvajal qu'on avait mis ſur le chemin de Collaſuyn, qui eſt au midi de Cuſco. Nous ſortimes un dimanche, pour aller à la promenade, dix ou douze écoliers que nous étions, tous métis, c'eſt-à-dire fils d'Eſpagnols & d'Indiennes, dont le plus âgé n'avait pas douze ans. Ayant apperçu à nos pieds un des quartiers du corps de Carvajal, nous l'examinames & vimes que c'était une de ſes cuiſſes dont la graiſſe était coulée à terre. La chair en était verdâtre & toute corrompue. Comme nous regardions cet objet funeſte, l'un des plus hardis d'entre nous ſe mit à dire : je gage que perſonne ne l'oſerait toucher ; un autre dit *que ci*. Enfin le plus hardi de tous qu'on appellait Barthelémi Monadero, croyant faire une action de courage, enfonça le pouce de ſa main droite dans cette cuiſſe corrompue, & où il entra tout entier. Cette action nous étonna tous, ſi bien que nous nous éloi-

gnames de lui de peur d'en être infectés, en lui criant : *ô le vilain* ! Carvajal te payera de ton effronterie.

Cependant il s'en alla droit à un ruisseau qui était là, tout auprès, où il se lava la main plusieurs fois, & la frotta de boue, puis s'en retourna au logis. Le lendemain il revint à l'école, où il nous montra son pouce qui était extrêmement enflé ; mais sur le soir toute la main lui vint grosse, jusqu'au poignet ; & le jour d'après qui était le mardi, elle s'enfla jusqu'au coude, tellement que la nécessité le contraignit d'en dire la cause à son père. L'on appella dabord les Médecins qui lui bandérent étroitement le bras & le lierent au-dessus de l'enflure, y apportérent tous les remèdes qu'ils jugèrent pouvoir servir de contre-poison. Avec tout cela, néanmoins, peut s'en fallut que le malade n'en mourut, & il n'en échappa qu'après avoir été quatre mois dangereusement malade.„

On en doit conclure combien les jeunes gens peuvent nuire à leur santé en s'exposant sous quelque motif que ce soit aux effets des matières fétides & corrompues. Il faut s'être trouvé dans des circonstances bien particulières, ou avoir oublié les tems de sa première jeunesse pour ne pas se rappeller des étourderies, des imprudences

BIBLIOTHÈQUE
DU PÈRE DE FAMILLE.
LECTURES VARIÉES, II. PARTIE.

Contenant diverſes petites anecdotes, différens morceaux de poëſies, quelques bons mots, &c. &c.

LE ſuccès de la Tragédie de Cléopatre fut douteux à la première repréſentation; cependant un chef-d'œuvre du célèbre Vaucanſon, fait exprès pour ſervir dans cette pièce avait attiré du monde au ſpectacle. C'était un ſerpent automate que tenait Cléopatre à la main & qui ſifflait au moment où elle ſe fait piquer par lui. L'on demandait à un homme d'eſprit ce qu'il penſait de cette tragédie, je ſuis du ſentiment du ſerpent, répondit-il.

Une nouvelle recrue avait ordre de garder le paſſage d'un petit pont; un ſoldat ennemi en approche; la nouvelle recrue croit faire merveille en tombant

deſſus & lui diſant : je te fais priſonnier. Mais le ſoldat le faiſit lui-même, le met ſur ſes épaules & l'emporte à ſon quartier qui était voiſin. La ſentinelle voit de loin ſon Lieutenant & lui crie : A moi, mon Officier, à mon ſecours ; je viens de faire un priſonnier & ce coquin-là m'emporte.

Pluſieurs Lords étant dans une taverne, à Londres, à manger de la ſoupe de tortue, virent, enſemble, tomber un homme dans la rue, avec tous les ſymptômes de l'apoplexie. La manie des gageures, faites à tout propos, les porta d'abord à s'écrier : parions qu'il ne vivra pas vingt minutes. — Cinquante guinées qu'il n'ira pas un quart d'heure. — Cent qu'il ne vivra pas dix minutes. — Cent qu'il eſt déja mort. — Cent qu'il reſpire encore. Tous les paris ſont en même tems propoſés & acceptés. L'un de ceux qui avaient gagé que l'homme n'était pas mort, ſortit précipitamment, ſe joignit aux bonnes gens qui, ſans faire de gageures, le ſecouraient de leur mieux, & lui mit ſous le nez un flacon de ſels. Le plus âpre des parieurs pour la mort accourt, le retient, en s'écriant : Je le crois bien que vous gagnerez avec vos maudits ſels. Songez donc que les paris ſont forts. Vous allez chan-

ger l'état de la queſtion. Apprennez, Monſieur, que votre procédé n'eſt point *honnête* : » — Quand l'or eſt tout, le mot » *honnête* prend de ſingulières acceptions.

Un jeune étourdi ne faiſait que d'arriver de Paris, & ſe vantait dans une table d'hôte, à Montpelier, d'avoir ſoutenu une grande intimité avec diverſes femmes, entr'autres avec une qu'il nomma. Un militaire placé à l'autre extrêmité de la table, ſe leve les yeux étincellans de fureur &, d'une voix forte & altérée par la violence de l'indignation & de la colère, il s'écrie : Tu en as menti : infâme calomniateur, c'eſt de ma ſœur dont tu parles ! » L'Aſſemblée frémit de la ſcène enſanglantée qui allait avoir lieu.... C'eſt votre ſœur, repond notre étourdi, c'eſt votre ſœur ! Ma foi tant mieux, cela m'apprendra à ne plus mentir — L'officier de ſe calmer ſur le champ, & l'aſſemblée d'admirer la préſence d'eſprit du jeune homme.

Trenck ayant répondu avec fermeté aux inſultes que s'était permis, à ſon égard, le Général *Kruſemarck* qui le viſitait dans ſa priſon, ce dernier lui dit en ſortant : " On apprendra bientôt à l'oiſeau à ſiffler autrement ». L'effet ſuivi de près

cette menace. Il y eut ordre d'empêcher le Baron de *Trenck* de dormir, & pour cet effet, de l'éveiller tous les quarts d'heure. Ce nouveau genre de tourment lui parut, comme tant d'autres, insupportable dans les commencemens : mais ce qui prouve combien l'habitude a de pouvoir sur notre existence, combien elle peut adoucir le sort des malheureux; c'est, que ce célèbre prisonnier s'habitua tellement à cet affreux supplice, qu'il n'en fut plus un pour lui, & qu'il trompait la férocité de ses persécuteurs, en leur répondant en dormant.

Un payſan, veuf de ſa première femme, qu'il avait tendrement aimée, fut obligé d'en prendre une ſeconde. Au milieu de la fête des nôces, comme on allait s'aſſeoir pour le feſtin; partageant lui-même toute la joie des convives : Ah ! s'écria-t-il, il ne manque ici que la défunte.

Le Général qui commandait les troupes Anglaiſes, lors du ſiège de Cadix en 1702, leur adreſſa cette harangue. Elle eſt courte & ſinguliére ; " Anglais, leur dit-il, qui mangez tous les jours de bon bœuf & de la bonne ſoupe, ſouvenez-vous que ce ſerait le comble de l'infâmie de vous laiſſer battre par cette canaille d'Eſpagnols qui ne vivent que d'oranges & de citrons ". Ces expreſſions peu

élevées, mais rendues avec beaucoup de vivacité & de franchiſe firent ſur la multitude une impreſſion étonnante.

Un gentilhomme Napolitain ſoutint quatre duels, pour aſſurer que le *Dante* valait mieux que l'*Arioſte*. Cet enthouſiaſte du *Dante*, étant au lit de mort, s'écria douloureuſement : hélas ! je n'ai pourtant lu ni l'un ni l'autre.

Une Elégante de Paris, chauſſée pour la première fois par le cordonnier à la mode, s'apperçut que, dès le premier jour, ſes ſouliers s'étaient déchirés : elle fait venir le cordonnier, & lui marque ſon mécontentement. L'ouvrier prend le ſoulier crevé, l'examine avec une attention ſérieuſe ; & après avoir longtems réfléchi ſur la cauſe de cet accident : *Je vois ce que c'eſt*, dit-il enfin, en branlant la tête, *Madame aura marché*.

Le Mandarin *Ziou-Zioung*, orgueilleux de pouvoir étaler une robe toute couverte de pierreries, fut un jour abordé par un vieux Bonze craſſeux, qui le ſuivit dans pluſieurs rues, s'inclinant ſouvent devant lui & le remerciant de ſes bijoux. Qu'eſt-ce que ce gueux veut dire ? s'écria le Mandarin, jamais je ne lui en

donnai ! Il eſt vrai, repliqua le Bonze, mais vous me les faites voir ; & c'eſt-là tout l'uſage que vous pouvez en faire vous-même. Il n'y a donc point de différence entre nous, excepté cependant, que vous avez l'embarras de les étaler, & de les garder ; ce qui eſt une charge que je vous abandonne volontiers.

Monteſquieu diſputait ſur un fait avec un Conſeiller du Parlement de Bordeaux ; celui-ci, après pluſieurs raiſonnemens débités avec feu, dit : Monſieur le Préſident, & cela n'eſt pas comme je vous le dis, je vous donne ma tête. „ Je l'accepte, répon- „ dit froidement Monteſquieu, les petits „ préſens entretiennent l'amitié „.

Un uſage ſingulier de la Société charitable des Juifs de Berlin, mérite d'être connu. Outre la ſomme à laquelle chaque Membre eſt taxé, ils ont, dans leur ſalle d'aſſemblée, un tronc où chacun jette tout ce qu'il veut, & qui ne s'ouvre que tous les trois mois, à moins qu'il ne ſoit rempli avant ce terme. Quand un de leurs Confrères, riche ou pauvre, tombe malade, ou qu'il ſe trouve dans une circonſtance qui demande quelque dépenſe extraordinaire, comme naiſſance d'enfans, mort, ou mariage, on lui remet ce tronc

fermé & cacheté, avec une bourse contenant une certaine somme ; on lui laisse l'un & l'autre pendant 24 heures. S'il ne veut pas prendre tout ce qui est dans la bourse, il est obligé de mettre le reste dans le tronc ; il y met le tout, s'il ne veut rien prendre dans la bourse. S'il est riche, non-seulement il ne prend rien, mais il met encore de l'argent dans le tronc, de sorte que quand il rend, le lendemain, le tronc & la bourse vide, on ne peut jamais savoir s'il a pris ou donné de l'aumône.

Un riche Négociant de Bordeaux reçut en 1791 une Lettre, dans laquelle un de ses correspondans de Hambourg lui envoyait le signalement d'un homme, qu'il disait lui avoir volé quarante mille livres en numéraires, & lequel, ainsi qu'il venait de l'apprendre, était à Bordeaux, où on le voyait souvent à la Bourse. Il finissait en le priant avec instance de ne point ébruiter l'affaire, parce que le voleur était un de ses parens ; mais de l'inviter à dîner, de l'engager à restitution, &, s'il en venait à bout, de lui compter en espèce la somme de 5000 liv. Le Bordelais ne manqua point en conséquence d'examiner avec attention tous les visages qui parurent à la Bourse, ayant à la fin rencon-

tré celui qu'il cherchait, il exécuta de point en point la commission. L'étranger accepta. Quand la nappe fut levée & qu'ils se trouvèrent seuls, le Négociant lui déclara qu'il était instruit du vol dont il s'était rendu coupable, & qu'il avait ordre de le contraindre à s'en dessaisir. Celui-ci parut très-étonné, très-confus, & le suppliant au nom de Dieu, de ne pas le perdre, il lui dit, qu'il était prêt à faire ce qu'on exigeait de lui, mais qu'il n'avait plus les espèces, ayant depuis son arrivée à Bordeaux changé la somme en assignats, pour la rendre plus portative. Il tira son porte-feuille, remit pour quarante mille livres d'assignats de mille livres chacun. Le Négociant satisfait, lui donna en espèces les cinq mille livres qu'il avait ordre de lui laisser, & le laissa partir. Ayant ensuite examiné avec ses Commis les quarante assignats qu'il venait de recevoir, il a reconnu qu'ils étaient faux, & a fait courir envain après le filoux.— Il s'est hâté d'écrire à Hambourg, d'où il a obtenu la triste certitude que la signature de son correspondant avait été contrefaite, & que ce tour était l'ouvrage d'une société de fripons qui a des membres dans les principales places de commerce de l'Europe.

Il existe dans le nord d'Irlande, sur les bords d'une rivière, une pierre, avec l'inscription suivante, qui paraîtra curieuse, & qui sans doute avait été mise dans l'intention de servir aux étrangers qui passaient par ce chemin. *Il faut observer que lorsque cette pierre est sous l'eau, il n'est pas prudent de passer à gué cette rivière.* Cette inscription est à peu près semblable à celle de ce fameux poteau qui fut placé, par ordre de l'Inspecteur des routes & chemins, il y a quelques années, dans le Comté de Kent : *Ce sentier conduit à Feversham ; passans, si vous ne savez pas lire, vous ferez mieux de suivre la grande route.*

Dans quelques endroits en Hollande, si un homme fort, & en état de travailler, fait le métier de mendiant, on le saisit, on le descend dans un puits, & on lâche un robinet. Pour ne pas être submergé, il pompe. Dieu sait avec quel courage ! Au bout de quelques heures, on le retire, honteux & fatigué ; puis on le renvoye avec cette leçon de travail, dont il manque rarement de profiter.

Une femme d'un certain âge, ayant la prétention de paraître jeune, & son fils, franc & loyal militaire, sont présentés à Louis XV. Quel âge avez-vous, Madame,

dit le Roi ? J'ai quarante ans, répondit-elle avec assurance, ne se faisant pas scrupule de céler quinze à vingt ans de son âge. — Et vous, Monsieur ? J'ai l'âge de ma mère répond l'officier, trop vrai pour se prêter au mensonge de sa mère en se disant plus jeune.

Un Peintre, Artiste connu par ses talens, peignait Madame **. Il rendait fidèlement sur la toile les attraits vieillis, tous les petits boutons, toutes les nombreuses difformités qu'on prétendait transmettre à la postérité. Le pinceau de l'artiste était d'une exactitude assommante. Madame ** jette un coup d'œil sur le portrait, fait un cri d'effroi & d'indignation : *O ciel* s'écria-t-elle, *quel apprenti a broyé vos couleurs, & où les achetez-vous donc ?* — *Madame*, répond le Peintre, irrité de cette apostrophe & reprenant ses couleurs & ses pinceaux, elles ont été broyées, elles ont été achetées dans le même magazin où vous vous fournissez des vôtres.

On ne saurait croire combien de désagrémens éprouve un peintre de portraits. Une Dame était furieuse contre son peintre parce qu'il lui avait mis du noir sous le nez : j'ai cherché lui dit-elle à voir cette

tache, j'ai même pris deux flambeaux dans mes mains pour la mieux voir & je n'en ai pas trouvé la moindre trace. – Un artiſte célèbre s'apperçut en faiſant le portrait d'une femme que dès qu'il travaillait à la bouche elle grimaçait, elle mettait ſes lèvres dans la plus grande contraction, afin de paraître avoir la bouche plus petite. Impatienté de ces mines: ne vous gênez pas, Madame, dit-il, gravement, tant ſoit peu que vous le vouliez je n'en mettrai pas du tout.

Un jeune homme chargé d'un vieillard qui était tombé en faibleſſe, & qu'il portait dans ſon quartier fut rencontré par un cabriolet & une groſſe charrette dans une rue étroite & mal unie : allarmé du danger qui le menaçait, il pria le conducteur du cabriolet de le laiſſer paſſer. L'homme au cabriolet le regarde, & allonge un coup de fouet à ſon cheval. L'animal s'élança, le jeune homme & le vieillard furent jettés dans l'encoignure d'une borne. Heureuſement ils en furent quittes le premier pour la peur, le ſecond par une forte contuſion à la cuiſſe.

Quinze jours après, ce même jeune homme regagnant ſon logis, à neuf heures du ſoir, à l'aide d'une béquille, vit un

homme ivre perdre son équilibre, & tomber au milieu de la rue. Un cabriolet dont le cheval venait au galop, eut le tems d'arriver sur l'ivrogne avant que le jeune homme eut celui de le secourir; le cabriolet s'arrête tout court. Dieu soit loué, dit-il, en lui-même, voici un brave homme qui aime mieux perdre une minute qu'écraser un piéton. L'ivrogne enlevé du milieu de la rue, le cabriolet repartit comme un éclair. Ce cheval était sans guide, son maître le suivait en faisant ses efforts pour l'atteindre.

Antoine de Grammont surprit un jour le Cardinal de Richelieu qui s'exerçait dans son cabinet à sauter contre un mur. Un courtisan moins délié que lui eut été sans doute fort embarrassé de se trouver avec un Ministre du caractère de Richelieu témoin d'une occupation si contraire au sérieux de sa dignité; mais il s'en tira en homme d'esprit. Je parie, dit-il au Cardinal, que je saute aussi bien que votre Eminence. Aussi-tôt, quittant son habit, il se mit à sauter avec le Ministre.

Ce trait rappelle celui de Henri IV, qui, surpris par un ambassadeur étranger à jouer à califourchon avec ses enfans se

contenta de lui dire: M. l'Ambaſſadeur avez-vous des enfans ? — Oui, Sire. — Eh bien dans ce cas je vais continuer.

Pierre Stupe ſollicitant Louis XIV pour avoir les appointemens des Officiers Suiſſes qui n'avaient pas été payés depuis longtems, Louvois qui était préſent dit au Roi. " Sire, on eſt toujours preſſé par les Suiſſes, ſi votre Majeſté avait tout l'argent qu'Elle & les Rois ſes prédéceſſeurs ont donné aux Suiſſes on pourrait paver d'argent une chauſſée de Paris à Basle ». Cela peut être, repliqua ſur le champ le Général Suiſſe ; mais auſſi ſi votre Majeſté avait tout le ſang que les Suiſſes ont répandu pour le ſervice de la France, on pourrait faire un fleuve de ſang de Paris à la ville de Basle. — Le Roi, frappé de cette réponſe, ordonna à Louvois de faire payer ſur le champ les Suiſſes.

Deux filles d'un père très-riche, mais encore plus avare, conçurent le projet de le faire contribuer à une bonne œuvre dont l'objet était important. Le père Renaud de l'oratoire devant prêcher ſur l'aumône ces filles engagèrent leur père à aller entendre ce prédicateur célèbre. Au retour elles lui demandèrent comment

il avait trouvé son sermon. Admirable, mes enfans, admirable, répondit cet étrange vieillard, les yeux encore humides d'attendrissement; jamais on n'a rien dit de plus touchant pour engager à faire l'aumône, en vérité, mes filles, cela donnerait envie de la demander.

M. de Cussi, Député à l'Assemblée nationale, y présenta le brave CABIEU, dont l'intrépidité méritait bien d'être connue.

Le 12 Juillet 1762, une escadre anglaise vint mouiller à l'entrée de la nuit, dans la rivière d'Orne, sur les côtes de Normandie, dans le dessein de détruire ou d'intercepter quinze vaisseaux Français chargés de bois de construction pour Brest. Cette expédition était d'autant plus facile que les côtes étaient dégarnies de troupes. Deux coups de canon, tirés par les Anglais, jettent l'allarme dans les environs; la frayeur s'empare de tous les habitans, qui commencent par enlever & cacher leurs effets. Michel Cabieu, sergent des milices-gardes-côtes, ne s'effraye point, quoiqu'il se voit seul; il se porte sur le rivage, accompagné d'un

tambour qui bientôt le quitte ; il se poste dans un endroit d'où l'on ne peut l'appercevoir, découvre la troupe Anglaise, crie *qui vive* ? & tire sur le champ son coup de fusil ; il gagne ainsi plusieurs postes le long de la côte, & parvient à intimider l'escadre, à la faveur de la nuit ; arrivé à la hauteur d'un canal & d'un petit pont, il prend le ton d'un Commandant, ordonne à sa troupe prétendue de faire un feu de bataillon ; les Anglais se jettent ventre à terre. Alors il employe un nouveau stratagème ; il ordonne à son Aide-Major de prendre cent hommes, & de détourner le village sur la gauche pour gagner le port & attaquer l'ennemi en queue, tandis qu'il le chargerait en tête. L'ennemi intimidé se relève & se détermine à la retraite. Mais elle n'est pas assez rapide au gré de Cabieu. Il prend la caisse que le tambour avait laissée près de lui, bat la marche & frappant à coups redoublés sur un petit pont de bois, il imite par le mouvement de ses pieds celui d'une troupe nombreuse qui se précipite sur le passage. Les Anglais hâtent leur retraite. Dès que le jour parait il va reconnaître le terrein, rencontre un Officier Anglais blessé, l'emporte chez lui, & parvient à le rendre à la vie.

Si on payait, dit un Ecrivain (*) Anglais, la dette nationale de la grande Brétagne en guinées de poids, évaluées à quatre livres ſterlings par once, la ſomme peſerait cinq millions de livres. Suppoſons enſuite qu'on voulut charger cette immenſe quantité d'or dans des charrettes, que l'on mit un millier peſant ſur chacune, & que l'on prit une eſpace de quarante pieds pour la charrette attelée de deux chevaux, toute la ſomme exigerait cinq mille charrettes, qui couvriraient un chemin d'environ trente huit milles, ou douze lieues de France.

Deux perſonnes règlaient un compte de fonds dans un café à Londres, l'une d'elles ſortit de ſon porte-feuille un grand nombre de billets de banque pour ſolder; un tiers, qui aſſiſtait à leur arrangement, frappé de voir une auſſi grande quantité de billets, s'écria qu'il voudrait bien avoir à porter un fardeau de cette eſpèce, qui lui appartint, & ajouta que quelque lourd qu'il fut, il ne broncherait pas. — Eh bien, Monſieur, lui dit l'homme au

(*) Il y a plus de vingt ans que cet auteur écrivait.

porte-feuille, pour quelle ſomme imaginez-vous que vous pourriez en porter? Tous ces billets ſont de dix livres ſterlings chacun. --- J'en porterais, répondit le faiſeur de ſouhaits, plus que la banque d'Angleterre pourrait m'en fournir, & au-moins autant qu'il en faudrait pour payer la dette nationale. --- Sur cette réponſe l'autre perſonne lui offrit un pari que lui & quatre vingt-dix-neufs hommes des plus forts qu'il pourrait choiſir ne porteraient pas ſans ſe repoſer le montant de la dette nationale, ſeulement à un mille de diſtance, en billets de dix livres ſterlings chacun. La gageure fut acceptée, & il s'enſuivit un calcul, par lequel on trouva que cinq cents douze billets de banque peſant exactement une livre, il en réſultait que deux cents quarante deux millions ſterlins, qui forment à peu-près le montant de la dette nationale, pèſeraient quarante-ſept mille deux cents ſoixante-cinq livres, ce qui, ſi elles étaient diviſées entre cent perſonnes ferait que chacun devrait porter quatre cents-ſoixante-treize livres ſix onces.

Du vivant d'Anne, Reine d'Angleterre, vint à vaquer un poſte fort lucratif, à la nomination du gouvernement, &

qui fut recherché par plusieurs candidats. Le Ministre trouva que celui d'entr'eux dont les sollicitations étaient les plus pressantes, était précisément le moins capable de s'acquitter des fonctions de cet emploi. Il imagina pour s'en débarrasser, de lui proposer une question insoluble & de faire dépendre sa nomination de la réponse qu'il y ferait. En conséquence, la première fois qu'il le vit, il lui demanda s'il pouvait lui dire qui étaient les père & mère de Melchisedech, & l'assura que s'il lui donnait une réponse satisfaisante, la place lui serait infailliblement accordée. Le postulant lui rendit grace, & ne voulut qu'un jour pour préparer sa réponse. De retour chez lui, il remplit deux sacs inégaux de pièces de monnaye, frappées en divers tems; en sorte qu'il fut certain que leurs légendes renfermaient toutes les lettres de l'Alphabet. Le jour suivant il mit tout cet argent dans sa voiture, & se rendit à l'hôtel du Ministre, qui, à la vue des sacs qu'on déposait sur sa table, commença à prendre une meilleure idée de ses talens, & le reçut avec beaucoup de politesse. « Milord, dit celui-ci, le grand sac que vous voyez contient toutes les lettres qui composent le nom du père de Melchisedech; le

plus petit renferme celles du nom de ſa mère. Je ne doute pas que ſon Excellence n'ait toute la ſagacité qu'il faut pour les raſſembler ". Le Miniſtre ſatisfait, lui frappa ſur l'épaule, & jura qu'il était le plus habile Erudit qu'il eut jamais rencontré ; attendu qu'il avait propoſé la même queſtion à pluſieurs Savans, ſurtout à des théologiens, qui avaient tous avancé unanimément que Melchiſedech n'avait eu ni père ni mère. Vous m'avez prouvé le contraire, ajouta-t-il, & la place eſt à vous. — Cette aventure donna naiſſance au proverbe ſuivant, qui fut dans la bouche de tout le monde, tant que le règne de ce Miniſtre dura, lorſqu'il s'agiſſait d'un homme élevé à quelque charge importante : *il a eu la recommandation du père & de la mère de Melchiſedech.*

Quel eſt donc ce petit enfant ignoble, laid, qui a honte & n'oſe ſe montrer ? Ce petit monſtre s'appelle *Abus*. Mais donnez-vous patience, laiſſez le grandir, il acquerra plus d'aſſurance, il ne ſe cachera point, il ſe montrera même avec effronterie : alors il s'appellera *Uſage*.

Le *Haſard*, fils de la Néceſſité, eſt un vieil Aveugle imbécille qui va parcourant ſans ceſſe la terre, mené par deux

femmes d'un caractère bien opposé : l'une a nom *Prudence*, l'autre s'appelle *Folie*. Avec chacune d'elle il est père des événemens, les laisse sur son passage, & charge l'avenir de les faire développer. Ordinairement, mais non pas toujours, ils sont heureux, quand ils sont nés de la *Prudence*, & funestes quand c'est la *Folie* qui les a produits. On dit que cette dernière est bien plus féconde que l'autre, & que le vieillard l'aime davantage : c'est que la *Prudence* veut le gouverner, & qu'avec la *Folie* il croit être le maître.

Wichard, ou *Guiscard de Raron* était, au commencement du quinzième siècle, un des plus puissans Barons de la Suisse. Sa naissance était illustre, & sa noblesse se perdait dans l'antiquité. Il était Seigneur de la Vallée d'Anniours, & possedait, dans le haut Vallais, plusieurs terres & châteaux fortifiés. Ses richesses étaient immenses ; il réunissait les charges les plus importantes de ce pays, dont il était le Capitaine-Général ; son neveu *Guillaume* possédait l'Evêché de Sion.

Wichard avait amené & fourni, à ses

propres frais, à l'Empereur *Sigiſmond*, lorſqu'il paſſa en Lombardie, 100 cavaliers & 600 fantaſſins; il était allié à tout ce qu'il y avait de grand dans le pays & aux environs. Pour rendre ſa puiſſance plus ſolide, il avait acquis la bourgeoiſie de Berne, & fait une alliance avec le Duc de Savoie; il était brave & vaillant, libéral & généreux; poſſédait toutes les vertus d'un preux Chevalier. Il avait rendu des ſervices à ſon pays en pluſieurs occaſions, (entr'autres, ce fut lui qui engagea le Conſeil de Sion à faire les premiers réglemens de Police.) Avec tous ces avantages, *Wichard* négligea la faveur du peuple; cette faute cauſa ſa ruine, & celle de ſa maiſon.

Ses ennemis eurent recours, pour le perdre, à un uſage antique établi en Vallais, & dont on s'était ſervi trente-neuf ans auparavant pour détruire *Antoine de Thurn*, Seigneur de Geſtelenbourg, avec tous les ſiens: mais pour aſſurer leurs ſuccès, ils firent auparavant courir le bruit, que *Wichard* était la cauſe que le Seigneur de Chivron avait repris ſi facilement la vallée d'Oſſola; qu'il s'était vanté, que s'il avait aſſiſté le Duc de Savoie dans cette expédition, aucun Suiſſe n'en ſerait revenu; qu'il avait retenu,

par avarice, le salaire d'une partie de ceux qu'il avait mené en Lombardie; qu'il s'était emparé des Fiefs d'*Antoine de Thurn* sans en rendre compte; que pour fortifier sa puissance, il s'était appuyé d'une bourgeoisie & d'une alliance étrangère; que si l'on n'y mettait ordre incessamment, il se rendrait maitre de tout le pays, où il possédait déja un grand nombre de Châteaux fortifiés, & enfin, que c'en était fait de leur liberté. Lorsqu'ils jugerent que ces propos avaient fait impression, l'un d'eux prit un bloc de bois, qu'il tailla grossiérement en forme de face humaine : ensuite, il arracha un jeune Bouleau avec ses racines, fit entrer le bloc par le haut du Bouleau, dont il lia les branches avec des ronces & des épines, autour de cette tête.

La tête ainsi liée, était l'emblême de l'humanité affligée, souffrante, opprimée par la force; le Bouleau, celui du mal qu'il fallait arracher jusqu'à la racine. Chaque conjuré mit un clou de fer dans le tronc du Bouleau, pour marquer qu'il fallait remédier, aux maux présens, par la force. Une nuit ils attachèrent la Mazze (c'est ainsi que les Vallaisans nommaient cet appareil) à un arbre au bord du grand chemin, pour voir l'effet qu'elle

ferait

ferait ſur les paſſans. Le lendemain, lorſqu'au ſortir de la Meſſe le peuple était aſſemblé en foule, ſur la place, un des plus hardis des Conjurés délie la Mazze de l'arbre, la porte au milieu de cette place, & ſe poſte à côté d'elle. Auſſi-tôt la foule s'y porte, & les queſtions commencerent : Mazze, de quoi ſouffres-tu ? Mazze, pourquoi es-tu là ? La Mazze ne diſant mot, quelqu'un s'écria : s'il eſt ici un homme courageux, qui ſache bien parler, & aimer ſa patrie, qu'il s'avance, & ſoit l'Avocat & le parlier de la Mazze ! Sur ce propos, l'homme qui l'avait apportée, ſe tournant vers elle, dit : Mazze, ne crains plus rien, ils veulent te ſécourir ; nomme le Tyran qui t'opprime : Eſt-ce *Siliner* ? Eſt-ce *Aſperling* ? Eſt-ce *Hengarten* ? La Mazze reſte toujours immobile. Enfin, il demande : Eſt-ce *Raron* ? A ce mot, il incline la Mazze profondément, comme une ſuppliante qui demande ſecours ; &, continuant à porter la parole, dit : Hommes valeureux ! elle demande vengeance contre *Raron* ; que ceux qui veulent l'aſſiſter, lèvent la main ! Lorſque le plus grand nombre des aſſiſtans eut levé la main, on fixa auſſi-tôt le jour de l'exécution à un terme très-court. Dans l'inſtant, la renom-

mée publia, dans tout les Dixains du haut Vallais, que la Mazze voulait aller chez *Wichard*, chez l'Evêque, chez tout le parti des *Rarons*. Au jour marqué, toute la populace accourut, avec la Mazze, devant les maisons de *Wichard* qui n'étaient pas fortifiées; elles furent pillées & démolies l'une après l'autre. *Wichard* se sauva, & fut reclamer le secours de Berne. Ses compatriotes irrités de ce qu'au lieu de se soumettre, il recourait à une Puissance étrangère, coururent en foule devant ses Châteaux, les brûlerent, & les détruisirent tous; ainsi tombèrent la tour de Leuck, les Châteaux de Siders, Beauregard, Sion-Raron, & plusieurs autres.

Les Bernois voulurent venger l'injustice faite à leur Combourgeois; il en résultat une guerre qui mit la Suisse à deux doigts de sa perte. Uri & Underwalden avaient pris le parti des Vallaisans; Schweiz celui de Berne. Enfin, les Cantons neutres se portèrent pour Arbitres, & prononcerent à Evian, le 25 Janvier 1420, leur sentence, par laquelle ils condamnèrent les Vallaisans à restituer à *Wichard* ses terres; à lui payer 1000 florins de dommages; à en payer 4000 au Chapitre de Sion; 10000 à Berne pour les frais

de la guerre, & 1000 aux Arbitres. Mais *Wichard* ne se releva jamais ; il vécut encore longtems, & mourut hors de sa patrie.

J'ai porté le premier coup de coignée dans la forêt des préjugés, disait, un jour, dans une société, avec emphase, M. d'Alembert ; *Je ne m'étonne pas*, dit sur le champ une Dame de beaucoup d'esprit, *si depuis très longtems il nous vient tant de fagots de votre part.*

L'abeille vit ordinairemennt.	1 An.
Le grillon	10
L'araignée	1 & plus.
Le scorpion	1 & plus.
L'écrevisse de rivière . . .	20
La murène.	60
La carpe.	100 à 150.
Le brochet.	40 & plus.
Le crocodile	100 & plus.
La tortue	100 & plus.
La poule	10
Le paon	24
Le rossignol & l'alouette .	16 à 18

Le ſerin de Canarie vivant ſeul	22
nichant chaque année	10
La vache, le loup, le porc, le daim, l'ours.	20
Le pinçon	23
L'autour	40
L'oie	50
Le cigne	100 & plus.
L'aigle	100 & plus.
Le perroquet	100 & plus.
Le lapin	8 à 9 ans.

Le Diamant qu'avait Charles le téméraire à la bataille de Grandſon était regardé alors, en 1476, comme le plus beau diamant de l'Europe. Il fut trouvé par un ſoldat, à Vaumarcus; ce ſoldat le vendit pour un florin. Barthelémi de Mai, l'ayant enſuite acheté pour cinq mille florins, le revendit à Guillaume de Diesbach, pour cinq mille quatre cents, & celui-ci à des marchands Genevois qui en reçurent onze mille ducats d'or du Duc de Milan, de qui le Pape Jules II. l'acquit pour vingt mille ducats. Ce diamant qui doit être à Florence dans le tréſor des Grands-Ducs paſſe pour être encore un des plus riches de l'Europe.

Charles, ce prince dont l'ambition causa la ruine, jouissait d'une telle réputation de bravoure, chez une certaine classe de gens, qu'ayant été défait en 1477 par le Duc de Lorraine, & tué en se sauvant après la bataille qui se donna près de Nancy, on disait que ce n'était point son cadavre qui avait été trouvé; *qu'il était impossible qu'il eut été tué*, mais que la honte d'avoir perdu trois batailles en personne l'avait contraint de se cacher dans un hermitage d'où on le verrait bientôt revenir prendre ses Etats. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette erreur, c'est qu'elle ruina un grand nombre de personnes qui prêtaient de l'argent, lequel devait être perdu pour eux si Charles ne paraissait pas, & devait leur être rendu au double au moment de son retour.

Parmi des feuilles égales & semblables, prises sur le même arbre, celles qui avaient été appliquées par leur surface inférieure sur des vases pleins d'eau se sont conservées très-vertes, des semaines & même des mois; tandis que celles qui avaient été mises en expérience par leur surface supérieure ont péri en peu de jours.

Au sortir de la représentation de l'*Amant de lui-même*, comédie en un acte par J. J. Rousseau, & laquelle n'eut point de succès, l'auteur entra dans le café voisin de la Comédie & dit tout haut au milieu d'une foule de monde: la pièce nouvelle est tombée, elle mérite sa chûte; elle m'a ennuyé; elle est de Rousseau de Genève; & c'est moi qui suis ce Rousseau-là.

L'an 1670 il parut en Hollande un homme inconnu, bien extraordinaire, que dans le tems l'on crut Jésuite, & qui a laissé une réputation bien étrange, sous le nom de Berenicius.

Il gagnait sa vie à ramoner des cheminées, & à aiguiser des couteaux, & mourut dans un marais, étouffé par un excès de vin. Ses talens, si l'on en croit quelques historiens, étaient bien étranges. Il versifiait avec une telle facilité qu'il récitait soudain, en assez mauvais vers, ce qu'on lui disait en prose. On l'a vû traduire du Flamand, en vers grecs ou latins, les gazettes, en se tenant debout sur un pied. Les langues mortes, les langues vivantes, le grec, le français, le latin, l'italien lui étaient aussi familiers que sa langue maternelle. Il savait par cœur Horace, Virgile, Homère, Aristo-

phane, & plusieurs ouvrages de Ciceron, de l'un & de l'autre Pline &c. ; il en récitait de longs passages & en indiquait le livre & le chapitre.

Tableau de la naissance de l'homme.

Le Destin fait signe aux Parques. A l'instant le fuseau tourne, & l'on apperçoit un enfant dans les bras de la Nature. Promethée s'approche de cet enfant, & secoue sur lui son flambeau : cette étincelle est la vie. Déjà l'enfant rampe aux pieds de la Nature ; il s'élève, il marche, il veut la quitter. En vain elle veut le retenir ; en vain elle pleure : il est déjà loin : bientôt il est égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque tems, deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un est hérissé de caillous & d'épines ; il est partout escarpé : l'autre au contraire, est uni & tapissé de fleurs. Au bord de chacun de ces deux chemins, on apperçoit une troupe d'hommes & de femmes : les hommes & les femmes de la première troupe, ont un air doux, mais grave ; point de fard, nul ornement, nulle parure ; seulement quelques feuilles de lauriers dans leurs cheveux : cette troupe est restée au

bord du chemin ; c'eſt de là que, ſans chercher à ſéduire le voyageur, elle lui parle & lui dit ſimplement : Jeune homme, voici le chemin du bonheur ; ce ſont les talens & la vertu.

La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuſe que l'autre, offre les figures les plus piquantes : leur contenance eſt animée, elles s'approchent, elles chantent, elles folâtrent. Quel luxe dans leurs vêtemens ! elles ont des fleurs dans leurs cheveux, des fleurs ſur le front, des fleurs encore à la main. A la manière dont elles ſourient, vous les prendriez pour l'Amour & les Graces : cependant en les regardant par derrière, un léger ruban qui ſerre leur tête, décele que ces charmans viſages ne ſont que des maſques, & quelques ouvertures pratiquées dans ces maſques, laiſſent entrevoir des figures hideuſes. Cette troupe s'eſt empreſſée au-devant du voyageur ; elle lui ſourit, le careſſe, le prend par la main. Charmant étranger, lui dit-elle, voici le chemin du plaiſir, ſuivez-nous donc... Il les ſuit.... L'infortuné !... il a ſuivi les vices.

La tendre Mère & le Berceau.

Dans la partie la plus reculée d'un bocage tranquille, lieu charmant où les oiseaux & les zéphirs font entendre à l'envi les plus beaux concerts & les plus doux murmures, où le bruit gracieux d'une cascade se confondant avec le bruit du feuillage faiblement agité, jette l'ame dans d'agréables rêveries, une mère avait apporté son trésor, le berceau d'osier dans lequel reposait un enfant aussi frais que l'amour, lorsque dans les bosquets de Gnide il respire le parfum des fleurs, & goûte sur des touffes de gazon un sommeil riant. Assis auprès d'un rocher voisin, caché par les tiges des arbustes je vois.... Quelle vive émotion agite alors mon cœur! je vois sa tendre mère fixer quelque tems ses regards sur ce précieux berceau. Son silence expressif semble inviter toute la création à partager son bonheur; bientôt elle unit sa douce voix aux murmures des caressans zéphirs, au bruit gracieux de la cascade.

Jouis, ô mon enfant! jouis d'un sommeil tranquille sous ces arbrisseaux en fleurs! l'amour maternel veille autour du

berceau de l'innocence..... O solitude ! quelle fraîcheur délicieuse tu nourris dans son sein, je crois voir des grouppes de zéphirs se poursuivre avec volupté dans le feuillage : Un doux frémissement agite les feuilles frangées du charme & les feuilles en cœur des lilas parfumés. Ah ! continue, tendre murmure ! Folâtres zéphirs voltigez près de ce berceau d'osier, le plus beau des enfans est endormi dans ce bocage.... Jouis, ô mon enfant ! jouis d'un sommeil tranquille sous ces arbrisseaux en fleurs ! l'amour veille autour du berceau de l'innocence. Livrez-vous à la joie, petits oiseaux, qui, depuis l'instant où la brillante aurore verse ses roses devant le Dieu du jour, faites retentir de vos concerts ravissans les échos de cette retraite, je vous vois voltiger de branche en branche, je vous entends chanter vos plaisirs. Ah ! chantez, chantez aussi les miens, célébrez les transports de l'amour maternel. Approchez doucement de ce berceau d'osier, le plus beau des enfans est endormi dans ce bocage... Jouis, ô mon enfant ! jouis d'un tranquille sommeil sous ces arbrisseaux en fleurs ! l'amour maternel veille autour du berceau de l'innocence.

Cette caſcade, dont j'entends au loin le bruit, jaillit autour d'un rocher eſcarpé; dans ſa chûte elle forme un ruiſſeau, l'orgueil de ce bocage ſolitaire. L'onde limpide roule ſur un lit de caillous argentés à travers les fleurs qui croiſſent ſur les bords. Charmant ruiſſeau! que j'aime ton doux murmure! Ah! je le vois, ton onde fuit à regret ce bocage; elle fuit à regret ce berceau d'oſier dans lequel le plus beau des enfans goûte un tranquille repos.... O bel enfant! objet de mes tendres ſollicitudes!..... je te contemple & l'ivreſſe du bonheur arrête mes chants! Où ſuis-je.... à tes côtés... Oui, c'eſt lui,... que ces lèvres ſont riantes! elles ſemblent être le ſiège de la tendreſſe & du plaiſir... que le ſommeil de l'innocence eſt tranquille! O bel enfant! ſi tu me dois le jour, je te dois mon bonheur!

Ainſi chantait cette tendre mère: ſon enfant entr'ouvre bientôt ſes beaux yeux, & la joie de ſon cœur ſe peint ſur ſes traits délicats; c'eſt alors que l'amour maternel & l'amour filial ſont à l'envi éclater leurs tranſports. Pour moi, depuis ce jour, je répète volontiers ces mots: *la ſuprême félicité peut quelquefois habiter ſur la terre.*

Paradis de Mahomet.

Il y a dans le paradis de Mahomet autant de coupes qu'on voit d'étoiles dans le firmament; de jeunes filles & de jeunes garçons y servent à boire & à manger. Les filles y sont d'une beauté qui surpasse l'imagination. Si une d'entr'elles paraissait dans le ciel ou dans l'air pendant la nuit, elle éclairerait l'Univers comme si c'était le soleil, & si elle crachait dans la mer, elle changerait son amertume en douceur.

Des fleuves d'eau, de lait, de miel & de vin blanc arrosent ce délicieux séjour; le limon de ces fleuves est odoriférant. Dès que l'ange du paradis ouvrira les portes aux fidèles Musulmans, la première chose qui s'offrira à leurs regards sera une table de diamans, d'une telle longueur qu'il faudrait soixante & dix mille jours pour la parcourir. Les sièges qui l'environnent sont d'or & d'argent, les nappes soie & or. Après que les fidèles se seront assis, ils mangeront les mets exquis du paradis, & boiront de ses divines eaux Quand ils seront rassasiés, les beaux garçons qui les servaient leur présenteront des robes ver-

tes d'une étoffe précieuſe, avec des colliers & des pendans d'oreilles d'or. On leur donnera enſuite à chacun un citron, & lorſqu'ils l'auront approché de leur nez pour en ſentir le parfum, il en ſortira une fille d'une beauté raviſſante.

Inſtructions d'un père Mexicain à ſon fils, tirées de l'hiſtoire du Mexique de Clavijero.

MON fils, tu es venu au jour du ſein de ta mère comme un poulet ſort d'un œuf, & comme lui il t'a préparé à te ſoutenir dans le monde avec tes propres ailes. Nous ne pouvons ſavoir pour combien de tems le ciel nous accordera la jouiſſance du joyau précieux que nous avons en toi; mais quelque ſoit ce terme, nous tâchons de vivre avec ſageſſe, & prions l'Etre puiſſant pour qu'il te protège toujours. Il te créa, tu es ſa propriété; il t'aime plus que je ne t'aime moi-même; repoſe en lui tes penſées, & durant le jour, durant la nuit, dirige tes regards vers lui. Reſpecte & ſalue ceux qui ſont plus âgés que toi; ne mépriſe perſonne. Ne ſois point muet pour le pauvre & l'opprimé; efforce-toi de les conſoler. Honore tous les hommes, par-

tieuliérement tes parens, tous ceux auxquels tu dois obéiſſance, reſpect & bons offices. Garde-toi d'imiter ces enfans malheureux qui ne ſavent ni reſpecter leurs parens, ni écouter leurs leçons, ni ſe ſoumettre à leur autorité bienfaiſante, parce qu'en quelque lieu qu'ils portent leurs pas ils feront une mauvaiſe fin, ils mourront dans le chagrin & le déſeſpoir, ou ſeront tués ou dévorés par les animaux de nos forêts.

N'inſulte pas le vieillard ni l'homme contrefait; ne lui reproche point ſes fautes, mais veille ſur toi-même pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs : ne t'offenſe point dans un autre : ne vas point où tu n'es pas appellé ; reſte en deſſous dans tout ce qui ne t'intéreſſe point. Qu'on juge de la bonne éducation que tu as reçue dans tout ce que tu dis & ce que tu fais. Dans une converſation ne place point tes mains ſur un autre, ne parle point trop, n'interromps ni ne trouble le diſcours d'un autre. Si tu entends quelqu'un parler en inſenſé, ne le reprends que par ton ſilence ; mais ſi ce diſcours te concerne, penſe d'abord à ce que tu dois dire, & ne parle point avec arrogance, afin que ta réponſe ſoit bien reçue.

Lorſqu'on te parle, écoute attentivement & tiens-toi dans une attitude aiſée ; ne joue point avec le pied, ne mets point ton manteau à la bouche, ne crache point trop ſouvent, ne regarde point çà & là, ne te lève pas fréquemment ſi tu es aſſis ; car tous ces actes ſont des indices de légéreté & de mauvaiſe éducation.

Lorſque tu es à table ne montre ni voracité pour ce qui te plait, ni dégoût pour ce qui te déplaît. Si l'on vient dîner avec toi ſans que tu t'y attendes, partage ce que tu as ; & lorſqu'on t'invite, ne fixe point tes regards ſur ton hôte.

Lorſque tu te promènes, vois devant tes pas pour ne heurter perſonne ; ſi tu vois quelqu'un dans ton chemin, donne-lui de l'eſpace. Ne t'arrête point devant celui qui eſt plus âgé que toi, à moins qu'il n'y ait de la néceſſité, ou qu'il ne t'y invite. Lorſqu'il eſt aſſis à table avec toi, ne bois ni ne mange avant lui, mais attends, afin que tu puiſſes mériter ſa faveur.

Lorſque tes aînés te donnent quelque choſe, accepte avec gratitude ; ſi le préſent eſt conſidérable, n'en ſois ni vain, ni paſſionné ; s'il eſt petit, ne le mépriſe pas, crains de donner un léger déplaiſir

à qui t'a favorisé ; si tu deviens riche, n'en deviens pas insolent ; ne dédaigne pas le pauvre, car tu n'es devenu que le dispensateur des biens des Dieux qui les placent ailleurs lorsqu'on en jouit avec orgueil. Nourris-toi de ton travail, la nourriture en sera plus douce. Je t'ai supporté avec douceur, j'ai rempli envers toi les devoirs d'un père ; je t'ai pourvu du nécessaire sans rien ôter aux autres ; imite-moi.

Ne dis jamais un mensonge, il conduit toujours à mal ; lorsqu'il s'agira de communiquer à un autre ce que tu as appris, dis la vérité nue, n'y ajoute rien. Ne parle mal de personne. Ne prends point connaissance des fautes d'autrui, si tu n'es appellé à les corriger. Ne sois ni un courier de nouvelles, ni un artisan de discorde. Lorsqu'on t'envoie en ambassade, si celui auquel il est permis de manquer de sens, parle avec mépris de ceux qui t'envoient, ne rapporte pas une telle réponse, tâche de l'adoucir & dissimule autant qu'il est possible de ce que tu as entendu, afin de ne pas élever de discorde & répandre des calomnies contre celui qui peut t'en faire repentir. Ne demeure que le tems nécessaire dans la place du marché, car c'est dans de telles places

qu'on eſt en plus grand danger de contracter des vices.

L'Enfant des champs. IDYLLE.

Tendre mère ! veux-tu faire le bonheur de l'être intéreſſant qui te doit le jour ? échappe à l'air corrompu des grandes cités ; viens dans une retraite agréable reſpirer le ſouffle pur des zéphirs & le parfum des fleurs nouvelles ; viens nourrir ton fils au pied des rochers pittoreſques, au milieu des ſcènes touchantes que préſente la riche ſucceſſion des ſaiſons. Qu'il eſt heureux l'enfant nourri dans les campagnes ! Pendant les brûlantes chaleurs de l'été il ſe trouve placé ſous de frais berceaux de verdure. Les branches parfumées du lilas ſont mollement balancées ſur ſes lèvres. Attirés autour de lui, les oiſeaux gazouillent ſur ſa tête, & leurs concerts variés, & le frémiſſement des feuilles, & le murmure d'une fontaine voiſine l'invitent à la fois au doux ſommeil. Dès qu'il s'éveille, mille objets riants frappent ſes yeux ; il n'apperçoit que des fleurs & des fruits ; il n'entend que des chants & le bêlement des moutons diſperſés ſur les hauteurs. Bientôt

vient l'âge où ſes membres commencent à ſe développer; ainſi qu'un arbuſte on le voit croître, s'élever & s'embellir de plus en plus : chaque jour lui paye ſon tribut en ajoutant à ſes charmes, & chaque aurore à ſon lever le trouve plus frais, plus aimable & plus beau. Oh! quel torrent de délices quand les deux Epoux réunis lui voient fouler pour la première fois le gazon des prairies! Comme ils jouiſſent! comme ils ſont ravis! comme ils preſſent contre leur ſein ce doux fruit de l'amour le plus tendre! comme ils aiment répondre à ſes naïfs *pourquoi?* O vous qui verſez des larmes de tendreſſe, apprenez-nous ſi le cœur de l'homme connut jamais de joie plus vive que celle de deux Epoux qui, après tant d'inquiétudes & d'alarmes, voient enfin la raiſon de leur enfant ſe développer, & ſon cœur s'ouvrir à la reconnaiſſance.

Fragment de Morale.

Nous menons par-tout avec nous un petit lutin qui nous ſert & nous maîtriſe. Nous le croyons très-fidèle & très-attaché à nos intérêts, parce qu'il ne nous quitte

guères. Mais il nous flatte ſans ceſſe, & nous ſommes ſa dupe à chaque inſtant. Nous l'enveloppons avec ſoin, & nous lui défendons de montrer le bout du nez devant qui que ce ſoit. Cependant, il oſe, par fois, ſe découvrir tout nud en préſence des étrangers, tant il a d'impudence, & ſans que nous nous en appercevions, tant il a d'adreſſe; car il ſe gliſſe devant nous, & nous faſcine la vue. Malheur à qui cela arrive! Chacun de ceux avec qui nous vivons, a auſſi ſon petit lutin; ils ſont tous ennemis les uns des autres, & ſe ſentent de très-loin. Dès que l'un d'eux fait mine de paraître, auſſi-tôt les autres ſe réveillent, s'annoncent & s'apprêtent à faire curée de l'impudent. Ce petit lutin s'appelle *Amour-propre.*

Source inépuiſable de plaiſir, pour de certains Turcs.

La manière d'être d'un Ture, aſſez aiſé pour n'avoir rien à faire, eſt de ſortir journellement de chez lui pour aller s'aſſeoir de préférence dans une boutique de marchand de tabac à fumer. Là, ſous le

prétexte d'eſſayer quelque nouvelle qualité de tabac, il fume pluſieurs pipes ſans rien payer, & jouit encore, par-deſſus le marché, du coup-d'œil des paſſans qui de leur côté admirent l'indolente gravité du Turc, & le reſpect de deux ou trois valets qui ſe tiennent debout à ſes côtés les mains croiſées ſur leur ceinture. Dans cette poſition, le premier vendeur de foies de mouton qui paſſe s'arrête, vante le talent qu'il a de raſſembler tous les matous du quartier, dit quelques bons mots pour égayer le grand perſonnage, en obtient la permiſſion d'opérer. Les paſſans s'arrêtent, les chats ſe raſſemblent en un clin-d'œil au mot du guet, les épaules du marchand en ſont couvertes, ils ſe ſuſpendent à ſes habits: le marchand ſe hâte de donner un repas à ſes convives; l'homme important que cette ſcène a diverti le lui paye, & l'Européen qui ne ſait pas la langue, ou qui la ſait mal, ne vit point avec les Turcs pour étudier leur génie & leurs mœurs, croit voir un acte de charité, le publie, & n'accrédite qu'une erreur.

Anecdote Turque.

C'eſt une des choſes les plus remarquables dans les mœurs des Turcs que l'influence des diſpoſitions du maître ſur tous les individus : il ſemble que le deſpotiſme ſerait imparfait s'il ne ſoumettait auſſi les ſentimens. Les valets d'un Turc ſont aux aguets de l'accueil que le patron fait à quelqu'un pour le traiter de même lorſqu'il ſortira. Malheur à celui qui en aurait reçu un coup de pied ! — Ils ſe permettent auſſi d'interpréter ſes diſpoſitions. Un Pacha avait pris en grande amitié un Négociant Européen ; il ne pouvait s'en paſſer, & toute ſa cour fêtait l'étranger. Celui-ci était ſujet à la goutte. Le Pacha, qui malheureuſement avait étudié un peu de Médecine, voulut guérir ſon ami ; & le ſachant dans de violentes douleurs, il chargea deux de ſes gens d'aller le trouver pour lui donner cinquante coups de bâton ſur la plante des pieds. Ceux-ci, qui n'étaient pas auſſi ſavans que leur maître, étonnés d'abord d'un traitement qui n'avait pas l'air amical, crurent que l'infidèle avait déplu, & furent exécuter l'ordre avec une rigueur dont ils ſe glo-

rifiérent en revenant rendre compte au Pacha de leur exactitude. Comment, malheureux, leur dit-il, vous avez ofé maltraiter mon ami! Les cinquante coups de bâton étaient un remède, les insultes que vous y avez ajoutées sont une offense, & sur le champ, il leur fit appliquer cent coups à chacun. Il fut ensuite faire des excuses à son ami sur l'insolence de ses gens qui avaient ofé ajouter au remède. L'Européen s'en serait bien passé; mais il eut bientôt à s'en louer; il fut parfaitement guéri.

LES SOUVENIRS.

Qu'il est doux de remonter, par la pensée, vers les jours de son printems! Avec quel ravissement on se reporte vers les premiers tems de la vie, quand aucun remords n'en flétrit le souvenir!

Lieux chéris, qui m'avez vu naître, que votre langage est touchant! Que j'aime à vous parcourir dans ma douce rêverie! Je sens mes larmes couler sur les traces de ma première jeunesse.

Je crois renaître en respirant l'air pur de la patrie; il me semble reprendre la

fraîcheur de mes premières années..... Prairie riante ! tu n'as pas ailleurs cet éclat, ce parfum... Que cette onde limpide eſt différente de celle du ruiſſeau qui murmure dans une autre contrée ! Ici la Nature m'offre un tout autre aſpect; je la vois embellie de tous les charmes du *ſouvenir*.

Le voilà ce tilleul antique, qui ſervait de but à nos courſes, quand loin des maîtres auſtères, nous volions nous livrer à l'oubli de pénibles études; plus loin, je revois le rocher qui nous prêtait ſon abri, quand l'orage de la montagne s'abaiſſait ſur la vallée, & venait troubler nos jeux. J'y retrouve encore mon nom parmi les nombreuſes inſcriptions dont ſa voûte eſt chargée.... Je relis avec attendriſſement ceux de mes jeunes compagnons.... Hélas ! à peine ai-je atteint le midi de ma courſe, & déjà je ſurvis au plus grand nombre.

Avec quelle douce joye, je gravis la colline parfumée, où je ſuis venu tant de fois attendre le retour de la lumière, & me remplir tout entier du ſpectacle de la Nature !.... Attiré par un charme inconnu, je preſſe mes pas vers le vallon qu'arroſe ce canal tranquille.... C'eſt-là que m'attend le plus délicieux des *ſou-*

venirs.... Doux objet de ma première pensée! ô toi! que mon cœur avait choisie! quelqu'éloigné que soit cet instant du beau jour où tu accueillis l'infortuné qui t'aimait... ; vois encore mes pleurs arroser cette même place où tu reposais dans les riantes soirées du printemps....., ô charme & tourment du plus tendre *souvenir*! ..... Bientôt je céde au combat des divers sentimens dont mon cœur est oppressé, & je m'attendris sur la mémoire des beaux jours que je ne verrai plus renaître.

Quand les heures rapides de la jeunesse se sont écoulées ; ravissante illusion du premier amour, tu reviens encore charmer d'un *souvenir* l'âge le plus éloigné,..... la Nature ne se flétrit jamais toute entière, pour celui qui l'a une fois connue.

Qui pourra expliquer tout le charme d'un *souvenir* ? ..... Avec quelle rapidité se renouvellent, dans un seul instant, ces tendres émotions que l'on croyait perdues à jamais! Malheur aux ames froides & insensibles, qui ne connaissent de la vie que le présent, & qui n'ont rien à se rappeller de leurs premiers jours!

TRAIT HISTORIQUE.

On lit dans les Mémoires de Sully que vers l'an 1576 les habitans de Ville-franche, en ci-devant Périgord, avaient formé, durant les guerres civiles, le complot de ſurprendre Montpaſier, petite ville voiſine. Ils choiſirent pour cette expédition la même nuit que ceux de Montpaſier avaient auſſi priſe pour s'emparer de Ville-franche. Le haſard fit encore que les deux troupes, ayant un chemin différent, ne ſe rencontrerent point. Tout fut exécuté avec d'autant moins d'obſtacles de part & d'autre, que les murs étaient demeurés ſans défenſe. On pilla, on ſe gorgea de butin, on ſe crut heureux, juſqu'à ce que le jour ayant paru, les deux villes connurent leurs mépriſes. La compoſition fut que chacun s'en rentournerait chez ſoi, que tout ſerait remis en ſon premier état. Ceci peut donner une idée de la guerre qui ſe faiſait dans ce tems-là.

La découverte de la circulation du ſang a donné lieu dans le ſiécle dernier à une opération fort extraordinaire, & qu'on a

appellée la *Transfusion*. LIBAVIUS en a donné l'idée ; " soit, dit-il, un homme sain & vigoureux, soit un autre corps décharné, à qui il reste à peine un souffle de vie. Ayez deux tuyaux d'argent ; fendez l'artère de l'homme qui jouit d'une parfaite santé ; introduisez un tuyau dans cet artère ; ouvrez de même un artère de l'homme malade, insinuez l'autre tuyau dans ce vaisseau, & abouchez si exactement les deux tubes que le sang de l'homme sain s'introduira dans le corps malade ; *il y portera la source de la vie, toute infirmité en disparaîtra.*

Quels furent les succès de cette opération dans les animaux & dans les hommes ?

M. Coxe fit passer le sang d'un chien galeux dans les vaisseaux d'un chien sain & plein de vigueur : il ne parut aucune altération dans ce chien ; l'autre, en perdant son sang, fut guéri de la gale.

Un cheval de vingt-un ans reprit sa vigueur dans le sang d'un mouton.

Dans quelques hommes les succès ne furent pas malheureux : le sang d'un agneau injecté par M. Denis dans les veines d'un léthargique réveilla ce malade de cet engourdissement qui était la suite d'une fièvre. Le même remède rendit la

ſanté à une femme abandonnée des Médecins. Un homme dont l'eſprit était égaré par l'amour, reprit le bon ſens pendant deux mois; il retomba enſuite dans ſa folie; on y appliqua hardiment le même remède : la mort en fut la ſuite quelque tems après. Un Suédois, nommé Bon, périt dans une fièvre ardente après la même opération. La ſageſſe du Parlement reprima une témérité qui allait devenir contagieuſe & qu'on avait annoncé comme la découverte la plus heureuſe, comme une reſſource aſſurée contre les maladies, (& d'après l'opinion de quelques-uns des enthouſiaſtes d'un remède auſſi terrible) l'aſſurance de l'immortalité.

Aumône Escroquée.

Un particulier, bien vêtu, paſſant à cheval près d'une chapelle de Méthodiſtes, nouvellement bâtie dans les environs de Londres, & voyant beaucoup de monde qui attendait à la porte, demanda la cauſe de cet attroupement : il lui fut répondu qu'on attendait l'arrivée d'un Miniſtre, qui devait officier, pour la première fois, dans cette chapelle.

L'étranger, entendant cela, prit le parti de s'arrêter, comme les autres, jusqu'au moment du service; & quand le Ministre fut venu, il descendit de sa monture & entra. Vers le milieu de la cérémonie, il tira sa bourse, en sortit une guinée, qu'il mit dans son chapeau, & parcourut l'assemblée en le tenant à la main. Tous les assistans, animés par son exemple, grossirent, de leur mieux, sa pieuse contribution. Malgré l'irrégularité de cette façon d'agir de la part d'un étranger, le Ministre le prit fort bien, parce qu'il imputa son zèle à une conversion soudaine, & que d'ailleurs ces sortes de quêtes, faites au milieu de l'office Divin, ne ne sont pas rares dans les assemblées de ces sectaires. Mais l'étonnement fut général, lorsqu'au lieu de porter la récolte dans la sacristie, le prétendu Néophite s'achemina du côté de la porte. Le Ministre & les principaux membres de la congrégation, eurent beau lui crier de leur remettre son dépôt, il ne fit pas semblant de les entendre; & après avoir dit, pour tout remercîment: mes freres, vous avez donné sans contrainte, & j'ai reçu de même; il remonta sur son cheval, piqua des deux, & laissa ces bonnes gens déplorer, à loisir, la perversité du siecle.

Les Chanſons que l'on a ſoin de mettre à la Chine dans les livrets des enfans & des villageois, ſont toutes hiſtoriques, morales & philoſophiques. On les chante dans les boutiques, dans les atteliers, dans les foires, dans les tavernes. On ſent que de telles Chanſons, continuellement dans la bouche du peuple, ſont faites pour produire la plus heureuſe révolution dans les mœurs ; auſſi le Gouvernement les regarde-t-il comme un moyen de parvenir à ſes fins. On en jugera par celle que nous allons offrir à nos Lecteurs, traduite du Chinois, par feu M. *Cibot*, Miſſionnaire à Pékin, laquelle inſpire l'amour de la vie champêtre : en conſéquence, tend à faire aimer l'agriculture, un des objets les plus importans du Gouvernement Chinois.

" Vive la campagne, vive les champs, pour être bien portant ! L'air qu'on y reſpire eſt pur ; le riz qu'on y mange eſt ſain, & chaque lune offre de petits mets à choiſir. Le corps exercé, par un travail naturel, prend des forces pour chaque ſaiſon. Le jour y eſt jour, la nuit y eſt nuit. Qui ſe couche s'endort, & qui ſe léve n'a ni pituite, ni vapeurs."

" Vive la campagne, vive les champs, pour être libre ! Le ſceptre qui fait tout trembler, n'arrive au village que par ſon ombre, & la Loi qui la montre laiſſe chacun paſſer ſon chemin. Que dirait-elle à celui qui ne quitte ſa cabane que pour aller dans ſa terre y devancer le ſoleil ; ne parle qu'aux échos, & traite plus doucement ſes bœufs qu'on ne traite les Grands ? "

" Vive la campagne, vive les champs, pour être tranquille ! Que le Nord ſoit en paix, & le midi en guerre ; que la Cour ſoit agitée d'intrigues, & la ville diviſée en partis ; que les Savans ſe targuent, & les Poëtes s'outragent, on n'en apprend rien que par des nouvelles uſées. Ce qui concerne les arts & les ſciences, n'y perce pas. Tous les ſiecles s'y reſſemblent, & ſous les *Ming*, on y eſt encore à la dynaſtie des *Hia*."

" Vive la campagne, vive les champs, pour être gai ! La crainte & la frayeur, l'inquiétude & les chagrins, la douleur & les angoiſſes ſe morfondraient dans nos rizieres. Elles n'y paraiſſent pas. La joie, au contraire, ne laiſſe pas finir les ris, & mêle ſes chants folâtres au ramage des oiſeaux. Qu'il tonne, qu'il pleuve, ou

qu'il vente, tout eſt égal pour qui n'y perd que des paniers.

" Vive la campagne, vive les champs, pour être content ! C'eſt le rivage des grandes paſſions & des vices. Le grain de ſable de la médiocrité arrête, briſe & diſſipe en écume leurs flots menaçans; le beſoin préſent y épuiſe tous les projets; la vertu ſeule cauſe de vrais deſirs, & l'innocence qui domine le cœur, y porte toutes ſes joies.

" Vive la campagne, vive les champs, pour être heureux ! La piété filiale, l'amour conjugal, & l'amitié, n'y connaiſſent de loix que celle du *Tien* ſuprême. Tous les eſprits ſe voient, tous les cœurs ſe touchent, toutes les ames ſont unies; & l'eſtime qu'aucun menſonge ne trompe, le ſentiment qu'aucun intérêt n'altere, en reſſerre les nœuds juſqu'à la mort ".

Il n'eſt ſi petit commerce, ſi petit métier, ſi petit talent, qui avec de l'activité & de la conduite n'enrichiſſe enfin.

Le ci-devant Comte de C*****, était à dîner un jour à Paris, chez un des Directeurs de la Compagnie des Indes. On apporta, au deſſert, un paquet de lettres de Cadix, &, en l'ouvrant, le Directeur trouva une

Lettre de change de 20,000 livres, payable à vue, tirée sur M. Jaques, Marchand de menu bois, rue Ste. Appolline. Cette rue n'était alors occupée que par des blanchisseuses & des gens qui courent la guenille. On était en carnaval, & le financier crut qu'une pareille adresse était une plaisanterie de son correspondant Espagnol. Il était résolu à lui renvoyer sa lettre de change, lorsque le Comte de C***** voulut se charger d'aller lui-même en recevoir le montant, accompagné du caissier de M. le Directeur de la Compagnie des Indes. Il arrive dans la rue Sainte Appolline, demande s'il n'y a pas un M. Jaques, Marchand de menu bois. Sans doute, leur répondit-on, vous demandez le Marchand d'allumettes: il demeure au fond de cette allée.

Le Comte de C***** & son compagnon entrerent en riant, & traverserent une allée étroite, très-obscure, & qui n'était éclairée que par une faible lumiere, qu'on entrevoyait dans le lointain; mais ils furent agréablement surpris à l'aspect d'un très-joli jardin, au milieu duquel était un pavillon de très-bon goût, où ils apperçurent un homme couvert d'une robe de chambre riche, & ayant sur la

tête un bonnet de velours, bordé en or. Ils lui présentèrent la Lettre, & il l'acquitta sur le champ.

Le Comte de C***** ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise, & de lui faire quelques questions. Le Marchand d'allumettes le satisfit en ces termes:

Je tiens l'état que j'exerce d'un Oncle qui, le premier, s'est avisé de ce nouveau commerce, auquel je dois la fortune dont je jouis. En mourant il m'a recommandé expressément de garder sa maison, qui a été témoin de ses succès, tant que je continuerai de suivre le même négoce. La Lettre de change que vous m'avez apportée vient de Cadix, où j'ai un entrepôt pour l'Espagne & les Indes, que je fournis d'allumettes. J'en fournis aussi les colonies Anglaises & Hollandaises.

Mon correspondant a tiré sur moi, parce qu'il se trouve en avance pour la cargaison d'un vaisseau que je fais partir pour les pays du Nord.

ANECDOTE.

Le châtiment suit de près le crime.

Au commencement du quinzieme siècle, peu après la bataille de Näfels, vivait,

dans le canton de Glaris, en Suisse, un homme du nom de *Blumer*; homme simple, qui jouissait d'une grande fortune, n'avait point d'enfans, & avait un beau-frère rusé & avare. Celui-ci, nommé *Heinz*, un jour qu'ils allaient ensemble par les cimes élevées & sauvages du mont Glarnitsch, pour affaire, au canton d'Uri, résolut de devenir riche tout d'un coup, & précipita son beau-frère du haut d'un rocher dans l'abîme. Dieu fut avec ce dernier, & permit qu'il revint sain & sauf à la maison, où il raconta son aventure. *Heinz*, de retour, voulut se tirer d'affaire par la ruse & le mensonge: il fit entendre aux parens communs, que *Blumer* n'existait que pour leur honte; qu'il l'avait surpris commettant un crime infâme; qu'il avait cru le devoir punir sur le champ, pour prévenir la tache qu'une punition publique ferait tomber sur eux tous. Ces propos parvinrent aux oreilles des Juges, qui plus habiles à combattre & à vaincre les tyrans, qu'à juger une cause aussi difficile, où l'un soutenait son innocence avec fermeté, & l'autre sa calomnie avec impudence, ordonnerent le jugement de Dieu, ou le combat à outrance, en présence de toute la nation assemblée.

Le 12 du mois d'Août de l'année 1423, tous les habitans du canton de Glaris, des deux sexes, hors les parens des accusés, s'assemblerent à l'endroit nommé *In-Grubin*, lieu destiné aux assemblées ordinaires du peuple. Des barrieres étaient établies au centre; autour d'elles se placerent le Landamman *Jost Tschudi*, fameux dans l'histoire des Suisses, avec soixante Juges, tous ceints de leurs épées fumantes encore du sang des Autrichiens; derriere eux toute la nation, dans un profond silence, remplie d'émotion, causée par un crime jusqu'alors inoui, implorait la justice divine, & la victoire pour l'innocent. Dans l'enceinte des barrieres, étaient les deux beau-frères, sans habit ni veste, chacun l'épée à la main. Au signal donné, ils fondent l'un sur l'autre: *Blumer* donne le coup mortel à *Heinz*; celui-ci tombe, gémit, avoue son crime, & expire. *Blumer* lui ôte son épée, la remet au Landamman, & donne la sienne au généreux *Hupphan*, qui avait plaidé sa cause; la nation tombe à genoux, & remercie l'Etre Suprême.

L'abbé d'*En*. . . . , parent de la Duchesse de la Valiere, avait le ton & l'a-

ſage de la bonne compagnie; le fond de ſon caractere était une ſingularité qui à force de le rendre ridicule, le rendait amuſant. Il fut comblé des bienfaits de la Cour; mais n'ayant jamais eu aucun ordre dans ſes affaires, il ne fut jamais aiſé: c'était un grand homme fort bien fait, d'une pâleur extrême qu'il entretenait à force de ſaignées, & appellait ſa friandiſe.

Il dormait les bras attachés au ciel du lit, pour avoir les mains plus belles.

Il ſe mettait ſi ſinguliérement, qu'il ſe faiſait regarder avec ſurpriſe.

Son inconduite le fit exiler à Caen. M. *Pelletier*, parent d'un ancien miniſtre, paſſant dans cette ville, alla viſiter l'Abbé d'*En*. . . . . ſur le midi.

Il eſt introduit dans une chambre fort propre, où il voit un lit ouvert de tous côtés, & ſur ſon féant une perſonne très-galamment équippée, ayant une coëffure de femme, garnie de dentelles & de fontanges, à ſon corſet une échelle de rubans, de couleur tendre; un manteau de lit volant; des mouches; & qui faiſait de la tapiſſerie. A cet aſpect, M. *Pelletier* crut qu'il ſe trompait; il s'inclinait profondément devant cette Dame mouchetée, il lui faiſait des excuſes & gagnait

la porte. L'Abbé éclate de rire, le rappelle, lui raconte qu'il ne couchait jamais ſans cet accoutrement, & qu'il employait toutes ſes matinées à des ouvrages de femme.

LES DEUX BIENFAITS, *Conte moral.*

Dans une de ſes promenades du matin, *Splendida* fut abordée par une pauvre femme, tenant un enfant dans ſes bras. " Ce n'eſt pas pour moi, dit-elle, que j'implore votre charité, c'eſt pour mon mari que vous pouvez voir étendu ſous cette haie, & qui ſe meurt faute de ſecours." Le cœur de *Splendida* s'émeut; elle tire de ſa poche une bourſe pleine de louis.

A cette vue, l'eſpérance colore les joues décharnées de cette pauvre femme: mais la main de *Splendida* étant reſtée ſuſpendue ſur la bourſe, ſa bonne volonté ſe diſſipa. Par malheur, cette aventure ſe paſſait ſans témoins. Elle remit la main dans ſa poche, & en tira un ſou marqué, qu'elle laiſſa tomber dans la main tremblante & deſſéchée qui s'étendait pour la recevoir.

De retour à ſon hôtel, *Splendida* s'habille, & ſe rend chez la Ducheſſe *C***:*

on y prenait des billets pour un concert qui devait, sous peu de jours, se donner au profit d'une célèbre Cantatrice, qui voulait bien recevoir l'argent en personne. La généreuse *Splendida* tirant la même bourse que l'indigence avait vu s'ouvrir & se refermer aussi-tôt, en sortit vingt louis, les enveloppa dans un morceau de papier, & les remit à la Virtuose. Le salon retentit d'applaudissemens. « C'est plutôt aux vertus de Madame, dit *Splendida*, que je donne cet or, qu'à ses rares talens ". Tout le monde battit des mains.

Le soir, avant de se coucher, elle porta sur son livre de dépense, à l'article des charités, vingt louis, un sou & six deniers.

Le Ciel accepta le sou marqué, comme aumône, & les vingt louis restèrent sur le compte de la vanité.

ANECDOTE.

Un Gentilhomme Allemand, curieux de voir les petites maisons à Paris, pria un Français de vouloir l'y conduire. Celui-ci y consent : mais il le prévient que ces petites maisons sont éparses dans plu-

ſieurs quartiers, & que les fous ſont ſeuls ou réunis, ſuivant leurs différens caracteres.

Les viſites commencent, un portier les introduit dans le veſtibule d'une maiſon où ſe trouve un eſcalier qui mène juſqu'à l'habitation d'une femme, dont le premier abord fait ſourire le Gentilhomme Allemand. Une caiſſe de fleurs couvre ſa tête ; une chemiſe de gaze lui ſert d'habillement. — « Vraiſemblablement, leur dit-elle, les étrangers ſont d'une eſpèce qu'on ne peut guère définir ; ils viennent chercher des modes à Paris.... A propos, vous avez là une ſingulière étoffe. . . . Monſieur eſt Allemand.... & Comte du St. Empire, ſans doute ?... Le ſpectacle de hier. Eh bien ! vous y étiez, Meſſieurs ?... Regardez donc mon chat. Que vous êtes une délicieuſe créature ! Quel meurtre, s'il allait mourir !..... Oh ! ſi j'avais fait le monde, perſonne ne ſerait mort.... Je lis un Roman qu'on dirait écrit avec la plume d'un colibri ; tant il eſt mignon & joli.... Qu'on me faſſe venir ma femme de chambre..... Et ma robe, Mademoiſelle, ma robe... S'habille-t-on en Allemagne ? J'ai penſé périr hier... Un hanneton eut été mon bourreau ; ſon bourdonnement m'a cauſé

des palpitations effroyables... Ah ! que je ſouffre !... Non... non, je m'évanouis... ,Vous jouez, ſans doute, du forte-piano... Pardon, Meſſieurs, je vais eſſayer ſi je puis dormir ". L'Allemand eſt au déſeſpoir, qu'une ſi jolie femme extravague à ce point. On le conduit dans d'autres maiſons, où ne règne pas plus le ſens commun. Il eſt ſurpris qu'on n'enferme pas tous ces gens-là : mais il l'eſt bien davantage, lorſqu'il apprend que ce qu'il a pris pour un aſſemblage de fous, eſt la meilleure ſociété de la Capitale; ce qui fait ſentir la juſteſſe de ce bon mot de *Fontenelle* : *Il n'y a que les petites folies qui ſoient aux petites maiſons; les plus grandes ſont en pleine liberté.*

PENSÉES DIVERSES.

L'indiſcret ne met point de frein à ſa langue, il parle au hazard, & il ſe prend comme dans un filet à la folie de ſes diſcours.

L'homme pareſſeux eſt à charge à lui-même; ſes heures lui pèſent ſur la tête; il s'enfonce dans l'inaction comme dans un abîme, & il ne ſait ce qu'il voudrait faire. Ses jours s'évanouiſſent comme

l'ombre d'une nuée, & il ne laiſſe après lui aucune trace de ſouvenir. Son corps eſt énervé faute d'exercice; il voudrait quelquefois agir; mais il n'a pas la force de remuer: ſon eſprit eſt dans les ténèbres, & ſes penſées dans la confuſion. Il deſire la ſcience, & eſt incapable de la moindre application; il voudrait bien manger l'amande, mais il craint juſqu'à la peine de caſſer le noyau.

Le chêne qui aujourd'hui élève avec orgueil ſa tête juſqu'au ciel, & dont les branches s'étendent avec majeſté autour de lui, n'était autrefois qu'un gland vil caché dans le ſein de la terre.

Un babil exceſſif eſt inſéparable du répentir: le ſilence produit la ſureté.

Un grand parleur eſt incommode à la ſociété; l'oreille en eſt fatiguée, & le torrent de ſes paroles engloutit la converſation.

La raillerie piquante eſt le poiſon mortel de l'amitié.

Ne te fie à qui que ce ſoit avant d'avoir bien ſondé ſon cœur: mais ſur-tout ne te défie pas non plus ſans raiſon; & quand tu t'es bien aſſuré qu'un homme a la probité en partage, cache-le dans ton ſein comme un tréſor ineſtimable.

L'homme qui a du caractère mépriſe les caprices de la fortune ; ſon ame n'en eſt jamais abattue. En goûtant ſes douceurs, il n'a point follement compté ſur ſa conſtance. Ferme comme un roc dans la mer, il brave la fureur des flots ; ſemblable à une tour élevée ſur la cîme d'une montagne, il eſt au-deſſus des injuſtices de la fortune, comme elle eſt au-deſſus des orages.

Ne te livre point à ta colère : c'eſt aiguiſer une épée pour te bleſſer toi-même, ou pour tûer ton ami.

Ne fais rien en colère. Pourquoi ſe mettre en mer dans le moment d'une tempête ?

Le ſage doute ſouvent & change de volonté. L'Inſenſé eſt opiniâtre, il n'héſite jamais ſur quoi que ce ſoit ; & il ſait tout, ſi ce n'eſt qu'il ne ſait rien.

L'orgueil de l'homme ignorant eſt déteſtable ; mais il eſt cependant de la ſageſſe de ſouffrir ſes impertinences, & d'avoir compaſſion de ſes abſurdités.

L'ignorant contemple ſans ceſſe l'étroit ruiſſeau de ſon eſprit, & il trouve de toute beauté les petites pierres qu'il y voit au fond : il les prend, il les préſente comme des perles.

Comme la roſe exhâle naturellement

une odeur très-douce, ainſi le cœur bienfaiſant produit, ſans effort, de bonnes œuvres.

La main de l'homme généreux reſſemble aux nues qui répandent ſur la terre des fruits, des herbes & des fleurs; mais le cœur de l'homme ingrat eſt ſemblable à un déſert, qui boit avidément la pluie qui tombe du ciel, l'engloutit d'abord, & ne produit rien.

ÉLÉVATION

De quelques montagnes & autres lieux de la terre au-deſſus du niveau de la mer.

AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MÉDITERRANÉE.

	Toises.
Lac de Genève - - - - -	187 ½
---- de Neuchâtel - - - -	214
La vallée de Chamounix - -	526
La mer de glace du Montanvert	877
Le ſommet du Mont-blanc. -	2391 (*)
La ſource du Rhône à la Furca -	899
L'hoſpice des Capucins du Mont St. Gothard - - -	1095

(*) Selon M. Bourrit, &c., il eſt élevé de 2451 toiſes.

	Toises.
L'hoſpice du grand St. Bernard	1405
Le plateau du Mont-Cénis -	1000
Le ſommet du Véſuve - - -	300
- - - - - - de l'Etna - - -	1672
La pointe du Canigou, la plus haute des Pyrénées. - - -	1441

Au-dessus de l'Océan.

	Toises.
La pointe la plus élevée du Snowdon, dans la province de Galles en Angleterre - - - - - - - -	576
Le ſommet du Mont Tafel, au Cap de Bonne-Eſpérance - -	576
- - - - - - du Pic de Ténériffe - -	1904
- - - - - - du Pic Ruco, dans l'isle Madère - - - - -	7950
- - - - - - du Catopaxi, dans la province de Quito en Amérique - - - - - - -	3126
- - - - - - du Chimboraco, la plus haute des Cordillères & de toutes les montagnes connues - - - - - - -	3220

Mr. Ingenhooff prétend avoir trouvé par un grand nombre d'obſervations que depuis le matin à dix heures juſqu'à deux

heures après midi, les plantes au lieu de croître ne prennent aucune sorte d'accroissement. Ses observations montent, dit-on, à 40,000.

L'on peut se procurer facilement un microscope. Ayez une plaque de plomb mince, faites-y un trou avec une aiguille, prenez une goutte d'eau dans laquelle on a infusé du céleri, du poivre, de l'avoine, &c., placez-là sur le petit trou de la plaque, regardez au travers à la lumière d'une bougie, & vous verrez de petits animaux qui ne disparaîtront que lorsque la goutte perdra sa forme ronde.

Des imposteurs ont abusé de la crédulité de beaucoup d'honnêtes gens, en leur faisant croire qu'ils avaient le don d'évoquer les morts & les vivans. Voici un des moyens qu'ils ont employé pour faire illusion. — Ayez une boîte de trois à quatre pieds de hauteur, qui ait sept à huit pouces quarrés à la baze, mais construite de manière que vers le haut elle donne une ouverture de six pouces de large Mettez au fond de cette boîte un réchaud de feu, sur lequel on jettera de l'encens ; la fumée sortira en nappe ;

& sur cette nappe l'on fait voir les ombres des personnes évoquées, par le moyen simple d'une lanterne magique. Si la lanterne magique est cachée dans une boîte, & que par le moyen d'un miroir on porte les objets sur cette fumée, on fera paraître au milieu d'une chambre des spectres dont les membres paraîtront, s'accourciront, se détacheront, s'évanouiront, suivant les mouvemens de la fumée. On sent l'effet qu'un pareil spectacle peut produire sur des imaginations faibles.

On fait un tableau qui paraît magique en s'y prenant comme il suit. Choisissez deux morceaux de verre blanc d'environ trois pouces de large sur quatre de long : qu'ils soient bien plans & de même grandeur ; posez-les l'un sur l'autre de manière qu'il y ait une demi-ligne d'épaisseur entr'eux ; fixez-les avec un mastic de chaux éteinte & de glaire d'œufs ; couvrez les jointures avec des bandes de vessies ou de parchemin. Laissez une petite ouverture pour introduire entre les deux verres la composition suivante : six onces de sain-doux, demi-once de cire blanche, une once d'huile de lin, bien claire, le tout mêlé à un feu doux ; tan-

dis que le mélange eſt liquide, rempliſſez l'eſpace qui ſépare les deux verres, & bouchez bien le trou. – Collez une eſtampe ou tableau ſur un des côtés du verre ; le mêlange d'huile & de cire étant fort épaiſſi empêche de les voir : mais le plus petit degré de chaleur rendra la tranſparence, & fera appercevoir très-diſtinctement l'eſtampe ou tableau. On s'amuſe auſſi à faire des queſtions auxquelles le tableau répond, &c.

C'eſt une bien mauvaiſe habitude que celle de lire à la chandele dans ſon lit. Les ſuites en ſont quelquefois terribles. Mais ſi l'on eſt aſſez faible pour ne pas combattre une telle coutume ; voici un moyen de la rendre moins dangereuſe.

Ayez un éteignoir un peu plus grand qu'un éteignoir ordinaire, & attachez-y un fil d'une certaine longueur. Placez un petit anneau au plancher & un contre le mur, paſſez le fil au travers des deux en commençant par celui du plancher : attachez une épingle à l'extrêmité du fil ; fixez cette épingle à une chandelle, & faites enſorte que l'éteignoir ſoit ſuſpendu perpendiculairement ſur la chandelle. Quand elle aura brulé juſqu'à l'épingle, l'éteignoir tombera & l'éteindra.

On peut préſerver un tableau des injures des mouches en le lavant avec de l'eau où l'on a mis tremper pendant cinq ou ſix jours une certaine quantité de porreaux verds.

Problême de Société.

Un chef de cuiſine a une certaine quantité d'œufs, trois marmitons lui en demandent ; il donne à l'un la moitié de ce qu'il a, & la moitié d'un œuf ; à un autre la moitié de ce qu'il lui en reſte & la moitié d'un œuf ; enfin au troiſieme encore la moitié de ce qui lui en reſte & la moitié d'un œuf.—Comment a-t-il pu faire cette diviſion ſans caſſer les œufs ? — Il y en avait 7. Il en a donné quatre au premier, moitié de ſept, plus une moitié d'œufs. Il en a remis deux au ſecond, moitié de trois, plus une moitié d'œufs ; & enfin un au troiſieme, moitié de un, plus une moitié d'œufs.

Meſure d'une tour par l'ombre.

Tout le monde connaît la hauteur de ſa

ſa propre taille, ainſi l'on peut partir de ce point. Si votre ombre a dix pieds, & que vous ayez, par exemple, cinq pieds trois pouces de hauteur; dites : ſi dix pieds donnent cinq pieds trois pouces, combien donne l'ombre de la tour? Le réſultat ſera ſa hauteur. On peut faire le même calcul avec un bâton dont la longueur eſt connue.

Un cuiſinier achete trente œufs à trois pour un cruche, & trente autres à deux pour un cruche ; ils lui reviennent donc à cinq pour demi-batz, l'un dans l'autre. Il les revend tous par demi-batz, ſéparés, & en donne cinq comme ils lui ont couté. Retire-t-il ce qu'il en a payé? Non, il ne reçoit que douze demi-batz, & il en a débourſé douze & un cruche (*).

(*) Un batz équivaut à trois ſols de France, & un cruche à trois liards.

MÉLANGE DE POÉSIES.

Épigramme.

Entouré de flatteurs, dont il se croit chéri,
L'opulent Alcidas, d'une sottise extrême,
Me dit un jour : tous ceux que vous voyez ici
Sont mes amis ; j'en ai, j'en ai tant que moi-même,
J'ignore combien .... Je lui dis :
Si jamais le malheur, ou seulement son ombre
Entre chez vous, comptez ce jour-là vos amis,
Vous en aurez bientôt le nombre.

Pensées sur le bonheur.

On court bien loin pour chercher le bonheur,
A sa poursuite en vain l'on se tourmente :
Mais c'est dans nous, dans notre propre cœur
Que le plaça la nature prudente.

Sur ceux qui se vantent.

Quand de vanter ses faits tu vois un homme avide,
Ne prends pas pour de l'or tout le clinquant qui luit :
Frappes sur des tonneaux, tu verras le plus vide
Faire toujours le plus de bruit.

Sur la Gloire, l'Amour & l'Amitié.

La *Gloire* est une enchantereſſe
Qui ne remplit jamais un cœur ;
L'*Amour* n'est qu'un instant d'ivresse,
L'*Amitié* seule est un bonheur.

Compliment de nouvel An.

Pour vous offrir les vœux du cœur le plus ſincère,
Je n'attends point des ans le ſucceſſif retour.
Chaque jour vers le Ciel voit voler ma priere,
Et chaque jour pour vous voit croître mon amour.

ÉPIGRAMME.

Par trop d'eſprit tout va périr ;
L'eſprit ! dit un Pédant, hélas ! il court les rues !
--- Amis, ne croyons pas à ſi belles recrues ;
C'eſt un faux bruit que les ſots font courir.

Anecdote Morale.

On ſent le mieux, on ſuit le pire ;
Un trait frappant va nous le dire :
De la femme de ſon amant,
Dans ſa gaîté vive & folâtre,
Chloé plaiſantait hardiment,
Près de celui qui l'idolâtre.
Petite folle, que fais-tu ?
Dit le mari, que la juſtice éclaire,
Sur tel ſujet ma Chloé doit ſe taire ;
Vice enchanteur ! reſpecte la vertu.

Logogriphe-Charade.

Quatre membres ſont tout mon bien,
Mon dernier vaut mon tout, & mon tout ne vaut rien.

Enigme-Logogryphe.

Je ſuis preſque en tous lieux & dans tous les diſcours ;
A l'Ecole, au Barreau, je règne en Souveraine :
De mes pieds, tour-à-tour, l'ordre changé ramène
Le nom d'un Médecin célèbre de nos jours ;
Deux pronoms, une note, une longue meſure,
Ce qui du corps humain compoſe la ſtructure ;
Un adverbe empreſſé, l'abri de nos palais,
Ce qui longtems à table arrête les Anglais ;
Du Capitole antique un oiſeau tutelaire,
Le nom de nos ayeux & de pere & de mere ;
Ces fils qu'en longs tiſſus l'art nuance à plaiſir,
Ce que dans la campagne on aime à bien choiſir ;
Le point fixe où l'aurore au jour naiſſant préſide,
Et ce qu'un doux regard dit à l'amant timide ;
Mais depuis trop longtems, Lecteur, tu me pourſuis ;
Un mot va t'éclairer : *je ſuis ce que je ſuis.*

Sur un homme qui avait la manie de faire des Contes, & la mal-adreſſe de ſe répéter ſouvent.

Clidamant raconte à merveille,
Mais il faut le voir rarement :
Le premier jour il eſt charmant,
Le ſecond bien moins amuſant
Le troiſieme, il fait qu'on ſommeille.
Puis il devient un peu pédant :
Bref, il ſe répète, & ſouvent
Vous ſavez par cœur dès la veille,
Ce qu'il dira le jour ſuivant.

Le Portrait de Roſine R.*

Air : *Du Vaudeville de la Roſiere de Salency.*

Amour ! anime mes concerts,
Je chante l'objet qui m'enflamme ;
Que je le peigne dans mes vers,
Comme il eſt au fond de mon ame.
Par ſes attraits & par ſes mœurs
Roſine enchaine tous les cœurs.

D'Hébé Roſine a la fraîcheur :
Roſine a le teint de l'Aurore ;
Du ſeul vernis de la pudeur
Son front ingénu ſe colore.
Par ſes attraits &c.

Son âge eſt celui d'Aglaé,
Sa taille eſt celle d'Euphoſine ;
L'Amour n'eut point aimé Pſiché
S'il eut pu connaître Roſine.
Par ſes attraits &c.

J'ai vu Roſine, tour à tour,
De cent rivales entourée ;
Parmi les Nymphes de ſa Cour
J'ai toujours crû voir Cytherée.
Par ſes attraits &c.

Dans ſes diſcours ingénieux,
Décente ſans être farouche,
La candeur brille dans ſes yeux,
Et la franchiſe eſt ſur ſa bouche.
Par ſes attraits &c.

Ah ! que ne puis-je l'enflammer !
Mais au moins, diſcret & ſincère,
J'aurai le plaiſir de l'aimer,

Si je n'ai pas l'art de lui plaire.
Esprit, vertu, grace, douceur,
Régnez à jamais sur mon cœur.

---

*VERS présentés à Mad. L***, le jour de sa fête, le 14 Janvier, par son amie Mad. ***, qui, depuis quelques années, s'est faite une douce habitude de lui porter un bouquet dans cette circonstance.*

Malgré le froid
Je viens te fêter, chere amie ;
Malgré le froid,
L'Amitié reclame son droit.

Pour couler doucement la vie,
On se visite, on reste unie ;
Malgré le froid.

---

*A Madlle. de G**.*

Après l'avoir entendu chanter. — Dialogue entre un sourd & un aveugle.

Air : *de Nina.*

L'AVEUGLE.

Je crois entendre tes accens
Fille des cieux, douce Harmonie !
Sans doute, ces accords touchans
Sortent d'une bouche jolie.
Mais, je regarde. Hélas ! Hélas !
Bien malheureux qui ne voit pas.

Le Sourd.

Quels yeux ! quel regard séducteur!
Que sa voix doit être charmante !
Si de ses lèvres la fraicheur
Se répand sur ce qu'elle chante.
En vain j'écoute. Hélas ! hélas !
Bien malheureux qui n'entend pas.

Le secours mutuel.

Pour subvenir au sort contraire
Un aveugle portait sur son dos un boiteux.
Ils se prêtaient en cette affaire,
L'un des jambes, l'autre des yeux.

FABLE.

Le Loup à l'école.

Le loup naît, dit-on, carnassier;
Pour le faire changer de rôle,
Chez le Professeur du quartier
On le mit tout jeune à l'école.

Là, son Maître, sur son papier,
Écrivit en gros caractères,
Non point l'alphabet tout entier,
Seulement les lettres premieres.

Mais au lieu de lire a, b, c,
Comme le Maître avait tracé
Ces lettres sur son exemplaire,
Notre vorace louveteau,
Couramment & d'une voix claire,
Lut : *Agneau*, *Brebis* & *Chevreau*.

Il faut céder à la nature,
L'instinct peut plus que la culture.

Mes ſouhaits.

TOUS mes ſouhaits & ma plus forte envie
Auraient été d'être un nouveau Créſus :
Des riches dons d'Amérique & d'Aſie,
J'aurais tâché d'amaſſer tant & plus.
Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie ;
Sans elle, hélas ! en aurais-je voulu ?

D'être un héros j'aurais eu la manie,
Mars m'aurait vu ſuivre ſes étendarts,
L'antique amour, l'amour de la Patrie,
Ne m'eut point fait affronter les haſards ;
L'eſpoir d'offrir mes lauriers à ma mie,
Seul, m'eut frayé la route des Céſars.

D'être un Appelle il m'aurait pris envie,
Mais ſans daigner travailler pour les Rois.
Si de Rubens imitant la magie,
La toile eut pu s'animer ſous mes doigts ;
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie !
Je l'aurais peinte ainſi que je la vois.

Eterniſer une flamme chérie,
Aurait été de mes vœux le premier ;
Le tendre amour, ſeul guide de ma vie,
Aux doctes ſœurs m'eut fait ſacrifier ;
J'aurais été le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la déïfier.

En me livrant tout à l'Aſtronomie
J'aurais ſuivi ma tendre paſſion ;
Un nouvel Aſtre, au gré de mon envie,
Eut de nos jours paru ſur l'horizon ;
Au firmament j'aurais placé ma mie,
Elle eut été ma conſtellation.

J'aurais banni la ſombre jalouſie ;
L'Amour ſincère en écarte l'horreur ;
Trop délicat pour cette frénéſie,
D'un feu plus pur j'aurais fait mon bonheur :
Car en l'aimant j'euſſe eſtimé ma mie :
Sans mon eſtime aurait-elle eu mon cœur ?

Sur un Opéra, applaudi à Paris, & ſifflé à Verſailles.

Verſailles a ſifflé les talens,
Dont Paris diſait des merveilles.
Grétry ! les oreilles des Grands
Sont-elles de grandes oreilles ?

Enigme. A Adelaïde **.

Modeſte en ma couleur, modeſte en mon ſéjour,
Franche d'ambition, je me cache ſous l'herbe ;
Mais ſi ſur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs ſera la plus ſuperbe.

ÉPIGRAMME.

Bon Dieu ! que cet auteur eſt triſte en ſa gaîté !
Bon Dieu ! qu'il eſt peſant dans ſa légéreté !
Que ſes petits écrits ont de longues préfaces !
Ses fleurs ſont des pavots, ſes ris ſont des grimaces.
Que l'encens qu'il prodigue eſt plat & ſans odeur !
C'eſt, ſi je veux l'en croire, un heureux petit maître ;
Mais ſi j'en crois ſes vers, ah ! qu'il eſt triſte d'être
Ou ſa maîtreſſe ou ſon Lecteur.

RÉPONSE.

Grace, grace, mon cher cenſeur,
Je m'exécute & livre à ta main vengereſſe,
Mes vers, ma proſe & mon brevet d'auteur.
Je puis fort bien vivre heureux ſans lecteur;
Mais par pitie laiſſe-moi ma maitreſſe :
Laiſſe en paix les amours, épargne au-moins les miens.
Je n'ai point, il eſt vrai, le feu de ta ſaillie,
Tes agrémens; mais chacun a les ſiens.
On peut s'arranger dans la vie.
Si dans mes vers Églé s'ennuye,
Pour l'amuſer je lui lirai les tiens.

RÉPLIQUE.

Non, les clameurs de tes rivaux
Ne te raviront point le talent qui t'honore.
Si tes fleurs étaient des pavots,
Tes jaloux dormiraient encore.

Moralité.

Malheureux loin du but qui ſe laiſſe emporter;
Chaque pas l'en éloigne & l'égare ſans ceſſe.
En tout il eſt un point marqué par la ſageſſe,
Qu'il faut ſaiſir, où l'on doit s'arrêter;
L'atteindre eſt force, & le paſſer faibleſſe.

Sur le Malheur.

Quand le malheur ne ſerait bon
Qu'à mettre un ſot à la raiſon,
Toujours ſerait-ce à juſte cauſe.
Qu'on le dit bon à quelque choſe.

UN SPARTIATE,

Aux jeunes gens, relativement au respect qu'ils doivent à la vieillesse.

Suspens tes pas, jeune homme, arrête :
Au nom des Dieux & de la Loi !
Baisse profondément la tête,
Un vieillard passe devant toi.

Sur l'amour de régner qui, dit-on, se trouve chez la plupart des femmes.

Est-on jolie à l'âge de quinze ans,
L'on veut régner, c'est là le bien suprême.
Devient-on mère, on a pour ses enfans
La vanité qu'on avait pour soi-même.

Sur le bonheur de la vie champêtre.

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui de leur toison voit filer ses habits.

Sur l'amitié.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui déclarer vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite,
O tranquille amitié ! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le Ciel a mis.
Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures,
Et dans tous les états & dans toutes les heures,
Sans toi tout homme eſt ſeul, il peut par ton appui,
Multiplier ſon être & vivre dans autrui.

Diverſes Maximes.

Rendez au Créateur tout ce qu'on doit lui rendre.
Réfléchiſſez avant que de rien entreprendre.

Reprenez ſans aigreur, louez ſans flatterie,
Riez modérément, entendez raillerie.

Ne reprochez jamais les plaiſirs que vous faites,
Et mettez-les au rang des affaires ſecrettes.

Parlez peu, penſez bien & ne trompez perſonne.
Faites toujours du cas de ce que l'on vous donne.

ÉPIGRAMME

Contre pluſieurs de ceux qui demandent à emprunter de l'argent.

Sais-tu de ton ami quel eſt le ſort funeſte ?
--- Non. --- Je n'ai point d'argents.---
Emprunte. --- Eh bien ! veux-tu,
Me prêter douze francs ?
Moi ! je n'ai qu'un écu ---
Prête-le moi toujours, tu me devras le reſte.

A une jeune enfant.

De la maman que tu chéris ,
Qui dans ſes bras ſouvent te preſſe ,
Ma chere enfant, ſens-tu le prix ?
Connais-tu toute ſa tendreſſe ?
Les élans de ton jeune cœur ,
Ne ſont encor, ma tendre amie ,
Que les prémices du bonheur ,
Qui doit accompagner ta vie.

ÉPIGRAMME.

Les trois aveugles , maîtres du monde.

Tout eſt aveugle en cet humain ſéjour ,
On ne va qu'à tâton ſur la machine ronde :
On a les yeux bandés à la ville , à la Cour.
Plutus , la Fortune & l'Amour
Sont trois aveugles nés qui gouvernent le monde (*).

Sur la ſottiſe de bouder.

Ah ! oui , dans tous les cas c'eſt bien vraie ânerie ,
De troubler ſon bonheur par ſotte bouderie.

(*) L'on ſait que Plutus , la Fortune & l'Amour, étaient des Divinités de la Mythologie , que l'on repréſente toutes trois avec un bandeau ſur les yeux.

Le Jeune Mendiant.

Prenez pitié d'un petit malheureux,
Charge tout seul du soin de son vieux père :
Ils n'ont, hélas ! pour se nourrir tous deux,
Qu'un peu de pain qu'on donne à leur misère.
Plaignez leur sort, prêtez-leur vos secours,
C'est avec tant d'espoir que ma voix vous implore !
De longs travaux l'un a rempli ses jours,
Pour travailler, l'autre est trop jeune encore.
Soyez touché de leur sort malheureux,
Ah ! venez au secours de l'enfant & du père ;
Ils n'ont, hélas ! pour subsister tous deux,
Que la grande pitié qu'inspire leur misère.

Sur la nécessité de faire un choix en amitié.

Le choix dans l'amitié fait le bonheur suprême,
Et chérir la vertu, c'est se chérir soi-même.

Impromptu en apprenant que le célèbre Naturaliste Buffon perdait la vue.

Ah ! s'il est vrai que Buffon perd les yeux,
Que le jour se refuse au foyer des lumières,
La Nature à la fin punit le curieux.
Qui trop profondément pénétrait ses mistères.

CHARADE

*Adressée à Mademoiselle * *.*

Faible & nud mon premier & dévore & digère
Sujets & Rois, sages & fous.
J'aime mieux le second que vous.

Et vous savez combien vous m'êtes chère.
Aussi malgré mon désir de vous plaire,
Entre le tout & moi, sans que j'en sois jaloux,
C'est ce terrible tout, que votre cœur préfère.

Le Visionnaire.

A Gaudet le crédule Ariste
Disait un jour le Diable existe,
Je l'ai vu sous l'air d'un baudet,
C'était hier dans ce bois sombre.
Et fi ! Monsieur, reprit Gaudet,
Fi ! vous avez peur de votre ombre.

FABLE.

Les jambes de bois.

En me promenant près d'un bois;
Je vis un paysan qui traversait la plaine;
Il avait deux jambes de bois,
Je vous souhaite même aubaine.
Ce souhait vous fait peur, mais écoutez ceci:
Du compliment, j'ose le croire,
Vous m'allez dire grand merci,
Quand j'aurai conté mon histoire.
Comme j'avais un peu d'ennui,
Je m'approchai pour causer avec lui:
Tout en causant je crus bien faire,
De lui jurer qu'au fond du cœur,
Je prenais part à son malheur.
--- Qu'appellez-vous malheur, dit-il, presqu'en colère ?
Ce malheur est un bien dont j'ose me vanter,
Dont mon cœur s'applaudit sans cesse;
Et si mon sort vous intéresse,
Vous devez m'en féliciter.

A ce discours, bien fait pour me surprendre,
Je lui fis compliment du cœur & de la voix.
Mais je le suppliai de me faire comprendre
La volupté de deux jambes de bois.
Volontiers, dit-il, je commence.
— Quant à l'économie, elle est de conséquence,
Pour de malheureux ouvriers;
Or qui n'a plus de jambe évite la dépense,
Qu'il faisait en bas & en souliers.
Les ronces me faisaient la guerre,
Je craignais de m'aller heurter contre une pierre;
Maintenant & cailloux, & neiges & bourbiers,
Ne me font faire nulle pause;
Sur les épines des halliers,
Je marche comme sur des roses.
Si sous mes pas je découvre un serpent,
De mon pied j'écrase sa tête :
Si quelque chien à me mordre s'apprête,
Je peux, sans me gêner, l'assommer à l'instant.
Sur mes jambes, l'été, je n'ai pas à combattre
Des mouches l'azile aiguillon :
Et si ma femme, à la maison,
Fait du bruit, j'ai de quoi la battre.
Qu'on me donne une noix, je la casse. Le soir,
Près de mon feu, lorsque je viens m'asseoir,
Mon pied l'attise. On a beau voir
Les saisons varier, toujours de leurs caprices,
Mes jambes savent triompher.
Enfin, après huit ans d'agréables services,
J'en fais du bois pour me chauffer.

CHANT PATRIOTIQUE

Du jeune homme des petits Cantons qui va faire le tour de la SUISSE.

SALUT à vous, ô monts de l'Helvétie,
Lacs & Cantons que je vais parcourir!
Je vous préſente un fils de la Patrie,
Qui dans ſon ſein veut vivre & mourir:
Digne du nom qu'il porte & qu'il révère,
Senſible & fier, brave & ſimple à la fois,
De ſes ayeux il viſite la terre,
Et des vieux tems recueille les exploits.

Quel beau théâtre & d'honneur & de gloire
Parait & s'ouvre à mon œil enchanté!
Par-tout j'entends cris & chants de victoire....
Par-tout je vois courage & liberté.
Dans un pays où pour briſer ſa chaîne
Tout citoyen fut autrefois ſoldat,
Chaque cité, chaque mont, chaque plaîne
Peut ſe vanter d'un ſiège ou d'un combat.

Diſparaiſſez Rome & Lacédémone...
N'étalez plus votre antique fierté;
L'égalité parmi nous a ſon trône,
Et l'homme ici par l'homme eſt reſpecté:
De vos exploits de même que des nôtres
La liberté devint le germe heureux;
Et nos héros ſeraient égaux aux vôtres,
Si quelque Homère eut chanté nos ayeux.

Ici je vois ce détroit redoutable (1)

(1) Le chemin creux près de *Kuſſnacht*, au Canton de *Schweitz*, où *Guillaume Tell tua Geſsler*, le 18 Novembre 1307.

Où d'un tyran Tell a percé le flanc ;
Là j'apperçois la rive mémorable
Qu'Arnold teignit de son généreux sang (1).
Plus loin parait cette place escarpée
Qui vit jurer nos trois Libérateurs (2),
Les yeux au ciel & la main sur l'épée,
De nous soustraire à nos vils oppresseurs.

De ce côté sont d'autres Thermopyles (3).
Où nos soldats dans leur sang étendus,
Par leur mort même à la Patrie utiles,
Sont accablés ... mais ne sont pas vaincus :
De celui-là s'élève la colline
Qu'ont illustré les Fabius Bernois (4),
Lorsque sortis de la porte voisine
Ils vont tous vaincre & périr à la fois.

Oui, je verrai la grotte solitaire
Qu'un saint hermite habita si longtems (5),

---

(1) Le champ de bataille près du lac de *Sempach*, au Canton de *Lucerne*, où *Arnold de Winkelried* assura par son dévouement la victoire aux Suisses, le 9 Juillet 1386.

(2) Le *Grutelin*, petite prairie dans le Canton d'*Uri*, sur le lac de *Lucerne*, où nos trois premiers Confédérés s'engagèrent par serment, en 1307, à rendre la liberté à leur patrie.

(3) Le champ de bataille de *St. Jaques* près de *Basle*, où 1200 *Suisses* périrent en se battant le 26 Août 1444, contre 40,000 Français qui, jugeant par eux de tout le reste de la nation, se hâterent de faire avec les Cantons une paix honorable.

(4) Le *Schlosshalde*, éminence près de *Berne*, où, en 1289, la famille *Neuhaupt* se fit tailler en pièces, en repoussant presque seule le Duc *Albert d'Autriche*, tout comme jadis la famille *Fabia* de Rome, en se battant contre les *Veyens*, près du fleuve *Crémère*.

(5) L'hermitage dans le *Melchtal*, au Canton d'*Unterwald*, où vécut près de vingt ans, & mourut en 1487

Et la chapelle où d'un Duc téméraire
Le nom fameux fixe l'œil des paſſans (6).
J'irai fêter ce jour patriotique
Où tous les ans nos citoyens nombreux,
De la concorde & du ſang Helvétique,
Vont près de l'Aar reſſerrer les doux nœuds (7).

En parcourant notre terre chérie,
Du bord des lacs juſqu'au ſommet des monts,
Je trouverai de travail, d'induſtrie,
Un bel exemple & de grandes leçons :
Là j'apprendrai que les mœurs & l'aiſance
Marchent toujours avec l'égalité,
Et que chez nous, ſi l'on voit l'abondance,
Nous la devons à notre liberté.

Ce court voyage au milieu de mes frères,
Pour mon bonheur ſera d'un plus grand prix,
Que ſi j'avais bien loin de nos frontières
Porté mes pas dans Londres ou dans Paris.
Puis, de retour dans le vallon ruſtique
Où j'ai laiſſé le foier paternel,
Je m'en irai dans notre temple antique,
Tous les matins adorer l'Eternel.

» O toi, mon Dieu ! Père de la Patrie,
Lui veux-je dire, humblement proſterné,
„ Veille en tout tems ſur la libre Helvétie !

---

le bienheureux *Nicolas de Flue*, qui empêcha une guerre civile entre les Cantons, & fit recevoir en 1481 *Fribourg* & *Soleure* dans la confédération.

(6) La chapelle de *Morat*, où l'inſcription la plus noble & la plus ſimple conſerve le ſouvenir de la défaite de *Charles le Hardi*, dernier duc de *Bourgogne*, le 22 Juin 1476.

(7) La *Société Helvétique* qui s'aſſemble à *Olten*, au Canton de *Soleure*, le mardi avant la Pentecôte de chaque année, où tout *Suiſſe* peut aſſiſter & boire avec ſes concitoyens dans la coupe de la confraternité Helvétique.

„ Daigne bénir les champs où je ſuis né !
„ Écartes-en luxe, orgueil & diſcorde ;
„ Conſerves-y paix & ſimplicité ;
„ Fais-y fleurir & juſtice & concorde,
„ Et nous ſerons heureux par ta bonté !

Sur notre exiſtence.

L'exiſtence eſt une pendule,
Que par ſoi-même il faut guider.
Malheur à l'homme trop crédule,
Qui la donne à raccommoder.
On croit qu'Hippocrate calcule,
Quand il s'agit d'y regarder ;
Mais il l'avance ſans ſcrupule,
Ne pouvant pas la retarder.

Sur la rapidité du tems.

Le tems s'enfuit & jamais ne repoſe,
Or, en ceci, je me plains d'une choſe :
Bien loin de repoſer, tandis que nous courrons,
Il court toujours, hélas ! tandis que nous dormons.

Sur un ouvrage en porte-feuille.

Un auteur qu'on eſtimait peu
Propoſait de mettre en lumière
Une œuvre inſipide & groſſière,
Oui, dit-on, lui montrant le feu.

Couplets chantés par une ſociété d'amis, le premier jour de l'An.

Air : *Mon bonheur dit :*

Qui ne s'émeût quand l'an ſe renouvelle,
Qui n'aime alors s'environner d'amis,
Promettre à tous une amitié fidèle,
Leur ſouhaiter mille biens réunis ?
Si tous ces vœux ne ſont qu'une ombre vaine,
Elle eſt flatteuſe, elle naît d'un bon cœur :
C'eſt un parfum qui ſur nous ſe promène ;
L'illuſion fait ſouvent le bonheur.

Obſervons tous cette coutume ſainte,
Facile aux bons, mais pénible aux méchans,
De ſe livrer ſans détour, ſans contrainte,
A des ſouhaits, ſonges du ſentiment.
Ah ! ſi ſouvent l'intérêt ou la haine,
De l'amitié couperent le lien,
Qu'on doit chercher que le tems nous ramène,
Au-moins un jour où l'on ſe veut du bien.

Voiſins, amis, qu'un jour de l'an raſſemble,
Joignons nos mains, joignons auſſi nos vœux;
Promettons-nous de le finir enſemble :
Ah ! qu'il s'échappe en nous laiſſant heureux !
Que réunis après des jours paiſibles,
Sans jamais l'être nous faſſions des jaloux !
Parmi ces vœux s'il en eſt d'impoſſibles,
De les former eſt un plaiſir ſi doux !

Le Bonheur. A ma femme.

J'entends exalter tour à tour,
L'Amitié, l'Hymen & l'Amour.
Chacun a ſes plaiſirs, & pourtant, ce me ſemble,

Chacun ne peut tout seul rendre heureux qu'à demi.
Le bonheur c'est mon lot.... C'est de trouver ensemble.
Ma femme, ma maîtresse & mon meilleur ami.

Le bon vieux tems.

Ah! le bon tems que le tems d'autrefois!
Quand on voyait les Seigneurs Rois
Conduire eux-mêmes la charrue,
Et travailler à la moisson
Quand la saison
Était venue.

Faisant œuvre de leurs dix doigts,
On voyait Princesse & Reines,
De leurs brebis tondre ou filer les laines.
Ah! le bon tems que le tems d'autrefois!

Préparé de la main de sa bonne maîtresse,
On savourait le lait & de chèvre & d'ânesse,
Dans la cuiller & l'écuelle de bois.
Ah! le bon tems que le tems d'autrefois!

. . . . . .

CHARADE.

Ne perdons point de tems, courage & dépêchons,
Donnez la torture à vos têtes,
Et devinez de deux façons.
Premier, second, le tout, hélas! ce sont des bêtes.

CHANT de guerre d'un Canonnier Suiſſe.

VENEZ, enfants de l'Helvétie,
Soyons ſes braves défenſeurs.
Chez nous jamais la tyrannie
N'excita de cris ni de pleurs.
Que la Patrie à nous ſe fie,
Puiſqu'elle fait notre bonheur:
Nous la portons dans notre cœur;
Pour elle nous expoſons notre vie.
Courage, Canonniers! à l'envi travaillons,
Marchons, marchons,
Venez, chargez & mortiers & canons.

En paix nous apprenons la guerre,
Quoique nous préférions la paix:
L'une eſt un fléau ſur la terre,
L'autre nous comble de bienfaits.
Tout en préparant le tonnerre,
Nous gémiſſons des maux qu'il faits,
Des vrais Suiſſes voilà les traits,
Ainſi nous l'apprirent nos pères.
Courage, Canonniers! à l'envi travaillons,
Marchons, marchons,
Venez, chargez & mortiers & canons.

Sous des chefs tout couverts de gloire,
Allons nous former aux combats:
Vous favoris de la victoire,
Fils de Mars, conduiſez nos pas.
Tous d'un accord aux loix fidèles,
Servons l'Etat, ſoyons unis:
Déclaron-snous les ennemis
Des eſprits & des cœurs rebelles.
Courage, Canonniers! à l'ordre obéiſſons,
Chargeons, marchons,
Et de lauriers ombrageons nos canons.

FIN.

NOTE.

Nous nous proposions de faire entrer dans cet ouvrage un cours abrégé des plantes médicinales & l'indication de différens remèdes, qu'il semblerait utile de faire connaître à un père de famille. Mais nous avons réfléchi qu'il n'était pas sans inconvénient d'indiquer des remèdes quand on était trop resserré par l'espace, pour entrer dans les détails & les explications qu'il est prudent de donner en pareil cas.

Nous avons déjà observé que notre but était seulement de donner un recueil de sujets de lectures instructives & variées, & non de publier un cours d'éducation méthodique. Le titre même que nous avons adopté, annonce le plan que nous avons dû suivre, & nous imposait la tâche d'apporter une grande variété dans le choix des articles dont nous avons fait usage. Nous n'avons donc pas à nous justifier d'en avoir laissé se succéder qui n'ont aucun rapport entr'eux, ni dans le sujet, ni dans le style, ni même dans la pensée. L'on n'aura pu oublier, d'ailleurs, que nous avions à écrire pour toutes les classes

classes de Lecteurs, pour l'homme instruit comme pour celui qui ne l'est pas, pour l'habitant de la campagne comme pour celui de la ville; l'on sentira donc que nous nous serions trop écartés de notre but en apportant dans notre choix ce degré de sévérité dont, au premier apperçu, il semblerait qu'en matière littéraire, l'on ne devrait jamais se relâcher.

Malgré que notre ouvrage soit destiné particulièrement au Père de famille, & qu'il renferme plusieurs objets d'instruction qui ne sont pas à la portée des enfans, il ne résulterait toutefois aucun inconvénient de ce que l'élève le lut seul, le consultât seul; mais, cependant, nous croirions plus utile qu'autant qu'il serait possible, les Pères ou Maîtres le lussent ou le parcourussent d'abord eux-mêmes. Alors ils pourraient faire le choix de l'article sur lequel il convient, pour le moment, au jeune homme de recevoir quelques instructions; ils suppléeraient par des explications, ou des observations, à ce que les bornes, où nous étions circonscrits, nous ont contraint de taire. Ils pourraient puiser, sur-tout dans les deux derniers volumes, de courts articles à donner à

apprendre par cœur, ou propres à l'exercice utile qu'on appelle Thêmes dans les collèges, ou enfin à en faire le résumé, à en donner des extraits d'après ce qu'une lecture attentive en aurait laissé dans la mémoire. C'est particulièrement pour ce dernier genre d'exercice que nous avons inseré plusieurs anecdotes, plusieurs traits qui ne semblent nullement tendre à l'instruction, & qui, néanmoins, en raison de la variété qu'ils répandent, n'y seront pas absolument étrangers, puisqu'ils la rendront plus agréable & moins monotone, si l'on en fait l'usage que nous proposons.

Nous finirons par observer que si nous ne donnons pas une Table des Matières contenues dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ainsi qu'elle est annoncée dans la Préface, c'est parce que nous ne nous attendions pas à la trop grande étendue qu'elle aurait occupée.

Fin du XIIe & dernier Volume.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES
Contenues dans cet ouvrage.

TOME I.

Pages

DE LA RELIGION. . . . 7
De la COSMOGONIE, ou de l'origine du globe que nous habitons. 8
Hiſtoire-naturelle de l'homme. . 25
Des ſens. 43
Hiſtoire morale de l'homme. . . 72
Hommes ſauvages 75
Arithmétique politique. 84
Avis importans aux bonnes mères. . 89
Des monſtres, des nains & des géans. 103
Des variétés dans l'eſpèce humaine. 110

TOME II.

De quelques uſages & coutumes de différens peuples. 1
Découvertes, inventions & époques plus ou moins importantes & remarquables, par ordre chronologique. 23

De quelques erreurs. 44
Des animaux & de leur inſtinct. . 64
Des végétaux. 88
Des minéraux. 99
De la pierre philoſophale. . . . 107

TOME III.

De la ſuperſtition 3
De quelques MALADIES. 11
Maladie imaginaire. . . . 12
De l'épilepſie. 13
Singularités cardialogiques. . 15
Amauroſe ou goutte ſereine . 16
De la plique polonaiſe. . . . 17
De la carnification. . . . 18
De la ſueur anglaiſe. . . . 19
De la catalepſie. 20
Du cochemar ou incube. . . 21
De la malacie. 22
Du dragonneau, ou dragon. . *ibid.*
De la lèpre. 23
De la peſte. 26
Du coma. 32
Du carus. 33
De la lycanthropie. . . . . *ibid.*
Des ventriloques. 35
Témoignage de M. le Baron de Mengen. 36

De la rinoptie. 39
Des mangeurs d'opium. . . . 41
De la mélancolie. 43
Du Duel & du Suïcide. 51
Sur le bonheur des sots. 58
De l'éducation. 70
Sur l'âge auquel une jeune personne est assez formée pour devenir mère, sans nuire à sa propre constitution, ni à celle des enfans qui en doivent naître. 113
Des quatre divers tempéramens qui s'observent chez l'homme, & des manieres particulières de soigner sa santé, d'après ce que chacune de ces différentes dispositions du corps doivent nous prescrire. . 115

TOME IV.

De l'Hygienne. 3
De la décence & du soin que l'on doit prendre de son extérieur. . . . 15
De la félicité domestique, ou du bonheur dans la vie privée. . . . 23
Conseils d'un père à ses filles, sur l'amitié, l'amour & le mariage. 37

De l'inſtruction, de la marche à ſuivre dans les études. 68
De la converſation. 109
Du Langage. 113

TOME V.

Des Belles-Lettres. Des Lettres, de la Littérature & de l'Erudition. 3
Sur l'origine & les progrès de la Langue françaiſe. 7
Exemple du Langage tel qu'il était au 9me. ſiècle. 10
Dixième ſiècle. 13
Onzième ſiècle. 14
Douzième ſiècle. 18
Treizième ſiècle. 21
Quatorzième ſiècle. 26
Quinzième ſiècle. 28
Seizième ſiècle. 33
Dix-ſeptième ſiècle. 51
Dix-huitième ſiècle 60
Introduction à un cours abrégé des Arts & des Sciences. 111
De la Grammaire & de la connaiſſance des lettres. 77
Diviſion de la Grammaire. . . . 74
Des noms ſubſtantifs. 75
De l'Adjectif. 76

Du Genre. 80
Du Nombre. 85
De l'Article. 87
De l'Adjectif avec ſon ſubſtantif. 93
De l'Adjectif qui ſe rapporte à deux ſubſtantifs du même genre. 94
De l'Adjectif qui ſe rapporte à deux ſubſtantifs de différens genres. 95
Du Pronom. 97
Du Verbe. 98
Verbes irréguliers. 113
Des Adverbes. 116

TOME VI.

De la SYNTAXE. 3
De l'accord de l'Adjectif, du Pronom & du verbe avec les ſubſtantifs. 5
Remarques ſur quelques Adjectifs. 10
les Noms de nombres. . . . 15
les Pronoms. 16
les Gérondifs. 24
l'Impératif. 27
De l'emploi de l'indicatif & du ſubſtantif. 28
Remarques ſur les prépoſitions. . 31
Sur le Régime. 35

Arrangement des mots. 38
Répétitions vicieuſes. 41
Des accens. 44
Remarques ſur les voyelles nazales. 46
De la Ponctuation. 56
Du Barbariſme, du Soléciſme, du Galimatias, du Phoebus, des Equivoques & du Langage précieux. 59
Notes d'expreſſions, ou prononciations vicieuſes. 61
Règles générales ſur la prononciation de chaque lettre. 65
De la Logique & de la Rhétorique. 87
Du Style, conſidéré dans ſes divers genres. 111

TOME VII.

De la Poëſie. 3
De divers genres de Poëmes. . . . 4
De la Structure, ou du mécaniſme des vers. 7
Dictionnaire de pluſieurs mots employés dans les Belles-Lettres, & de la plupart deſquels il ne peut être qu'utile de connaître au-moins le ſens. 14
De l'Iconologie. 103

Attributs des principaux Dieux de la Fable. 104
Emblèmes des quatre élémens. . 111
des quatre parties du monde. 112
quatre saisons de l'année. . 114
quatre points cardinaux de la sphère. 115
quatre âges du monde. . . 117
quatre parties du jour. . . 118

TOME VIII.

De divers emblêmes, ou figures allégoriques qui ne tiennent pas à la Mythologie, ou y ont, en général peu de rapport. 3
Des Productions littéraires. . . 18
Siècle littéraire de Philippe & d'Alexandre . . . . . *ibid.*
de César & d'Auguste. . . 22
des Médicis. 24
de Louis XIV. 27
Des Arts & des Sciences. . . . 34
De l'Ecriture. 36
De l'Imprimerie. 42
De la Gravure. 48
Du Dessein & de la Peinture. . . 51
De l'Ecole Allemande. 55
Flamande. . . . . . *ibid.*
Florentine. 56

Françaiſe. . . . . . *ibid.*
Hollandaiſe. . . . . . *ibid.*
Lombarde. 57
Romaine. 58
Vénitienne. 59
De la Sculpture. 62
De la Plaſtique. 66
De la Muſique. 67
De la Danſe. 76
De l'Arithmétique. 84
De l'Architecture. 88
De la meſure du tems, du Calendrier, &c. 96
Des différentes manières de compter le jour. 100
Année Aſtronomique & commune. *ibid.*
Eres différentes. 102
De l'Aſtrologie. 103
De l'Aſtronomie. 105
De la Sphère. 109

TOME IX.

De la Coſmographie. 3
De la Géographie. . . . . . .
Europe. 9
Aſie. 12
Afrique. 13
Amérique. 14

De la Géographie ancienne. . . . 19
Asie. 20
Afrique. . . . . . .
Europe. 21
De l'Agriculture. 22
De l'Hiſtoire. 31
De la Chronologie. 37
Précis des époques célèbres de l'Hiſtoire. La création, Ire. époque. année Ire. 53
Le Déluge, IIe époque, année 1656. 55
Vocation d'Abraham, IIIe époque, année 2082. . .
La loi écrite, IVe époque, année 2513. 59
Priſe de Troye, V^e époque, année 2820. 61
Dédicace du temple, VIe époque, année 3000. 63
Fondation de Rome, VIIe époque, année 3250. . . 66
Rétabliſſement des Juifs, VIIIe époque, année 3568. . . 68
Carthage vaincue, IXe époque, année 552 de Rome, & 3802 du monde. 74
Naiſſance de Jéſus-Chriſt, X^e époque, première année de l'Ere chrétienne. 77

Paix de l'Eglise, XIe époque, année 312, de Jésus-Christ, & 4312, du monde. . . 82
Rétablissement du nouvel Empire, XIIe époque, année 800, de Jésus-Christ, & 4800, du monde. . . . 90
Costumes des Anciens. Usages militaires. 91
Religieux 97
Civils. 103
Des Langues. 110
Du Commerce. 117

TOME X.

De l'Histoire-naturelle. 3
Essai abrégé d'un cours de Conchyologie, partie de l'Histoire-naturelle qui traite des coquillages. 17
Fragment d'un Cours élémentaire de Botanique destiné aux jeunes gens, & particuliérement aux jeunes Demoiselles. 27
De la Physique. 48
des Elémens. 49
de l'Air. , ... *ibid.*
du Vent. 50

de la Terre. 53
des fossiles ou minéraux. . . 54
des pierres. 55
du Feu. 56
de l'Electricité. 58
de l'Eau. . . . . . *ibid.*
des Météores. 60
des Météores aqueux. 61
de l'Arc-en-ciel. 63
des Météores ignés. . . . . *ibid.*
Sentiment du Docteur Franklin sur le tonnerre. 64
des tremblemens de terre. . . 67
De la Métaphysique. 68
De la Morale. 69
De la Théologie. 73
De la Politique. 74
De la Jurisprudence. 75
De la Navigation. 76
De la Métallurgie. 78
De la Monnaie. 80
Des Mathématiques. 81
De l'Algèbre. 83
De la Géométrie. 86
De l'Arpentage. 88
De la Médecine. 89
De la Chymie. 91
De la Pharmacie. 93
De la Chirurgie. 94

de l'Ostéologie. . . . . . *ibid.*
Fragment d'un cours abrégé d'Ostéologie. 95
De l'Optique. 98
De l'Acoustique. 101
De la Mécanique. 104
De la Mythologie. 107
Dieux du premier ordre. . . . 111
du second ordre. 117
du troisième ordre. 119
du quatrième ordre, comprenant les Vertus & les Vices. 122
Du Blason. 123
De la Gnomonique. 125
De la Statique. 126
De la Statistique. . . . . . *ibid.*
De la Tactique. 127
Du Génie. 128
De l'Artillerie. 129
De la Philologie. . . . . . *ibid.*
De la Philosophie, & coup-d'œil général sur les connaissances humaines. 130

TOME XI.

LECTURES VARIÉES, contenant des Contes, des traits d'Histoire, de Morale, des Historiettes, &c.

Avis aux Conteurs. 3
Hiſtoire d'Henriette ***. . . . 10
Le pauvre Aveugle. 14
Sur la priſon, appellée par les Anglais, le trou noir; *où, après avoir défendu avec la plus grande bravoure Calcutta, aſſiégée par le Nabad Surayah-Dowlah, d'infortunés Anglais furent enfermés.* 20
L'Arbre. 31
Aventure ſinguliére arrivée au Comte de P.* 39
Boono & Nelli. 41
Hiſtoire du Comte d'Orville. . . 62
Les trois amis. 72
Aventure de coche. 76
Idylle. 79
Traits de tendreſſe maternelle. . . 81
Trait de tendreſſe filiale. 82
Inkle & Yarico. 85
Va-de-bon-cœur. Anecdote militaire. 88
Union & Valentin. Autre Anecdote militaire. 91
Le Crocodile monſtrueux, trait hiſtorique. 93
Origine du Prieuré des deux Amans. 96
Le Savetier de **. 99
Le gros lot. 102

Hiſtoire d'Ibrahim, riche Muſulman. 103
Anecdote ſur le danger qu'offre la chair humaine corrompue. . . 105

TOME XII, & dernier.

LECTURES VARIÉES, II. partie. Contenant diverſes petites anecdotes, différens morceaux de poëſies, quelques bons mots, &c.
Epigrammes contre la Tragédie de Cléopatre. 3
Naïveté d'une ſentinelle. . . . . . *ibid.*
Gageure anglaiſe. 4
Préſence d'eſprit d'un jeune homme. . 5
Trait de la vie de Trenk. . . . . *ibid.*
Naïveté d'un nouveau marié. . . . 6
Plaiſante harangue d'un Général Anglais. *ibid.*
Manie étrange d'un gentilhomme Napolitain. 7
Grave obſervation d'un Cordonnier. . . *ibid.*
Le Mandarin Ziou-Ziou & un vieux Bonze. . . . . . *ibid.*
Bon mot de Monteſquieu. 8
Uſage ſingulier des Juifs à Berlin. . *ibid.*
Filouterie extraordinaire, faite à un Négociant à Bordeaux. 9
Inſcriptions publiques Irlandaiſes. . . 11
Moyen de correction envers les pareſſeux. *ibid.*

Réponſe d'un Militaire à Louis XV. . *ibid.*
Anecdote ſur un célébre Peintre. . . 12
Autre. . . . . . *ibid.*
L'Ivrogne & le cheval. 13
Préſence d'eſprit d'un courtiſan. . . 14
Trait de Henri IV. 14
Repartie d'un Général Suiſſe à Louis XIV. 15
Singulier effet d'un ſermon du père Renaud. . . . . . *ibid.*
Trait de bravoure & de préſence d'eſprit du ſergent Cabieu. 16
Manière plaiſante de calculer la dette nationale anglaiſe. 18
Anecdote qui a donné lieu au dicton ſuivant : il a eu la recommandation du père & de la mère de Melchiſédech. . 19
Fragment de morale ſur les abus, le hazard, &c. . . . . . *ibid.*
Oſtraciſme des Valaiſans. 22
Mot d'une femme à Dalembert. . . . 27
Age auquel parviennent divers animaux *ibid.*
Hiſtoire du Diamant qu'avait Charles le téméraire à la bataille de Grandſon. 28
Obſervation ſingulière ſur des feuilles d'arbres. 29
Effet d'une comédie de Rouſſeau, ſur lui-même. 30
Sur un homme extraordinaire, nommé Bérénicius. . . . . . *ibid*

Tableau de la naissance de l'homme. . 31
La tendre mère & le berceau. Idylle. . 33
Description du Paradis de Mahomet. . 36
Instructions d'un père Mexicain à son fils, tirées de l'histoire du Mexique, de Clavijero. 37
L'enfant des champs. Idylle. . . . 41
Fragment de morale, sur l'amour-propre. 42
Source inépuisable d'amusemens pour de certains Turcs. 43
Anecdote Turque. 45
Les Souvenirs. 46
Trait historique, extrait des Mémoires de Sully. 49
Sur la découverte de la circulation du sang. . . . . . *ibid.*
Aumône escroquée. Anecdote. . . . 51
Chanson Chinoise. 53
Le Marchand d'allumettes. 55
Le Châtiment suit de près, le crime. Anecdote. 57
Notice sur l'Abbé d'En.... 59
Les deux bienfaits. Conte moral. . . 61
Les petites maisons. Anecdote. . . . 62
Pensées diverses. 64
Elévation de quelques montagnes & autres lieux de la terre au-dessus du niveau de la mer. 67
Observations sur l'accroissement des plantes. 68

Moyens de se procurer facilement un microscope. 69
Moyens qu'employent certains imposteurs pour faire croire qu'ils ont le don de pouvoir évoquer les morts & les vivans. . . . . . *ibid.*
Manière simple de faire un tableau qui paraît magique. 70
Moyen de rendre moins dangereuse l'habitude de lire à la chandele, dans son lit. 71
Moyen de préserver un tableau des injures des mouches. 72
Problême de société. . . . . . *ibid.*
Mesure d'une tour par l'ombre. . . . *ibid.*
Petit problême. 73
***MÉLANGE** de poësies.*
Epigramme, sur le nombre des amis. . 74
Pensée sur le bonheur. . . . . . *ibid.*
Sur ceux qui se vantent. . . . . . *ibid.*
Sur la Gloire, l'Amour & l'Amitié. . *ibid.*
Compliment de nouvel an. 75
Epigramme contre ceux qui décrient l'esprit. . . . . . *ibid.*
Anecdote morale. . . . . . *ibid.*
Logogriphe-Charade. . . . . . *ibid.*
Enigme-logogriphe. 76
Sur un homme qui avait la manie de faire des contes, & la mal-adresse de se répéter. . . . . . *ibid.*
*Le portrait de Rosine *.* 77

*Vers présentés à Mme. L****. le jour de sa fête, le 14 Janvier, par son amie Mme. Lant..... qui, depuis quelques années, s'était fait une douce habitude de lui porter un bouquet dans cette circonstance.* 78
*A Mademoiselle de G**. après l'avoir entendu chanter. Dialogue entre un Sourd & un Aveugle.* . . . . . *ibid.*
Le secours mutuel. 79
Le loup à l'école. Fable. . . . . . *ibid.*
Les Souhaits. 80
Sur un Opéra applaudi à Paris, & sifflé à la Cour. 81
Enigme à Adelaïde. . . . . . *ibid.*
Epigramme contre un Poëte. . . . . *ibid.*
Réponse. 82
Replique. . . . . . *ibid.*
Moralité. . . . . . *ibid.*
Sur le malheur. . . . . . *ibid.*
Un Spartiate, aux jeunes gens, relativement au respect qu'ils doivent à la vieillesse. 83
Sur l'amour de régner qui, dit-on, se trouve chez la plupart des femmes. *ibid.*
Sur le bonheur de la vie champêtre. . . . *ibid.*
Sur l'amitié. . . . . . *ibid.*
Diverses maximes. 84
Epigramme contre ceux qui cherchent à emprunter de l'argent. . . . . . *ibid.*

A un jeune enfant. 85
Epigramme. Les trois aveugles, maîtres du monde. . . . . . *ibid.*
Sur la sottise de bouder. . . . . . *ibid.*
Le jeune Mendiant 86
Sur la nécessité de faire un choix en amitié. . . . . . *ibid.*
Impromptu en apprenant que le célèbre naturaliste Buffon perdait la vue. . *ibid.*
*Charade adressée à Mademoiselle **.* . *ibid.*
Le Visionnaire. 87
Les jambes de bois. Fable. . . . . *ibid.*
Chant patriotique du jeune homme des petits Cantons qui va faire le tour de la Suisse. 89
Sur notre existence. 92
Sur la rapidité du tems. . . . . *ibid.*
Sur un ouvrage en porte-feuille. . . *ibid.*
Couplets chantés par une société d'amis, le premier jour de l'an. 93
Le Bonheur. A ma femme. . . . . *ibid.*
Le bon vieux tems. 94
Charade. . . . . . *ibid.*
Chant de guerre, d'un Canonnier Suisse. 95
Note. 96

Mots des Enigmes, Charades, &c. contenues dans ce volume.

BERO. Logogriphe - Charade, page 75
COTTISE. Enigme - Logogriphe. 76
COLETTE. Enigme à Adelaide. 81
BERTU. Charade adressée à Mlle.** 86
BERAT. Charade. 94

ERRATA.

Il s'eſt gliſſé dans cet ouvrage pluſieurs fautes d'impreſſion, dont nous allons indiquer les principales.

*Tom.*I. *p.* 22, *lig.* 2, d'abſurdités, *liſez* d'obſcurité.

114, 26, groſſiéreté, *liſez* brutalité.

T. II. 7, 11, ſes conſeils s'il l'offenſe, *liſez* ſes conſeils. S'il l'offenſe

10, 17, obliger être, *liſez* obliger à être

15, 15, la tête, *liſez* ſa tête

24, 24, que dans d'autre tems n'en n'ont, *liſez* que d'autres tems leur ont preſcrit n'en ont

Ibid. 26, Supprimez : *fait l'Apothoſe de l'illuſtre Brevai.* Ces mots ſont abſolument étrangers à l'ouvrage.

T. III. 35, 12, en avoir vu d'un, *liſez* d'en avoir vu un.

50, 8, il met, *liſez* il en met.

70, 9, preſcrivait, *liſez* preſcrirait

T. IV. 24, 3, fut, *liſez* fuit.

59, 56, le connaître, *liſez* ſe connaître

70, 21, même à, *liſez* même qu'à

114, 3, révolution, *liſez* révélation

T. V. 6, 5, expoſe idées, *liſez* expoſe des idées

52, (*ligne de la note*) tenté, *liſez* renté

101, 9, j'allai, *liſez* j'allais

T.V. p.106, lig. 107, ces lignes ſont tranſpoſées. L'intelligence du lecteur y pourra ſuppléer.

117, 25, il loin, *liſez* il en eſt loin

Les chiffres des pages 66, 67, 68, 69, 70, 71 & 72 ſont mal indiqués.

T. VI. 81, dernière ligne, vous avez eumes, *liſez* vous avez eu mes

117, ſe former ſtile, *liſez* ſe former un ſtile.

T.VII. p.5, l.10 &11, Corneille, Racine, Shakeſpear chez les Anglais, Voltaire chez nous, *liſez* Shakeſpear chez les Anglais, Corneille, Racine, Voltaire chez nous.

23, au mot *Bucolique* eſt une tranſpoſition de lignes.

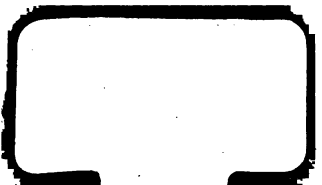
42, 6, il la recevrait d'eux, *liſez* ils les recevraient d'eux.

15, 6, nerveux, *liſez* noueux

T.VIII.p.118, l.15, une épée une, *liſez* une épée nue

89, Dans l'indication des mois. *Pluvioſe* devrait précéder *Ventoſe*. Août eſt ſuivi du mot *Fructidor* auquel il faut ſubſtituer celui de *Thermidor*. Enſuite ajoutez & qui a été omis *Septembre ..... Fructidor.*

p.105, l.20, Anatomie, *liſez* Aſtronomie

T. IX. 55, dernière ligne, exiſtnates, *liſez* exiſtantes

JUL 14 1936